

Jean-Jacques Greif

Zinzin et Filou

Deuxième partie
Le sous-marin

22 rue du petit musc 75004 Paris 01 48 87 57 36 greif.jj@gmail.com

www.jjgreif.com

13 En Angleterre

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Le 9, la Belgique réaffirme sa neutralité, tout en mobilisant. Les soldats français et anglais ne peuvent pas attaquer tout de suite, parce qu'ils doivent d'abord graisser leurs fusils. Ah, et aussi leurs chaussures. Ils graissent et regraissent pendant huit mois, mais ils ne sont pas encore prêts.

Mme Merle paraît soulagée de me voir.

– J'étais inquiète, mon Zinzin. Je n'avais pas de nouvelles. Je ne savais pas si tu étais au nord ou au sud.

– Au sud, Mme Merle, au sud.

– Ils ont annoncé la mobilisation. Tu ne risques rien, heureusement, avec ta tête trop grosse. Tu ne remarques rien ?

– Euh... Je devrais remarquer quelque chose ?

– D'habitude, quand tu rentres, Filou te fait la grande fête.

– Tiens, oui, où est Filou ?

– Un matin, je l'ai découvert tout raide. Il était bien vieux, sais-tu. Ah, moi-même, je ne rajeunis pas.

– Allons, Mme Merle, que me dites-vous là. Vous êtes bien plus jeune que Filou.

Je vais au journal. Je trouve Erdé au bord des larmes, en train de serrer les mains de tout le monde.

– Au revoir, mes amis. Ou peut-être adieu. Ah tiens, Tatave, tu es revenu ? Ils ont instauré le couvre-feu à Paris, alors tu ne savais plus t'amuser, là-bas.

– J'ai quitté Paris depuis longtemps. Je suis parti, euh, au Maroc. J'étais radiotélégraphiste sur un cargo anglais. D'ailleurs je t'ai envoyé une lettre de Casablanca.

– Ah oui, je m'en souviens. Ton bateau voguait en zigzag parce que le capitaine buvait trop de whisky.

– Te voilà chic comme tout, dans ton bel uniforme. Tu es mobilisé ?

– À mon âge, ils m'enverront dans l'intendance. Je continuerai à dessiner chaque semaine. Tu as vu, j'ai fini *Le Sceau du tsar*. J'ai commencé *Zinzin en Palestine*, mais l'abbé propose un autre titre : *Zinzin en Arabie*.

Plusieurs lettres de Blanka m'attendent. L'opéra de Vienne l'a engagée pour chanter *Fidelio*, de Beethoven. "C'est le rôle travesti," écrit-elle. "Je porterai le pantalon comme toi !"

Zinzin et Filou

Je lui envoie une lettre d'encouragement, sans mentionner mon voyage en Afrique. Elle ne me répond pas. A-t-elle déménagé ? Est-elle rentrée en Bulgarie ? La guerre perturbe le fonctionnement des services postaux et la vie des gens.

Dès que je cesse d'écrire, de lire, de parler à quelqu'un, dès que je laisse mon esprit tourner en roue libre, je pense à elle. Je la revois dans sa loge à l'opéra de Paris, dans sa grande chambre d'hôtel rue Scribe. Des illusions douloureuses me tourmentent. Je sens la pression de sa main sur mon épaule, la chaleur de son souffle dans le creux de mon oreille, et jusqu'au goût de son corps à la pointe de ma langue.

Je décide d'étudier le piano pour pouvoir l'accompagner. Je loue toujours mon appartement du deuxième étage rue du Groenland, qui me sert de bureau. J'y installe un piano droit.

Quand j'ai vu Van der Broeke à mon retour d'Amérique, il m'a parlé de sa fille, Camille – qui ne ratait pas un épisode des aventures de Zinzin. Ensuite, je lui demandais toujours comment elle se portait. Elle grandissait. Aux dernières nouvelles, elle avait vingt-et-un ans et enseignait le piano. Je pense donc à elle, naturellement.

Elle ne ressemble pas à son père (qui ne ressemble ni à Dupont, ni à Durand). Elle a un visage étroit encadré par des cheveux coupés court. Leur couleur me rappelle le pain d'épices au miel, spécialité d'un salon de thé de l'avenue de l'opéra où je buvais un chocolat chaud avec Blanka presque tous les jours.

– Mon père m'a beaucoup parlé de vous, M. Raisin.

– En bien ou en mal ?

– Il dit qu'on ne trouve pas meilleur reporter que vous en Belgique, et que vous méritez de devenir aussi célèbre qu'Albert Londres.

– Vous le remercieriez de ma part pour ces aimables propos. Il m'a aussi parlé de vous. Vous demandiez pourquoi on ne voyait pas de squaws dans les aventures de Zinzin.

– J'ai enfin vu une femme dans les dernières aventures. Le dessinateur la tourne en dérision de manière exagérée, je trouve. Je connais beaucoup de cantatrices. Aussi ridicule et effrayante, je n'ai jamais rencontré.

– Moi non plus.

– Il est vrai que je ne connais aucune diva de la Scala de Milan.

Pendant une fraction de seconde, je me demande si son père lui a révélé tous mes secrets. Bah, je ne lis aucune malice dans son sourire. C'est une jeune fille tranquille. Si j'étais un émule de Vermeer, je la prendrais pour modèle.

– Vous voulez apprendre le piano, M. Raisin ? Savez-vous le solfège ?

– Je crois. Je l'ai appris quand j'étais enfant de chœur au collège. J'ai déjà pris des leçons de piano il y a une dizaine d'années.

Zinzin et Filou

– Je vous ai apporté les petits morceaux que Bach a rassemblés dans un cahier pour sa deuxième épouse, Anna-Magdalena, ainsi que des exercices de Czerny.

– C’est ennuyeux, Czerny, non ? J’ai déjà sué sang et eau sur ses exercices il y a dix ans.

– Jouez-les en vous disant que c’était un compositeur romantique, un élève de Beethoven. Ils vous apparaîtront sous un jour différent. Tenez, déchiffrez celui-là. Ainsi, je verrai où vous en êtes.

Elle est assise à côté de moi. Sa présence perturbe je ne sais quel mécanisme de mon système nerveux ou glandulaire. Je suis pris dans son orbite comme une planète subissant l’attraction d’une étoile. Elle me montre comment garder le poignet souple, comment choisir le bon doigté pour jouer les gammes de manière égale, comment piquer ou louer les notes. J’imite ses gestes comme si j’étais son reflet dans un miroir. Ce double jeu crée des liens subtils entre nous.

– Si vous reconnaissez que ces exercices sont monotones, mademoiselle, je veux bien reconnaître qu’ils sont jolis.

– Ils vous font parcourir tout le clavier de différentes manières, selon différents rythmes, un grand nombre de fois. Ainsi, vous apprenez à maîtriser votre instrument. Pensez au piano comme à un cheval sauvage que vous devez dresser afin qu’il vous obéisse.

Je passe deux ou trois heures chaque jour à dresser mon piano sauvage. Je lis *Anna Karénine* en russe, avec l’aide d’un dictionnaire. Un jour sur deux, je vais à la piscine municipale et je nage cinq kilomètres. Le lendemain, je sors de Bruxelles à vélo et je roule jusqu’à Louvain ou Waterloo.

Erdé envoie sa page de dessins chaque semaine depuis son cantonnement. Au mois d’avril 1940, il revient à Bruxelles, démobilisé “pour raisons de santé” – en réalité, à la demande d’un ministre qui a connu l’abbé au séminaire.

Zinzin est radiotélégraphiste sur un cargo. Les méchants ont placé de la drogue dans ses bagages. La police anglaise l’arrête quand le bateau arrive à Haïfa. Des membres de la Hagannah, le confondant avec un certain Finkelman qu’ils attendent, attaquent la patrouille de police et l’emmènent, avant d’être à leur tour interceptés par un commando arabe.

Je n’ai pas parlé de la Hagannah à Erdé, mais Yvonne a recueilli une documentation abondante. Elle n’a pas son pareil pour trouver des articles pertinents et des images utiles dans les journaux. Les juifs ne ressemblent pas aux jeunes Polonais et Roumains que j’ai vus en Palestine, mais aux caricatures rexistes, une fois de plus. Seul Finkelman est blond, puisque Zinzin doit lui ressembler.

La drôle de guerre s’étire. Quatre soldats belges sur cinq sont réservistes. Leurs familles les

Zinzin et Filou

réclament. On leur accorde permissions et exemptions. L'herbe est dans le pré, qui va moissonner ?

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht entre en Belgique. L'armée belge, ou ce qu'il en reste, n'en croit pas ses yeux et ses oreilles. Comment, ils nous attaquent ? Mais nous sommes neutres ! Notre malheureux pays appelle au secours. Les Français et les Anglais envoient des troupes. Mme Merle est inquiète.

– Ils vont peut-être bombarder Bruxelles comme ils ont bombardé Varsovie. Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ?

– Ne vous inquiétez pas, Mme Merle. Leur ennemi, c'est la France. La Belgique n'est qu'un lieu de passage. Bien sûr, si nous avions renoncé à cette stupide neutralité dès le début de la guerre, nous aurions pu coordonner notre défense avec celle des Français et empêcher les Allemands de franchir la frontière.

– J'ai entendu qu'ils ont déjà pris Liège. Ils arrivent à Namur et Louvain.

– C'est là que les Français et les Anglais les attendent. Ils n'enfonceront pas leurs lignes aussi facilement que les nôtres. Les Anglais ont changé de premier ministre. Chamberlain, le lâche qui a abandonné les Sudètes, ne pouvait pas mener une véritable guerre. Ils l'ont remplacé par Churchill. Vous avez vu sa photographie dans le journal ? Il ressemble à ce chien anglais, le bulldog, qui lutte jusqu'à la mort. Dommage que les Français n'aient pas de Churchill.

Le 13 mai, les chars de Guderian entreprennent une promenade en forêt dans les Ardennes. La ligne Maginot, qui doit protéger la France, s'interrompt dans ce coin-là sous prétexte que la forêt est impénétrable. Une armée d'infanterie ne peut pas franchir les Ardennes, en effet. L'état-major français, sourd aux avertissements du colonel De Gaulle, n'a pas compris comment les Allemands utilisent les chars. Au cours de la grande guerre, ces pachydermes d'acier se contentaient d'appuyer l'infanterie. Guderian les regroupe en troupes autonomes et charge tout droit. Sa stratégie a fait ses preuves en Pologne. *Klotzen nicht klicken*, dit-il. Bondir, non ramper. Pénétrer en profondeur, détruire les centres nerveux de l'adversaire, semer le chaos et la panique. Pourtant la France possède de meilleurs chars, en plus grand nombre. Le traité de Versailles a limité la puissance et le blindage des chars allemands. Les Français, croyant à une guerre longue, gardent des forces en réserve. Les Allemands engagent tous leurs chars, toute leur aviation, pour une victoire éclair.

Le 15 mai, les Français et les Anglais ordonnent à leurs armées du front belge, prises à revers par les chars allemands, de se replier pour échapper à l'encerclement. Elles reculent d'une cinquantaine de kilomètres vers l'ouest, laissant Bruxelles à découvert.

Le lendemain, à l'heure où je prends le petit déjeuner avec Mme Merle, j'entends le même

Zinzin et Filou

roulement rauque qu'à Vienne.

– Que se passe-t-il, Zinzin ? Oh, je n'aime pas ça.

– Ce sont les chars allemands, je suppose.

– Jésus Marie ! Comme en quatorze, comme en quatorze... Je pense à mon pauvre M. Merle, qui est mort le premier jour. Je remercie le ciel de t'avoir donné une tête trop grosse, mon Zinzin.

Je devine ses paroles plus que je ne les entends, car les blindés arrivent sous nos fenêtres. Ils font autant de bruit, en rugissant les pavés, que dix mille contrebassistes râclant leur instrument. Les vitres vibrent, les meubles tremblent. Soudain, ma tête trop grosse tombe sur celle de Mme Merle. Pas ma propre tête, mais une tête en plâtre sculptée par Erdé, que nous rangeons sur l'armoire à vaisselle faute de place. Je suis convaincu qu'il a voulu représenter Zinzin, mais Mme Merle y voit mon portrait tout craché. La tête en plâtre se casse, celle de chair et d'os se fend. Mme Merle pousse un cri, puis s'effondre doucement sur le sol de la cuisine. Une petite auréole de sang rougit le carrelage. Je me précipite, je relève sa tête.

– Mme Merle, Mme Merle ! Vous allez bien ?

Elle me jette un regard étonné. Elle remue les lèvres, mais je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Son visage se crispe comme celui d'un bébé qui goûte un fruit amer, puis il se détend et elle meurt dans mes bras.

Je me trompe peut-être. Évanouie. Je n'ai jamais tenu dans mes bras une femme évanouie. Ni morte. Il me semble qu'elle ne respire plus. Mais son corps tremble au rythme de la chevauchée des chars. Blanka rêve de chanter Wagner. La chevauchée des Walkyries dans leurs chars rue du Groenland. Un médecin... Descendre dans la rue pour aller chercher un médecin. Au milieu des chars. Écrasé par une boîte de conserves à chenilles. La Belgique rayée de la carte. Mme Merle ne voulait pas vivre ce désastre. Merde, le lait déborde. Éteindre le gaz. Ne supportant pas l'invasion du pays, le jeune reporter Gustave Raisin fracasse le crâne de sa maîtresse avec une lourde statue de marbre, puis se suicide par asphyxie. Salauds – le roi et les autres. Les chars à Vienne, les chars à Prague. Leur foutue neutralité. En fin de compte, les chars à Bruxelles. Si tu ne protestes pas quand le loup dévore ton voisin, il te dévorera aussi. Les œillères. Faites ce que vous voulez, Herr Hitler, cela ne nous concerne pas. J'aurais dû rester en Amazonie. Qui est là ?

On sonne à la porte. La police allemande ? Viennent m'arrêter comme espion. Dites-nous ce que vous savez sur l'uranium du Congo, Herr Raïsinne. Nous avons les moyens de vous faire parler.

C'est Camille.

– Bonjour, M. Raisin. J'hésitais à venir. Je me demandais si vous voudriez prendre votre

Zinzin et Filou

leçon. Un jour comme aujourd'hui.

– Euh, ma leçon. C'est que... Mme Merle...

– Qu'est-il arrivé ? Vous êtes pâle comme un linge.

– Regardez. Là...

– Oh mon Dieu ! Elle est...

– Oui, je crois.

– Il faut appeler un médecin.

– Il ne voudra pas. Les chars...

– Mais si. Vous connaissez un médecin ? Je vais demander à la pharmacie. Restez ici, je m'en occupe.

Elle garde son calme, en digne fille d'un officier de police. Son père l'emmenait peut-être à la morgue, quand elle était petite, pour lui enseigner les choses de la vie. Elle revient vingt minutes plus tard avec un homme barbu qui ressemble à Alonzo Perez, l'un des deux gredins de *Zinzin et le fétiche*. Il pose son stéthoscope sur le sein de Mme Merle, puis examine son crâne.

– Je suis désolé.

– Cela fait une heure.

– Elle a reçu un objet sur la tête ?

– Une statue de plâtre. Le passage des chars a mis tous les meubles en branle.

– Ce n'est pas la statue qui l'a tuée. En se brisant, elle a ouvert son cuir chevelu. Ce genre de plaie saigne toujours beaucoup.

– De quoi donc est-elle morte ?

– Son cœur s'est arrêté.

– Hmm. Je sais constater ça aussi, sans avoir étudié la médecine.

– Je veux dire qu'un arrêt cardiaque a provoqué son décès. Il y avait sans doute déjà une fragilité, une usure, peut-être une arythmie. L'émotion de l'arrivée des chars, là-dessus la chute imprévue de la statue, son cœur n'a pas résisté au double choc.

Alors que la présence des Allemands tétanise Bruxelles, je cours de tous côtés – aidé et soutenu par Camille – pour remplir des papiers, régler des formalités et préparer les obsèques. Je découvre à cette occasion que Mme Merle avait cinquante-cinq ans, et non quarante-cinq comme je le pensais. J'envoie un télégramme à sa sœur, à Charleroi. Je l'ai rencontrée une fois. Elle vient à l'église Saint-Anselme et au cimetière avec son fils, qui n'a pas encore l'âge d'être soldat.

– Ah, M. Raisin, Pélagie vous aimait beaucoup. Vous l'avez sortie du désespoir, savez-vous. Elle ne se remettait pas de la mort de M. Merle. Le premier jour de la guerre, pensez

Zinzin et Filou

donc. Elle a cessé de broder.

– Elle brodait ?

– Elle avait des doigts d’or. Elle était première d’atelier. Elle brodait pour les couturiers de Paris. Elle aurait pu devenir patronne. Et puis la guerre... Elle a pris cette place de concierge. Elle ne voulait plus sortir. Elle ne voyait personne. Elle était tellement heureuse de vous avoir connu. Elle nous racontait vos périples. Elle voyageait par procuration. Mon fils a toujours lu les aventures de Zinzin. N’est-ce pas, Henri ?

– Oui, mère.

Des habitants de l’immeuble forment un embryon de cortège. Une distraction comme une autre pour une belle journée de printemps. De nombreux bureaux et magasins ont fermé. Le pays attend de savoir si la vie va continuer “normalement”. Les croque-morts descendent le cercueil dans le trou. La mort ne prend jamais de congé. Les habitants de l’immeuble affichent des visages doublement sombres. Ils se souviennent de Mme Merle et pensent aux chars. À la fin de la cérémonie, ils paraissent soulagés. Ils se mettent à bavarder. J’observe des esquisses de sourires. Rien de tel qu’un petit enterrement pour vous changer les idées. Camille s’est abstenue de venir. J’y vois la preuve de sa grande délicatesse. Elle ne veut pas apparaître aux yeux de la sœur de Mme Merle comme une éventuelle remplaçante de la défunte.

Je croyais qu’un voisin se tenait un peu à l’écart de notre groupe, avant de reconnaître un visage familial.

– M. Van der Brouck ! Quelle agréable surprise. Vous connaissiez Mme Merle ?

– Je suis allé rue du Groenland. On m’a dit que vous étiez ici. C’est d’ailleurs un excellent endroit pour une rencontre discrète. J’ai besoin d’échanger quelques mots avec vous. Je vous présente mes condoléances, pour commencer. Si c’est approprié. Je crois que vous étiez proche de la disparue.

– Je vous remercie.

– Ensuite, eh bien, les Anglais vous réclament. Vous avez des talents particuliers dont ils ont besoin, semble-t-il. Je vous prie de n’en parler à personne.

– À qui en parlerais-je ?

– Ne dites rien à Van der Broeke, par exemple, ni à sa charmante fille.

– Ni à l’abbé Waldstein.

– Votre abbé a mis la clé sous la porte et s’est retiré dans un monastère.

– Ah tiens.

– Il admire les Allemands, mais pas au point de travailler pour eux. On verra combien de gens se conduisent comme lui. Enfin, vous ne verrez rien, puisque vous serez en Angleterre.

Zinzin et Filou

- Pour l’instant, je suis à Bruxelles. Quand vais-je partir en Angleterre, et comment ?
- Disons ce soir.
- Ils veulent pouvoir disposer de mes talents particuliers dès demain ? C’est flatteur.
- Vous devez partir tant que c’est possible. Quand le pays sera réglé à l’allemande, ce sera trop tard. En Allemagne, un habitant sur cinq est un policier et les trois autres sont des auxiliaires de police.
- Ça ne fait que quatre.
- Le dernier est dans un camp de concentration. Il ne manque pas de gens ici qui attendent avec impatience que l’ordre germanique règne sur la Belgique.
- Par exemple, Van der Broeke.
- Je n’ai pas dit cela. Il fera ce qu’il voudra. Dieu lui a donné un libre-arbitre, comme à tout le monde.
- Vous ne m’avez pas expliqué comment je partirai.
- Sortez de chez vous à vélo vers sept heures du soir et prenez la route de Gand. Vous devez quitter Bruxelles avant l’heure du couvre-feu. Vous emporterez votre sac à dos et c’est tout. On vous attendra au bord de la route à un kilomètre de la sortie de Aalst, à l’orée d’un petit bois. Mettez une tenue convenant au cyclisme, mais choisissez des couleurs sombres. Vous irez jusqu’à la côte et prendrez un bateau. Ne dites au revoir à personne, bien entendu. Nous répandrons le bruit que vous avez filé en France pour vous engager dans la Légion Étrangère.
- Je dois de l’argent à Mlle Van der Broeke pour la dernière leçon.
- Mettez une enveloppe sur la table à son intention.
- Je range mes affaires. Je ne possède rien de bien précieux, mais je regrette de devoir abandonner certains souvenirs de mes voyages. Par exemple, j’ai acheté au Caire une petite statue bleue représentant un dieu ou un pharaon. Le brocanteur qui me l’a vendue affirmait qu’elle datait du temps de Ramsès II. Je voulais bien le croire, car il est plus facile de trouver ce genre de statue en creusant un peu la terre que d’en sculpter une copie. Je n’espère pas revoir les objets et les livres que je laisse dans mon appartement. J’emporte des affaires de toilette, un tricot, un pantalon, une veste imperméable. Au dernier moment, je fourre les lettres de Blanka dans mon sac.
- Deux hommes vêtus de gris me font signe à l’endroit prévu.
- Bob.
- Roger.
- J’ai failli ne pas vous voir.
- La nuit n’est pourtant pas assez noire. Nous repartirons dans une heure.

Zinzin et Filou

– Viens. Nous allons dans la forêt. Nous avons de quoi manger.

– J’ai surtout soif.

Il y a deux vélos dans une petite clairière.

– Je t’accompagne à Zeebrugge. Roger passe la nuit ici. Demain, il rapportera ton vélo chez toi.

– Mon vélo ?

– Tu prends celui-ci. Il a été préparé spécialement.

Le cadre, le guidon et jusqu’aux rayons des roues ont été recouverts d’une peinture brune très mate. Des feuilles de mica masquent le phare et le feu arrière, laissant passer une lumière rougeâtre presque imperceptible.

– Je vais teindre ton visage en rouge. C’est du jus de betterave. Tu restes en culottes courtes ? Tu n’auras pas froid ?

– J’ai l’habitude. On pédale tout de même mieux.

– Dans ce cas, badigeonne aussi tes jambes et tes bras.

Nous roulons un peu plus de trois heures et arrivons près de Zeebrugge vers une heure du matin. Laisant les vélos au bord de la route, nous franchissons une dune et marchons jusqu’à la mer dans le noir. Bob sort une lampe torche de son sac et l’allume une fois pendant une demi seconde, une fois pendant deux secondes, une fois pendant une demi seconde – la lettre “r” en morse. Au bout de quelques minutes, j’entends comme un vague bouillonnement et je devine qu’un homme sort de l’eau. Bob allume de nouveau sa lampe pendant une fraction de seconde. Je vois que l’homme porte une combinaison de caoutchouc. Il s’adresse à nous en anglais.

– Mr. Rayzeen ?

– Oui.

– Bob. J’ai apporté une combinaison pour vous dans cette poche étanche. L’eau n’est pas chaude. Mettez votre sac dans la poche. Le bateau est à cinquante mètres.

Je prends congé de Bob numéro un.

– Je vous remercie.

– Bah, ce n’est rien. Bonne chance !

Je me glisse dans la mer du Nord derrière Bob numéro deux. Des nuages rendent la nuit bien noire, de sorte que je manque me cogner sur le bateau. C’est une barque à voiles qui ne mesure pas plus de cinq mètres. Quelqu’un m’aide à monter à bord et me souhaite la bienvenue à voix basse. Bob fait les présentations.

– Mr. Weinberg, Mr. Rayzeen. Attention à la *boom* et au mat, Mr. Rayzeen. On m’a dit que vous savez naviguer.

Zinzin et Filou

– Pas au point de barrer de nuit.

– Ne vous inquiétez pas, je m’en occupe. Je vais juste vous donner *the jibsheel*.

Il saisit ma main et me fait toucher la bôme et le mat. J’ai deviné que *boom* signifiait bôme, mais c’est quand il me remet l’écoute de foc que je comprends ce qu’est *the jibsheel*.

– Je garde la combinaison ?

– C’est plus prudent. Si par malheur un patrouilleur nous intercepte, nous abandonnerons le bateau et nous tenterons de rejoindre la côte la plus proche à la nage. J’ai des masques et des tubes de respiration dans le compartiment arrière. Ainsi, nous pourrions nager sous l’eau.

– Il y a des navires allemands dans les environs ?

– *Well*, pas encore, mais on ne sait jamais. Hambourg n’est pas loin. Sans parler des sous-marins.

Nous ne voyons aucune lumière. Nous remontons au vent en virant de bord toutes les dix minutes. Bob annonce la manœuvre.

– *Changing tack*... Vous devez vous accroupir et baisser la tête, Mr. Weinberg. La bôme va passer de l’autre côté.

La mer est bien formée. De grands éclats de vagues sautent dans le bateau et rebondissent de tous côtés. Bob charge Weinberg d’écoper. Il a fort à faire.

Trois ou quatre heures après notre départ, le ciel paraît se soulever doucement à l’est, comme un rideau de théâtre, laissant apparaître une bande de lumière rousse. Semblables aux spectateurs du parterre qui arrêtent de bavarder quand la scène se découvre, les vagues cessent leur vaine agitation et le vent se tait. Bob sort une bouteille thermos de son sac.

– *A cup of tea, anyone ?*

– Du thé ? J’en déduis que nous sommes plus près de l’Angleterre que du continent. Je mangerais bien quelques muffins, aussi.

– Quelle chose est “moffin” ?

Weinberg n’a pas eu l’occasion de se montrer bavard, mais j’ai remarqué qu’il parle avec un accent d’Europe Centrale.

– D’où venez-vous, Mr. Weinberg ?

– Je viens la Palestine. Avant, la Pologne.

– Vous habitez en Palestine ? À quel endroit ?

– L’endroit vous ne connaissez pas, kibboutz Degania.

– Mais si, je connais Degania. J’y ai passé trois semaines il y a deux ans. J’ai travaillé dans le garage avec Joshua.

– Vous êtes journaliste le Belge ! Je me souviens vous. Gustav ! Moi Benek. Dans le noir pas reconnu. Votre voix ne pas la même.

Zinzin et Filou

– Là-bas, je parlais allemand.

Une clarté pâle flotte au-dessus des eaux. Weinberg est grand et presque entièrement chauve. Je ne me souviens pas de lui. Ce qui me fascine, à vrai dire, c'est de découvrir que les Anglais se sont donné la peine de fabriquer une grand-voile et un foc en toile noire pour cette expédition nocturne.

Nous continuons la conversation en allemand.

– Vous êtes laboureur, à Degania ?

– Tout le monde travaille dans les champs en été. Pendant l'année scolaire, j'enseigne les mathématiques et les échecs aux enfants. En Pologne, j'étais mathématicien.

– Vous enseignez les échecs ?

– Je joue aux échecs. Je suis arrivé second au tournoi de Tel Aviv l'an dernier. J'ai battu Tarrasch à Varsovie en 1925. Il avait déjà plus de soixante ans, c'est vrai, et moi vingt.

– Les Anglais ont envoyé ce bateau pour vous amener chez eux. Ce n'est pas pour vos talents d'agriculteur. Sans doute pour les mathématiques ou les échecs.

– Ils m'avaient déjà convoqué à Jérusalem juste après la déclaration de guerre. Des collègues polonais leur avaient donné mon nom. Là-bas, ce sont nos adversaires, d'une certaine façon. Je n'avais pas envie de leur rendre service. Et puis je suis venu à Anvers. Nous fabriquons des tours électriques pour les tailleurs de diamants.

– Quand j'ai séjourné à Degania, c'était encore un projet.

– L'offensive allemande a été si brusque... D'un seul coup, j'étais comme un prisonnier qui cherche à s'évader. En tant qu'habitant d'un pays sous mandat britannique, je suis allé voir le consul anglais à Anvers.

– Les Anglais ne sont plus vos adversaires.

– Dans cette guerre, nous sommes alliés face au véritable ennemi. Le consul a réussi à communiquer avec je ne sais qui par téléphone ou par radio. Ils lui ont dit qu'ils envoyaient quelqu'un pour me faire traverser. Pourquoi ont-ils besoin d'un mathématicien ?

– Ils cherchent peut-être des joueurs d'échecs, c'est-à-dire des stratèges. Les Français et les Anglais ont péché par défaut de stratégie. Ils étaient aussi forts que les Allemands sur le papier, mais une fois que les chars les ont pris par surprise dans les Ardennes et encerclés, ils étaient fichus.

– Vous jouez aux échecs ?

– Un peu.

– Eh bien, nous pourrions faire une partie.

– Vous avez emporté votre échiquier ? On n'y voit à peu près rien. Ça bouge. Les pièces vont tomber à l'eau.

Zinzin et Filou

– Mais non. À l’aveugle. Je dis pion e2 en e4...

– Oh oh, je ne sais pas faire ça. Vous êtes trop fort pour moi. Je ne suis pas Tarrasch. J’abandonne !

Nous débarquons à Ramsgate. Une automobile nous emmène à Londres. Le chauffeur nous regarde comme si nous étions des vedettes de cinéma.

– Vous devez en savoir, des choses ! Il paraît que vous avez une pastille de cyanure dans une dent creuse. Si la Gestapo vous capture, hop ! Mais vous ne pouvez pas me le dire, bien sûr.

– Je n’ai aucune dent creuse. Et vous, Benek ?

– Quelle sorte de dent est la creuse ?

– Vous nous prenez pour des agents secrets ? Des espions ?

– *Well*, on m’a demandé de vous conduire au SIS.

– Je ne sais même pas ce que signifient ces lettres.

– *Security Intelligence Service*.

– Nous pouvons rendre service, sans doute. Nous serons plus utiles ici qu’en Belgique, d’où nous venons. Si nous étions des agents secrets, ce serait peut-être le contraire.

Ayant passé la nuit à pédaler et à tenir une écoute de foc, je m’endors. Le chauffeur me secoue pour me réveiller. La voiture est arrêtée devant un petit immeuble d’un quartier résidentiel. Aucune plaque n’orne l’entrée, mais je remarque tout de même une grande antenne sur le toit. On nous demande d’attendre sur une banquette dans le vestibule. J’ai bien envie de me rendormir. Un secrétaire vient chercher Weinberg.

– J’ignore si nous nous reverrons, Benek. *Shalom* !

– Bonne chance, Gustav.

On me donne le numéro d’un bureau. Je ne suis pas étonné d’y trouver quelqu’un que je connais.

– *Good morning, Nigel*.

– *Hello, Rayzeen*.

– Beau bureau.

– Provisoire. Je n’aime pas les bureaux et les organismes bureaucratiques. Le SIS me donne un coup de main. Une sorte de parrainage. Nous fondons une petite affaire indépendante, afin d’avoir les coudées franches.

– Dans le genre de *Shadow* ?

– *Shadow* était une organisation clandestine, financée par des fonds privés. Nous montons une entreprise secrète, mais reconnue officiellement et recevant des fonds publics. C’est

Zinzin et Filou

possible en temps de guerre.

– Je vous remercie d’avoir pensé à moi. La neutralité commençait à me lasser.

– Je vais d’abord vous envoyer à Bletchley Park. C’est au nord de Londres, à mi-chemin entre Oxford et Cambridge. Vous vous souvenez de ce code stupide...

– Je m’en souviens.

– Nous avons bricolé cela en amateurs. N’importe quel code convenait pour une opération limitée comme la nôtre. Pendant que l’ennemi tente de le déchiffrer, ce qui prend des mois, l’expédition a le temps de revenir et on n’en parle plus. Ou bien si nous voulons continuer à communiquer avec nos gars au Congo, nous pouvons envoyer un nouveau code en le cachant dans une boîte de petits pois d’une manière convenue à l’avance. L’Allemagne procède autrement pour communiquer avec ses troupes et ses navires de guerre, vous vous en doutez. Il faut un code que des milliers de personnes connaissent, mais qui échappe pourtant à l’ennemi. Ils utilisent une machine appelée Enigma, qui code et décode. Cela fonctionne de telle manière que même si l’ennemi possède la machine, il ne peut pas décoder un message. Ils vous expliqueront tout cela là-bas.

– À Bletchlose Park ?

– Vous verrez, des centaines de personnes ne s’occupent que de l’opération Code Ultra, c’est-à-dire d’Enigma. Le 10 mai, quand Churchill a pris les rênes de l’attelage, il a découvert que nous ne savions même pas où étaient les troupes allemandes. Il s’est mis en colère. Il a ordonné que la lecture des messages allemands devienne une priorité et que l’on multiplie les budgets par deux ou par trois ou par dix s’il le faut.

– Comment va Dixie ?

– Il est reparti en Amérique. Il y a du nouveau à propos de l’uranium. Des Allemands ont découvert comment en extraire de grandes quantités d’énergie. On pourrait fabriquer des bombes extraordinaires.

– Notre équipée au Congo aura peut-être servi à quelque chose.

– En effet, grâce à vous, les Français de Brazzaville surveillent la région. Nous ne craignons pas vraiment un débarquement des Allemands, puisque nous contrôlons les mers. Un sabotage, peut-être. Je vais vous dire : avec cette histoire de bombes, la valeur des mines du Congo monte en flèche. Nous espérons qu’elles recèlent de l’uranium en quantité suffisante, mais ce n’est pas certain. Dixie est parti convaincre ses compatriotes d’exploiter les mines américaines et canadiennes. Il m’a écrit. Il est un peu découragé. Il a l’impression de prêcher dans le désert.

– Ils ne voient pas l’intérêt de fabriquer une bombe extraordinaire.

– Ils ne sont pas en guerre. Ils n’ont pas encore surmonté leur grande dépression. Ils n’ont

Zinzin et Filou

pas envie de dépenser des millions de dollars pour rien. D'après Dixie, Einstein en personne a alerté le président Roosevelt. Les services de la défense ont débloqué un budget de mille dollars pour évaluer le risque, autant dire pour enterrer l'affaire. Quand les Allemands auront cette bombe, personne ne pourra plus leur résister en Europe.

Une automobile m'emmène à Bletchley Park en compagnie d'un autre passager : Benek Weinberg.

– Eh bien, nous nous retrouvons plus tôt que prévu. Ils vous ont dit pourquoi ils ont besoin d'un mathématicien joueur d'échecs ?

– Je n'avais jamais entendu parler de Marian Rejewski. C'est un mathématicien polonais qui travaillait pour le *Biuro Szyfrow*, le bureau du chiffre, l'endroit où l'on décrypte les codes secrets. Avec deux assistants, Jerzy Rozycki et Henryk Zygalski, il a réussi à déchiffrer le code des Allemands.

– La machine dont on m'a parlé ? Enigma ?

– L'école de mathématiques polonaise est très forte. Nous avons Steinhaus, Ruziewicz, Sierpinski, Kuratowski, Mazur, Tarski et bien sûr le grand Banach.

– Bien sûr.

– Le *Biuro Szyfrow* savait que l'invasion aurait lieu, puisqu'il décryptait les messages. En juillet 39, au lieu d'attendre les Allemands, Rejewski et les deux autres se sont enfuis par la Slovaquie, la Hongrie, la Yougoslavie et l'Italie et sont arrivés en France. Ils ont expliqué leurs méthodes aux Français et aux Anglais, qui travaillaient depuis longtemps sur la question sans avancer. Alors évidemment, les Anglais sont devenus très friands de mathématiciens polonais.

– S'ils savent lire les messages allemands, pourquoi ont-ils besoin de nous ?

– Les boches ont changé leur système. Il faut tout recommencer.

De nouveau, le chauffeur me secoue pour me réveiller.

– *Bletchley Park, sir.*

Je vois d'abord un gazon rasé de frais, des buissons sculptés par des géomètres et un régiment de chênes centenaires. Et puis, en me retournant, un grand manoir de style victorien et des baraquements militaires que les Anglais appellent *huts*.

– Au fond, Benek, cela ne vous changera pas beaucoup de Degania.

– Vous trouvez que cet endroit ressemble à Degania ?

– Je veux dire, la vie de groupe. Nous mangerons dans un réfectoire. J'espère qu'ils ne nous demanderont pas de casser des cailloux.

Un jeune soldat nous emmène dans un des baraquements.

– De ce côté, les huttes contiennent des bureaux ou des ateliers. Ici, ce sont les logements.

Zinzin et Filou

– Toutes ces huttes ? Combien de personnes travaillent ici ?

– Plus de mille. Il en vient tous les jours. Ils vont peut-être construire un immeuble en briques pour vous loger tous. En attendant, si vous espérez l'hôtel Ritz, vous serez déçus. Dans les huttes, il y a des chambres pour deux personnes et des salles de bains collectives. C'est la guerre, n'est-ce pas ? Puisque vous arrivez ensemble, je peux vous installer dans la même chambre. *All right ?*

– *All right.*

– La salle à manger se situe dans la hutte douze. Dîner à partir de sept heures, mais si vous venez à sept heures vous ferez la queue. Demain matin à neuf heures, vous irez dans la salle de classe du manoir avec les autres nouveaux. Cours d'introduction à la cryptographie et présentation de la machine Enigma.

À Bruxelles, je comptais sur Mme Merle pour me nourrir. Depuis sa mort, j'ai mangé de façon fort irrégulière. Je trouve exquis le dîner bouilli, fabuleux le *British breakfast*.

J'ai hâte de voir la fameuse machine Enigma, mais notre professeur, un sosie de l'inspecteur Alastair Jake, entreprend de nous endormir en nous exposant l'histoire de la cryptographie depuis les guerres médiques.

– Jules César... substitution par décalage... si vous décalez de deux lettres, cesar devient eguct... Le "grand chiffre" de Louis XIV n'a été décrypté qu'en 1893 : les chiffres codaient des syllabes... La stéganographie... tatoué le message sur la tête d'un esclave et attendu la repousse des cheveux pour l'envoyer à Athènes... Encre invisible...

Comment m'y prenais-je donc, au collège, pour garder les yeux ouverts pendant les cours ? Je me pinçais l'avant-bras ? Je remuais les orteils dans mes chaussures ? J'ai commis l'erreur de dévorer une triple portion d'œufs au bacon et de toasts à la marmelade d'orange. Weinberg me donne de grands coups de coude pour me réveiller. Le moustachu arrive enfin à l'époque moderne.

– *Well*, je sais que vous aimeriez une description détaillée de tous les codes connus, mais je n'ai pas le temps. Je vous rappelle que nous sommes en guerre, messieurs. Je vais me contenter de décrire la méthode dite du dictionnaire. Imaginez un dictionnaire standard, cinquante mille mots. Vous inscrivez le nombre 00001 devant un mot choisi au hasard. Dans un cahier que j'appellerai "répertoire", vous copiez le mot face au nombre 00001 en haut de la première page. Vous inscrivez le nombre 00002 devant un autre mot choisi au hasard. Vous procédez ainsi jusqu'à ce que tous les mots du dictionnaire soient numérotés et recopiés dans le répertoire. Vous imprimez le répertoire et vous le distribuez aux destinataires de vos messages. Pour coder, vous utilisez le dictionnaire. Le message se présente sous la forme d'une série de nombres de cinq chiffres. On le décode à l'aide du répertoire. Quelqu'un peut-

Zinzin et Filou

il me dire l'inconvénient de ce système ?

– Si l'ennemi vole un répertoire, il peut décoder les messages.

– *Exactly*. C'est un bon système pour les communications diplomatiques en temps de paix.

Il suffit que les diplomates conservent le répertoire dans un coffre de l'ambassade. En temps de guerre, il y a des répertoires dans les tentes des généraux, les forteresses, les navires, les aéroports militaires. L'ennemi arrivera certainement à s'en procurer un. Quelqu'un sait-il qui a inventé la cryptographie moderne ?

Nous sommes une douzaine. Personne ne sait.

– Je vais vous donner un indice. Ce gentleman était belge.

– Hercule Poirot !

– Réponse ingénieuse. J'aurais dû préciser la date : 1883. Il travaillait pour l'armée française et se nommait Auguste Kerckhoffs. Il a ressenti la nécessité d'une cryptographie de terrain après avoir observé la guerre de 1870. Il a énoncé un principe de base : le système doit pouvoir fonctionner même si l'ennemi le connaît. Il a adjoint au répertoire un mécanisme d'utilisation appelé la clé. Si l'ennemi vole un répertoire, vous n'avez pas besoin de fabriquer un nouveau dictionnaire et d'imprimer de nouveaux répertoires. Vous changez juste la clé. En réalité, vous la changez à titre de précaution tous les mois, ou tous les jours. *All right*. Je vous prie de vous répartir en deux groupes et de chercher le principe d'une clé pour le système du dictionnaire.

Je me souviens du système utilisé sur le Montego Bay, dans lequel un nouveau code était transmis chaque jour. Après avoir discuté avec Weinberg et les autres membres de mon groupe, je propose le principe suivant :

– Le premier nombre du premier message de la journée constitue la clé. Par exemple, 35238. Le codeur ajoute ce nombre à chaque nombre du texte codé. Le décodeur le retranche avant de regarder dans le répertoire. L'ennemi, qui cherche dans le répertoire sans retrancher le nombre, tombe sur des phrases qui ne veulent rien dire.

– *Excellent*. Vous combinez le dictionnaire avec une clé de décalage comparable au cryptage de Jules César.

L'autre groupe propose un mécanisme voisin, mais un peu plus compliqué.

– Deux nombres contenant les dix chiffres de 0 à 9 indiquent comment permuter les chiffres deux à deux dans la suite du message. Si ces nombres sont 46291 et 53780, cela signifie que dans tous les nombres qui suivent, on a échangé 4 et 5, 6 et 3, 2 et 7, 9 et 8, 1 et 0.

– Bravo. C'est un peu fastidieux, mais le principe est pertinent. Vous avez bien travaillé. Cet après-midi, je vous montrerai la machine Enigma, qui remplace à la fois le dictionnaire et le répertoire, et je vous expliquerai ce qui tient lieu de clé.

Zinzin et Filou

Je n'ai plus très faim, si bien que je laisse quelques croquettes de poisson dans mon assiette. Notre professeur nous montre un jeune homme au visage creusé, qui mange un peu plus loin en lisant un livre.

– C'est le directeur des recherches de Bletchley Park, le meilleur mathématicien du monde : Alan Turing, de Cambridge. Il ne parle à personne. Il passe son temps à lire les aventures de Larry l'agneau, une série d'histoires pour les enfants. Il a vu *Blanche Neige et les Sept Nains*, le dessin animé de Walt Disney, quarante-sept fois. Il court vingt kilomètres tous les matins. Comme il ne veut pas montrer ses jambes, il garde son pantalon de flanelle pour courir. Vous avez remarqué ? Il porte une ficelle en guise de ceinture. Son gilet, il l'a tricoté lui-même.

Weinberg hausse les épaules.

– Meilleur mathématicien du monde a cherché Enigma pendant cinq ans sans trouver. Rejewski a trouvé !

Les nombreux mathématiciens présents ont tous leur idée sur le meilleur d'entre eux.

– Vous ne pouvez pas comparer Turing à Gödel. Il y a avant Gödel et après Gödel.

– Gödel démontre des théorèmes magnifiques, mais sans aucune application pratique.

L'homme qu'il nous faudrait ici, c'est Von Neumann. Dommage qu'il soit parti en Amérique.

– Turing a étudié auprès de Von Neumann à Princeton, et puis il a dépassé son maître.

– Aussi en Amérique Emily Noether. Tout de même était assistante Dr. Hilbert à Göttingen.

– Ils ne l'auraient jamais prise. Regardez : pas une seule femme.

– On attend un contingent de *wrens*.

– Wrens ?

– *Women's Royal Navy Services*, des matelotes. Elles feront les secrétaires.

– *A wren*, c'est aussi un oiseau, ai-je expliqué à Weinberg. Et *bird*, c'est un mot d'argot pour une femme.

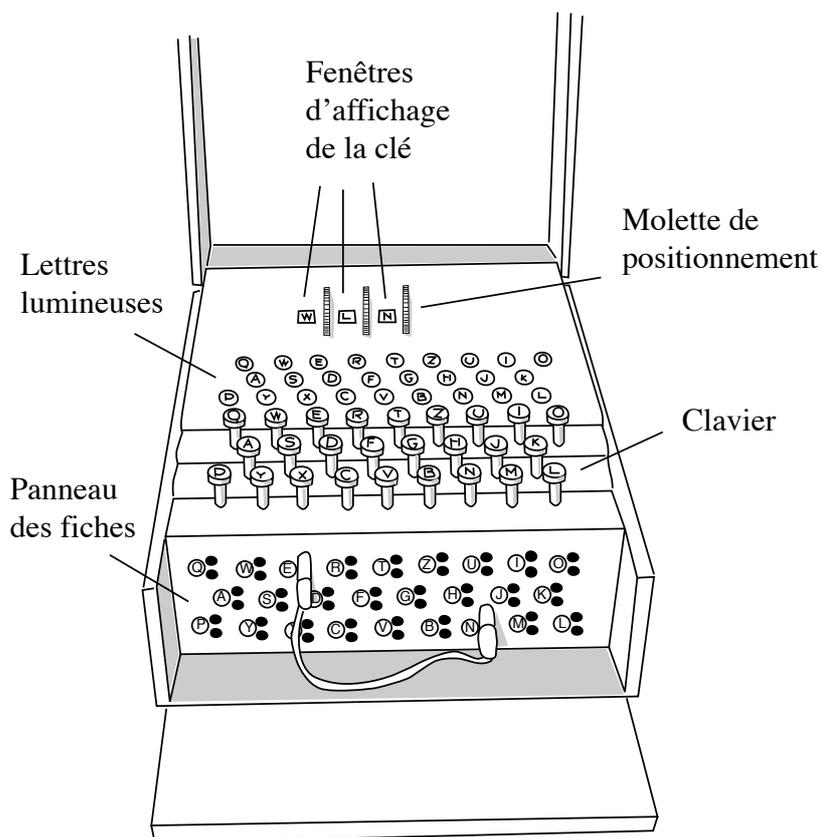
Nous mangeons une crème qui pourrait aider des maçons manquant de plâtre, puis buvons une tasse de thé.

Notre professeur nous montré deux appareils ressemblant à des machines à écrire.

– Celle-ci, nous l'appelons "Enigma du commerce". Des Hollandais l'ont inventée, puis ont fondé une société en Allemagne pour la fabriquer. Il l'ont proposée en 1923 au gouvernement, qui a dit non. Ils en ont vendu quelques unes à des entreprises qui voulaient communiquer avec leurs filiales, mais elles coûtaient très cher. Alors qu'ils allaient faire faillite, le gouvernement allemand a changé d'avis. Les Italiens, les Espagnols, les Japonais l'ont adoptée aussi. Vous voyez que la machine militaire allemande est plus petite que celle

Zinzin et Filou

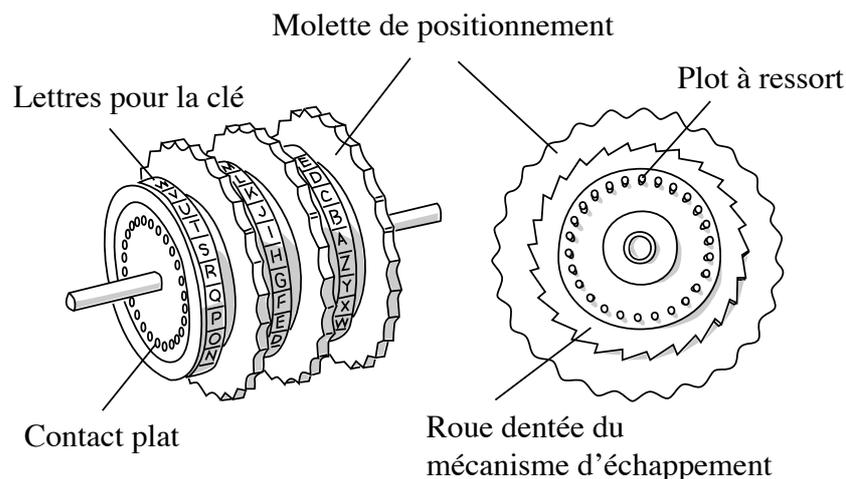
du commerce. Elle pèse douze kilogrammes au lieu de trente. Les troupes peuvent l'emporter en campagne dans son coffret de bois. Je vous expliquerai plus tard les autres différences.



- Elle n'est pas branchée.
- En effet. La machine commerciale fonctionne dans un bureau, donc on la raccorde à une prise de courant. La machine militaire contient une pile de neuf volts.
- Comment avez-vous obtenu la machine allemande, monsieur ?
- Nous avons trouvé un modèle un peu abîmé dans le sous-marin U-33, que nous avons coulé en février 1940 alors qu'il déposait des mines en Écosse. Nous en possédons un autre, en meilleur état, qui vient d'un navire espion déguisé en chalutier. *Well*, vous voyez le clavier. Remarquez l'ordre des lettres en Allemagne : q-w-e-r-t-z-u-i-o-p. Le clavier sert à écrire le message que l'on désire crypter. Au-dessus du clavier, vingt-six lampes disposées dans le même ordre que les touches. Quand je tape une lettre, une des lampes s'allume. Je tape q, la lampe j s'allume. Je tape c-e-s-a-r, les lampes p-s-w-b-g s'allument. Je n'ai plus qu'à envoyer ces lettres en morse.
- Si le destinataire tape p-s-w-b-g sur sa machine, il retrouve cesar ?
- *Well*, cela dépend des modèles. Je vous en parlerai plus tard. Je vais d'abord ouvrir la

Zinzin et Filou

machine du commerce pour vous montrer le principe de base. Je sors ces trois roues de bakélite ou “rotors de chiffrement” qui tournent sur cet axe. Vous voyez, sur une face du rotor il y a vingt-six contacts électriques plats, sur l’autre face vingt-six petits plots montés sur ressorts. Les plots du premier rotor appuient sur les contacts du second et les plots du second sur les contacts du troisième. À l’intérieur même d’un rotor, des fils relient les contacts aux plots de manière à permutation des lettres de l’alphabet. Chaque rotor porte les vingt-six lettres de l’alphabet gravées sur sa tranche. Je remets tout en place dans la machine. Vous voyez, une lettre de la tranche apparaît dans une petite fenêtre pour chaque rotor. Ces trois molettes dites “de positionnement” qui émergent à côté de la fenêtre permettent de faire tourner les rotors sur l’axe et donc de changer les lettres affichées dans les fenêtres. Vous avez compris ce qui constitue la clé ?



– Les trois lettres dans les fenêtres.

– *Exactly*. Dans une situation tranquille, pour la communication entre une entreprise et ses filiales ou entre un pays et ses ambassades à l’étranger en temps de paix, on peut changer la clé une fois par mois. On distribue aux filiales ou aux ambassades une feuille contenant les douze clés de l’année. Si on soupçonne un concurrent ou un adversaire d’avoir dérobé une feuille de clés, on n’a pas besoin de fabriquer de nouvelles machines. On distribue simplement des feuilles différentes. C’est le principe de Kerckhoffs. Pour une utilisation intensive sur le terrain en temps de guerre, on ne va pas distribuer constamment de nouvelles feuilles, car on risquerait l’interception. Comment procéder ?

– On donne une nouvelle clé au début d’un message chaque jour.

– *Indeed*. La feuille, ou peut-être un carnet, contient des clés “initiales” pour tous les jours du mois. Utilisant la clé initiale du jour, disons GDT, on crypte une autre clé, disons RSA,

Zinzin et Filou

que l'on utilise pour envoyer une série de messages. Ainsi, on peut changer de clé plusieurs fois par jour. Physiquement, on change de clé très facilement : il suffit de tourner les trois molettes. Maintenant, je vais vous expliquer comment les Allemands ont amélioré ce système. Quelqu'un peut-il venir ici ? Dites-moi, monsieur, quelles lettres vous lisez dans la fenêtre de la machine allemande.

– EYP.

– Maintenant, je tape une lettre quelconque. Que lisez-vous dans la fenêtre ?

– EYR.

– *Right*. La clé a changé. Chaque fois que vous tapez une lettre, le premier rotor se décale d'un cran. Je démonte les rotors pour vous montrer comment on obtient cet effet. Voyez, c'est un mécanisme de *ratchet and pawl*...

– Quelle est signification de *ratchet and pawl*, monsieur ?

– *Well*, regardez cette roue crénelée et ce petit cliquet. À vous de savoir comment cela s'appelle dans votre langue !

– C'est un mécanisme d'échappement comme dans une montre, monsieur.

– *Anyway*, le premier rotor tourne d'un cran à chaque enfoncement d'une touche. Le deuxième rotor avance d'un cran à chaque tour complet du premier, le troisième à chaque tour du second. Ainsi, vous le comprenez, la clé change à chaque lettre. Dans la machine du commerce, pour une clé donnée, si le a se transforme en h, il se transforme toujours en h. On peut donc effectuer ce qu'on appelle une analyse de fréquence. On classe les lettres du texte codé selon la fréquence des lettres. La plus fréquente correspond forcément au e, la seconde au a, etc. Avec ce décalage des rotors, que les Allemands ont adopté il y a deux ans, la lettre correspondant au a change à chaque occurrence. Maintenant, regardez cette pièce. Pouvez-vous la décrire ?

– On dirait un rotor sans molette et sans lettres, avec des plots mais pas de contacts.

– Oui. Cette pièce se contente de renvoyer le courant à un autre plot du troisième rotor, c'est pourquoi on l'appelle le réflecteur. Le courant retransverse donc les trois rotors en sens inverse. Cela signifie que si la machine crypte le f en h pour une certaine clé, elle crypte le h en f pour la même clé. Ainsi, je réponds à la question que vous posiez tout à l'heure. Si cesar est devenu pswbg, alors il suffit que le destinataire choisisse la bonne clé et tape pswbg pour lire cesar. Le réflecteur est apparu avec le troisième modèle de la machine commerciale. Pour les deux premiers modèles, il fallait configurer la machine autrement pour l'émission et la réception, ce qui n'était pas commode. Notez, ce qui est très important, une conséquence de l'utilisation du réflecteur : le cryptage change toujours une lettre en une autre. Le f ne peut pas devenir un f. Maintenant, regardez la face avant de la machine allemande. Ce *steckerbrett*,

Zinzin et Filou

c'est-à-dire "panneau des fiches", qui ressemble à un standard téléphonique, permet d'échanger des couples de lettres avec ces fiches reliées deux à deux. On pourrait utiliser jusqu'à treize paires de fiches, mais en général ils se contentent de six. C'est une complication de plus qui sert à déjouer les tentatives de décodage. En effet, considérez les trois lettres de la clé. Combien existe-t-il de clés ?

– 17 576, monsieur.

– Dans chaque classe, j'ai toujours un matheux qui donne le résultat en trois secondes. Ce nombre est tout simplement le produit $26 \times 26 \times 26$. Supposons que quelqu'un utilise la machine du commerce. C'est ce que font les Italiens et les Espagnols, par exemple. Nous n'avons qu'à acheter ou fabriquer 17 576 machines et à régler chacune d'entre elles sur une clé différente. Il nous faut aussi un opérateur par machine. Quand un message codé arrive, tous les opérateurs le tapent. Ils produisent tous des messages en charabia, sauf un, qui a la bonne clé. Avec le panneau des fiches, le nombre de possibilités devient astronomique. Il faudrait un milliard de machines et un milliard d'opérateurs !

– On dit qu'un milliard de singes tapant sur des machines à écrire au hasard pendant un milliard d'années finiraient par écrire les œuvres complètes de Shakespeare.

– C'est une légende. D'ailleurs même Shakespeare n'y arriverait pas. Il ferait forcément des fautes !

– Je vous en prie, messieurs, ne nous égarons pas. Ce qui est stupéfiant, c'est que les services de décryptage polonais ont trouvé le moyen de lire les messages codés par cette machine. Mr. Turing est allé voir les mathématiciens polonais à Paris, où ils séjournent depuis l'invasion de leur pays. Il m'a expliqué comment ils ont procédé, mais je n'ai rien compris. Un de nos matheux de Cambridge vous donnera un aperçu de leurs méthodes demain. Je comprends à la rigueur une chose : un espion travaillant pour le service du chiffre au ministère de la guerre du Reich leur a donné des renseignements. Ensuite, ils ont fabriqué une machine appelée *Bomba Kryptologiczana* en combinant six machines Enigma du commerce. Avec cette *Bomba*, ils mettent seulement deux heures pour trouver une clé allemande. Jusqu'à l'année dernière, ils décryptaient tous les messages. Et puis les Allemands ont modifié leur système. Tout à l'heure, vous irez à côté, dans une salle qui nous sert pour les travaux pratiques, et vous démonterez vous-mêmes des fac-similés de la machine allemande. Vous verrez des chiffres romains gravés sur les rotors. À l'origine, il y avait trois rotors, I, II et III, que l'on pouvait permuter de six façons différentes. J'écris au tableau une clé complète : AF ZX IJ DL ME YH, I III II, STA. Vous voyez d'abord les six couples de lettres du panneau des fiches, puis l'ordre des trois rotors, enfin les lettres qui doivent apparaître dans les fenêtres. La marine allemande a eu l'idée d'ajouter deux rotors. On ne change pas la machine, on utilise

Zinzin et Filou

toujours trois rotors, mais on les choisit parmi les cinq disponibles. Les chiffres romains de la clé complète peuvent être IV, II, V par exemple : soixante permutations possibles. Les Polonais ont déchiffré les trois premiers rotors dès 1932, ensuite les deux suivants. Entre-temps, la marine allemande en a encore ajouté trois, que nous avons trouvé sur le sous-marin U-33. Depuis qu'ils emploient les nouveaux rotors, nous n'arrivons plus à décrypter les messages en deux heures. Il existe maintenant trois cents trente six combinaisons de rotors, et au total dix millions de milliards de clés complètes. Nous mettons souvent vingt-quatre heures, ou même plusieurs jours, pour décoder un message. Nous comptons sur vous pour améliorer notre méthode.

– Excusez-moi, monsieur. Comment codent-ils les chiffres et la ponctuation ?

– Je ne sais quel pays, la Suède ou le Portugal, a fabriqué un clavier à quarante touches semblable à celui des machines à écrire. Les rotors comptaient quarante contacts. La machine était plus lourde et plus grosse, évidemment. Les Allemands écrivent les nombres en toutes lettres. Ils écrivent *Frage*, c'est-à-dire “question”, pour le point d'interrogation. Ils remplacent les points et les virgules par des lettres rares. Si je me souviens bien, zz pour la virgule dans l'armée et y dans la marine.

Nous participons à une longue séance de travaux pratiques. Nous codons, décodons, démontons et remontons les rotors. Weinberg est très maladroit.

– Je n'ai jamais appris à taper à la machine. Je ne vais pas m'y mettre à mon âge. Tu te débrouilles drôlement bien, dis donc.

– Je suis journaliste.

– J'ai l'impression de perdre mon temps.

– Si tu connais la machine sur le bout des doigts, cela aidera peut-être ton inconscient à te suggérer une méthode de décryptage.

– J'ai compris le principe du mécanisme. C'est comme si tu disais qu'un architecte doit savoir souder des tuyaux.

– Regarde, tu as remonté les rotors sans les molettes, alors tu ne pourras pas les tourner pour changer la clé.

– Ah, merde. Saloperie de machine allemande.

Le lendemain, il devient le bon élève et moi le cancre. L'exposé du matheux de Cambridge m'entre par une oreille et sort par l'autre, tandis que Weinberg glousse de plaisir.

– Ce Rejewski, quel as ! Il applique la théorie des permutations, évidemment.

– Je ne suis jamais allé à l'université, moi. Je n'ai pas étudié ces “chaînes” dont il parle.

– C'est une notion que Rejewski a définie. On n'étudie pas ça à l'université. Le cryptage ne peut pas transformer une lettre en elle-même. Si le message initial commence par un w, le

Zinzin et Filou

message codé commence par une autre lettre. Un w finira par apparaître plus loin dans le message codé. Une “chaîne” de trajets électriques relie le premier w au second. En étudiant ces chaînes pour différentes lettres, on peut reconstituer les substitutions de lettres à l’intérieur des rotors.

– Cause toujours. Et d’abord, comment sais-tu que le message initial commence par un w, puisque tu ne possèdes que le message codé ?

– Il nous l’a expliqué. C’était au moment où tu dormais.

– Je ne dormais pas, je réfléchissais.

– C’est dans le cas particulier des messages de météorologie, qui commencent toujours par les lettres “wet” pour *Wetter*. Ces messages utilisent des abréviations spéciales pour la pluie et le beau temps. L’émission est plus courte, ainsi on évite que l’ennemi ne localise le poste émetteur, mais en contrepartie les messages sont plus faciles à déchiffrer. Les messages de météo, et aussi les messages de localisation des convois à attaquer, fournissent ce qu’ils appellent des *cribs*.

– Des berceaux ?

– Des notes clandestines qui t’aident pour les examens. C’est un autre sens du mot. De l’argot d’étudiant.

– Ah, en français, nous appelons ça des “antisèches”.

– Tu sais quel temps il a fait un certain jour, tu sais où était le convoi qui a été attaqué. Donc, si tu connais les abréviations, tu peux reconstituer à peu près les prévisions, c’est-à-dire les messages sources. C’est en comparant des *cribs* aux messages cryptés qu’ils réussissent à analyser les permutations des rotors. En plus, les météorologues sont négligents. Ils incluent toujours les mots “Mon général”. À la fin, “Heil Hitler”, bien sûr.

– Ils devraient se contenter d’écrire HH.

– Tu as raison. Les autres font ça, utilisent des abréviations variables pour les mots les plus fréquents, changent de clé pour chaque message ou même au milieu d’un message. Les gens qui contrôlent le système, les cryptographes, se conduisent eux-mêmes de manière très imprudente. Ils envoient souvent des pages entières de T pour vérifier que toutes les machines donnent bien le même code. À l’arrivée, on a une page cryptée sans le moindre T, qui nous met la puce à l’oreille. Une page de T : c’est le *crib* parfait !

– Là, il n’y a pas de chaîne.

– Hé hé, tu n’es pas si bête, Gustav. Ils commettent aussi une énorme erreur qui a beaucoup aidé Rejewski. Pour indiquer qu’ils changent la clé, ils répètent les trois lettres de la nouvelle clé, par exemple wikwik. Dans le message codé, cela devient disons axlqpb. On sait donc qu’un déplacement de trois crans de la première roue conduit au q à la place du a, au p à

Zinzin et Filou

la place du x et au b à la place du l. En accumulant ce genre d'informations, on arrive à reconstituer peu à peu l'intérieur des rotors et du réflecteur.

Le 28 mai 1940, la Belgique capitule. Le roi Léopold demande aux soldats et aux civils belges qui ont franchi la frontière avec l'armée française de revenir à la maison "pour le bien du pays". Entouré de conseillers favorables au nouvel ordre européen, il choisit la collaboration. Les Belges ont gardé un mauvais souvenir de la grande guerre, pendant laquelle les Allemands administraient le pays directement. La collaboration permet de limiter la présence allemande à un millier de fonctionnaires et quinze mille soldats et gendarmes. L'Allemagne annexe quelques cantons de l'est – des territoires perdus au traité de Westphalie ou je ne sais quoi.

Du 26 mai au 3 juin, l'armée anglaise, ainsi que plus de cent mille soldats français, vingt-quatre mille Polonais et soixante-trois Belges s'embarquent à Dunkerque sous les bombes allemandes, puis à Cherbourg, Saint-Malo, Brest, Nantes, Bordeaux et Bayonne.

Le 4 juin, Churchill prononce un discours qui me réchauffe le cœur : "Nous nous battons sur les plages, nous nous battons sur les aérodromes, nous nous battons dans les champs et dans les rues, nous nous battons dans les collines, nous ne nous rendrons jamais."

Le 14 juin, les Allemands entrent à Paris. Le 22 juin, les Français signent l'armistice.

Rejewski et ses deux assistants s'enfuient en Espagne. Ils vont à Lisbonne, puis à Gibraltar. Un navire de guerre anglais les amène à Portsmouth. Alan Turing en personne les accueille à Bletchley Park. L'arrivée de trois experts de la machine Enigma donne un coup de fouet au programme Code Ultra. Comme Turing n'est pas bête non plus, il conçoit et fabrique une "superbombe" sur le modèle de la *Bomba Kryptologiczana*. Elle ressemble à un piano droit, pèse une tonne, contient quatre-vingt-dix rotors et des kilomètres de câbles¹. Selon les matheux, Turing est célèbre pour avoir inventé la "machine de Turing", un appareil imaginaire qui teste des nombres pour démontrer un théorème. Sa superbombe ne ressemble en rien à sa machine imaginaire, mais elle se révèle beaucoup plus utile. Peu à peu, les Anglais réussissent à décrypter toutes les sortes de messages allemands : ceux de l'aviation, de l'armée de terre, de la marine, et même ceux du "code spécial des officiers".

Ayant rencontré un autre amateur d'échecs, Weinberg change de chambre pour pouvoir jouer le soir. Quand je vois des ornières grises sous ses yeux, je sais qu'une partie s'est prolongée jusqu'à l'aube. Un jeune homme tchèque, Karol, le remplace dans ma chambre. Il porte des vêtements qu'il semble avoir choisis au hasard dans la lingerie, comme les pionniers

¹ Plus tard, on a dit que c'était le premier véritable ordinateur.

Zinzin et Filou

le faisaient à Degania. Les pensionnaires de Bletchley Park ne recherchent pas l'élégance. Ils ont quitté leur domicile de Cambridge ou d'ailleurs sans prendre le temps d'emporter un peigne. En voyant Turing, j'ai pensé aux savants distraits qu'aime dessiner Erdé. Ils ne sont jamais aussi étranges que lui.

– Vous êtes mathématicien, Karol ?

– Ah, pas du tout. Je psychologue. J'étudie aussi psychanalyse. À Vienne j'ai rencontré Dr. Sigmund Freud. Sa main j'ai serré.

– Psychologue ? Il y a toutes sortes de gens ici. On m'a dit qu'ils font venir des champions de mots croisés.

– Il existe les championnats pour mots croisés ?

– Tout existe. Les Anglais sont très excentriques. Vous allez étudier la psychologie des codes secrets ?

– Plutôt la psychologie des Allemands quand modifient la machine Enigma. Très important savoir s'ils soupçonnent nous d'avoir découvert le code.

– S'ils modifient la machine, c'est qu'ils nous soupçonnent.

– Justement, la psychologie dit non. Existe grande rivalité entre armée de terre, aviation et marine. Chacun modifie la machine pour empêcher les autres lire. Croient emmerder les autres, emmerdent surtout nous. Ne soupçonnent ni les sous-hommes polonais, ni les Anglais. La preuve, c'est qu'ils ne prennent pas les précautions. Envoyent les clés doubles et les pages entières T. Les bulletins météorologie toujours semblables. Les Allemands ont grand sentiment de supériorité.

– Ils viennent de prouver leur supériorité sur le terrain.

– Ils croient ils ont gagné avec supériorité intellectuelle, sont très vaniteux, en réalité pas très malins. Commettent beaucoup les erreurs.

– Comment les psychologues expliquent-ils les victoires allemandes, dans ce cas ?

– Le désir. Selon la théorie de Dr. Freud. J'ai rencontré lui à Vienne.

– Vous lui avez serré la main. Vous me l'avez déjà dit. Les Allemands voulaient gagner ? Tout le monde veut gagner.

– Ils avaient le désir se battre. Les Français et Anglais n'avaient pas envie. Cela fait grande différence.

– Les Anglais ont au moins envie de se défendre. Sinon nous ne serions pas ici.

– Ont besoin la psychologie pour se défendre.

– Pour modérer leur sentiment de supériorité ?

– Ça peut-être. Principale action psychologique, c'est quand nous décryptons le message avec super-bomba, nécessaire faire croire que nous avons obtenu information par autre

Zinzin et Filou

moyen. Par exemple, le message donne position de U-boot sous-marin. Avant d'envoyer un navire pour le couler, nous le faire survoler par l'avion de reconnaissance bien visible. Il faut laisser le temps le sous-marin puisse envoyer message en Allemagne : "Malheur ! Un avion passait par hasard a repéré nous." Ainsi, les Allemands pensent la faute à malchance s'ils ont perdu le sous-marin. Ne devinent pas que nous savions la position.

– Les psychologues sont plus malins que je ne pensais.

– Si pas possible envoyer l'avion de reconnaissance, alors tant pis. Ne pas couler le sous-marin, même si lui va attaquer convoi de ravitaillement et tuer les nombreux marins et passagers. La connaissance du code Enigma trop précieuse. Sauver beaucoup les autres vies.

Je participe à des séances de recherche avec Karol et plusieurs ingénieurs et mathématiciens. Nous devons imaginer que nous sommes les Allemands et que nous voulons améliorer la machine. Un ingénieur polonais nous explique les règles du jeu. Les Polonais qui ont réussi à fuir leur pays sont nombreux en Angleterre. Il y a même un gouvernement polonais en exil à Londres.

– Dans le fonctionnement de la machine Enigma, nous distinguons d'une part la machine physique avec son clavier et ses rotors, d'autre part la manière dont on l'utilise. Par exemple, si vous avez des idées pour masquer la clé, cela relève de la manière. Nous verrons cela demain. Aujourd'hui, nous allons parler uniquement de la machine elle-même. Il est bien évident que nous ne pouvons pas changer le châssis, le clavier, la carrosserie, le panneau des fiches, puisque les Allemands ont disséminé au moins cinquante mille machines dans le monde.

– Nous pouvons seulement toucher aux rotors, c'est ça ?

– Vous avez tout compris.

– Nous pourrions avoir plusieurs réflecteurs. Nous en choisirions un chaque jour, comme les trois rotors parmi les cinq.

– Le réflecteur pourrait tourner comme les rotors.

– Si les rotors étaient plus minces, tu pourrais en placer quatre au lieu de trois.

– Tu oublies que tu n'as que trois fenêtres.

– Tu gardes les trois rotors actuels, mais tu en ajoutes un quatrième qui reste caché sous la carrosserie et ne tourne pas.

Nous trouvons un moyen d'améliorer les rotors sans changer leur taille. Nous créons un disque amovible contenant juste le câblage d'échange des lettres. On peut le coincer à l'intérieur du rotor de deux façons différentes, en le retournant, ce qui permet de produire deux cryptages distincts.

Nos instructeurs nous disent que les Espagnols, les Italiens et les Japonais ont adopté les

Zinzin et Filou

machines Enigma. Ils ne nous parlent pas des Anglais. Sans nous le dire, les Anglais utilisent notre idée de disque réversible pour améliorer leur version de la machine Enigma, appelée Enigma Type X et surnommée “Typex”. Grâce à Rejewski, les Anglais savent le système vulnérable – surtout si on crypte n’importe quel message sans précautions. Ils utilisent leurs machines le plus rarement possible. Pour les messages ordinaires, ils se contentent de la bonne vieille méthode du dictionnaire.²

Comme tous les pensionnaires de Bletchley Park, j’ai signé un engagement de ne jamais révéler ce que j’apprenais. Les Anglais ont décrypté des messages Enigma envoyés par diverses armées jusqu’en 1970 à peu près. En 1973, alors que la dernière machine Enigma avait été remplacée par un ordinateur et offerte à un musée, quelqu’un a décrit toute l’aventure dans un livre. Cette publication m’a délivré de mon engagement, je pense. C’est en lisant le livre que j’ai appris l’existence de la machine Typex.

Vers la fin du mois d’août, Nigel vient me voir.

– Juste au moment où nous avons enfin nos propres bureaux, les boches se mettent à nous bombarder.

– Vous avez fondé votre petite entreprise ?

– SOE, *Special Operations Executive*. 64, Baker street. Avec la bénédiction de Churchill. Il nous a dit : “Et maintenant, mettez l’Europe à feu et à sang.”

– Baker street, comme Sherlock Holmes ?

– Il vient de prendre sa retraite à la campagne. Il nous a cédé sa maison.

– Les Allemands vous bombardent spécialement ? Ils croient que Sherlock Holmes y habite toujours ?

– Ils bombardent Londres. C’est un changement de stratégie stupide, qui nous sauve la vie. Ils étaient en train de détruire nos terrains d’aviation et nos usines de construction d’avions. Notre Spitfire est supérieur à leurs chasseurs, mais nous avons déjà perdu un pilote sur quatre. Ils se mettent à attaquer les civils pour se venger, parce que nous avons bombardé Berlin. Ils veulent briser toute velléité de résistance. Ils préparent l’invasion. Deux cents tonnes de bombes et au moins cent morts chaque nuit. Heureusement, nous avons une arme secrète. Vous allez avoir le privilège de la découvrir. Faites votre valise, je vous emmène.

– J’ai fini mon stage à Bletchley Park ? Je n’ai pas fait grand-chose.

– Ils se passeront de vous. Ils ont besoin d’ingénieurs et de mathématiciens. Cambridge en déborde. Il en vient de toute l’Europe. Tandis que des petits malins comme vous, ça ne court

² Les Allemands n’ont jamais décrypté les messages de Typex.

Zinzin et Filou

pas les rues.

– Vous me flattez.

– Je suppose que vous avez compris comment fonctionne la machine Enigma.

– Je sais la démonter et la remonter les yeux fermés.

– Je vais vous dire ce qu’aucun de leurs mathématiciens ne serait capable de faire. Pour vous, un jeu d’enfant. Supposons que le SIS déniché dans une ambassade d’Allemagne, à Caracas ou je ne sais où, une secrétaire qui n’aime pas les nazis. Je vous envoie là-bas. Vous la séduisez. Avec ce que vous avez appris ici, vous pouvez lui expliquer de manière très détaillée à quoi ressemble l’intérieur de la machine Enigma, afin qu’elle vous décrive des modifications éventuelles.

– J’espère qu’elle est jolie.

– Frida ? Brune aux yeux bleus. Bon, c’était un exemple hypothétique. En attendant, nous allons à Great Malvern.

– C’est un nom de code ?

– Mais non. Une ville connue. À soixante kilomètres à l’ouest d’ici, juste avant d’arriver au pays de Galles.

L’arme secrète s’appelle “radar”, nom fabriqué avec les initiales de “*Radio Detecting And Ranging*”. J’assiste encore à des cours soporifiques que des ingénieurs donnent à des soldats qui vont devenir “opérateurs radar”. Je n’ai pas le droit de somnoler, hélas, parce que je dois traduire les leçons pour un groupe de Français qui refusent d’apprendre la langue de Shakespeare.

– Un professeur de chimie d’Oxford trouvait que l’Angleterre était mal défendue, alors il a fondé un “comité” avec des copains en 1934, dans le but d’effectuer des recherches pour inventer des nouvelles techniques de protection. On n’imagine pas ce genre d’initiative en Belgique, où les décisions tombent d’en haut. Ils ont entrepris une enquête auprès des gens chargés de la défense aérienne. Les artilleurs et les aviateurs leur ont dit la même chose : “Si des bombardiers apparaissent soudain dans le ciel, nous ne pouvons rien faire ; nous avons besoin de vingt minutes pour nous préparer.” Même pour que les civils se réfugient dans le métro où les abris anti-aériens, il faut vingt minutes.

– À Varsovie, il paraît que les sirènes d’alerte se sont déclenchées après le début du bombardement.

– Déjà dix minutes, j’imagine, ce serait mieux que rien. Bon, vous savez que si nous entendons des émissions de radio américaines ou australiennes, c’est que les ondes hertziennes rebondissent sur une couche de la haute atmosphère.

– La ionosphère.

Zinzin et Filou

– C’est ça. Un physicien du comité avait envoyé des pulsations radio spéciales vers cette ionosphère pour mesurer sa distance. Son nom est écrit sur le tableau noir quelque part... Ah, ici, Watson-Watt. Il a pensé qu’on pourrait mesurer la distance des bombardiers de la même manière. Les pulsations doivent avoir la bonne puissance et la bonne fréquence. C’est ce que signifient tous ces calculs et ces courbes au tableau.

– Le dessin bizarre, là à droite, c’est quoi ?

– Une chauve-souris. Elle émet des ultrasons et repère ses proies en écoutant l’écho qu’elles renvoient. Le radar, c’est pareil. La chauve-souris décèle peut-être une libellule à vingt mètres avec ses grandes oreilles, tandis que le bombardier se trouve à, c’est écrit quelque part...

– Cent kilomètres.

– Exact. S’il avance à trois cents kilomètres à l’heure, il parcourt cent kilomètres en vingt minutes. Cette équation montre, si j’ai bien compris, c’est la faute de cet exposant quatre, ici, pourquoi il est difficile d’envoyer la pulsation radio si loin. On utilise des réflecteurs paraboliques géants, de plus de trente mètres de haut. Le comité des savants a convaincu le gouvernement de placer les antennes avec leurs réflecteurs sur les falaises surplombant la Manche et la mer du Nord.

– Ben moi, mon gars, j’étais à Londres la semaine dernière. C’est vrai qu’on entend les sirènes bien avant le bombardement.

– L’efficacité du radar entraîne une conséquence inattendue. Quand les boches se font intercepter par des avions anglais, ils n’imaginent pas qu’ils viennent de décoller, donc ils croient que l’Angleterre arrive à maintenir des avions dans le ciel en permanence. Ils surestiment la flotte aérienne anglaise de manière absurde. Cela les incite à la retenue. Ils avaient prévu de débarquer à la mi-septembre, mais ils ont renoncé pour l’instant.

– Comment le savons-nous ?

– Qu’ils surestiment la flotte anglaise ? Qu’ils ont renoncé à débarquer ? Euh... Je suppose que nous avons des espions.

Je dois tenir ma promesse de ne rien révéler du programme Code Ultra.

Certains des futurs opérateurs radar savent lire les formules mathématiques.

– D’après l’équation du bas, on peut réduire la taille de l’antenne si on diminue la longueur d’onde de la pulsation.

– Ah oui, il a parlé de ça. Actuellement, la longueur d’onde tourne autour d’un mètre cinquante. Une équipe à Birmingham a inventé un machin qu’ils appellent *cavity magnetron* capable d’émettre des “micro-ondes” de dix centimètres. L’antenne est trente fois plus petite qu’avant, mais la puissance est multipliée par dix mille. On pourrait emporter le radar en

Zinzin et Filou

avion et détecter les sous-marins, par exemple. Cette histoire de radar est si importante que Churchill a donné toutes les informations aux Américains. Ils cherchent de leur côté.

– Ils ne sont pas en guerre.

– Quand les savants anglais ont fondé leur comité, le pays n'était pas en guerre non plus. Les Américains ont sans doute envie d'être avertis vingt minutes avant un bombardement. Ou ils veulent simplement aider leurs amis anglais.

Deux Belges se glissent dans le groupe des Français.

– Vous avez pris le bateau à Dunkerque avec les Anglais ?

– À Bordeaux.

– Notre régiment a reçu l'ordre de se replier avec l'armée française pour continuer le combat. Nous avons participé à quelques escarmouches. Nous avons vu la guerre de près.

– Nous étions aux premières loges.

– Tout s'est joué le 16 mai.

– La colonne de chars de Guderian était trop étirée. Le général De Gaulle, qui dirige maintenant les Français de Londres, s'apprêtait à contre-attaquer. S'il réussissait son coup, c'était au tour de Guderian d'être encerclé.

– Le gouvernement français a cédé à la panique. Ce jour-là, ils ont remplacé le général en chef, Gamelin, par un héros de la grande guerre, Weygand. J'ignore s'il était meilleur ou pire, mais en tout cas il n'y avait personne pour autoriser l'offensive de De Gaulle.

– Ensuite, nous avons vu du pays. Le nord de la France, l'est de la France, le centre de la France.

– C'était la grande débandade. Il y avait des millions de civils sur les routes, et même des Belges. Notre régiment a fondu.

– Il s'est éparpillé dans la nature.

– Le roi nous a invités à rentrer chez nous. Ce n'était plus chez nous.

– Nous avons trouvé un bateau à Bordeaux juste avant l'arrivée des boches.

J'espère vaguement que Erdé a su suivre le même chemin que ces deux Belges et que je vais le voir arriver à Great Malvern. Mais non. Je revois une autre vieille connaissance, quand des aviateurs français se joignent au groupe de leurs compatriotes.

– Hé, Peigné ! Dès que tu as enlevé ta casquette, je me suis dit : "Un crâne aussi lisse que celui-là, il n'y en a pas deux."

– Gustave ! On m'a parlé d'un Belge qui fait l'interprète. Je me doutais, mon pote.

– J'ai lu dans le journal que l'aviation française s'était sauvée.

– D'abord en Algérie et au Maroc, ensuite en Afrique Noire.

Zinzin et Filou

– À Brazzaville ?

– Le gouvernement de Vichy tient l’Afrique du Nord et l’Afrique Occidentale, mais toute l’Afrique Équatoriale s’est ralliée à De Gaulle. Et nous participons aux combats aériens en Angleterre, bien sûr. La guerre ne fait que commencer. J’ai rencontré quelques aviateurs belges, aussi, qui sont arrivés ici avec leurs zincs. Ils m’ont dit qu’ils ont été condamnés comme déserteurs en Belgique.

– Sans compter qu’ils ont volé des avions. Ça coûte cher, ces machins-là.

Nous apprenons à émettre des signaux radar et, surtout, à lire les échos qui rampent sur l’écran de l’oscilloscope comme des fourmis lumineuses.

Comme à Bletchley Park, des travaux pratiques succèdent aux cours théoriques. Dans les grands radars qui surveillent les côtes, l’émetteur et le récepteur sont séparés. Les Américains du *Massachusetts Institute of Technology* ont envoyé des prototypes de radars à embarquer sur des avions. Pour gagner de la place, le radar émet et reçoit à l’aide d’une seule antenne de cinq centimètres placée au centre de son réflecteur parabolique. Si Peigné pouvait rencontrer les ingénieurs du MIT, il leur froterait les oreilles.

– C’est toujours pareil. Ils inventent des trucs invraisemblables, ces mecs-là, sans se préoccuper de l’utilisateur. Regarde comment ils ont serré les lampes et tous ces bidules. Tu émetts une pulsation de micro-ondes de cinquante kilowatts, c’est pas rien. Pendant un millième de seconde, tu me diras.

– Tu m’ôtes les mots de la bouche ! Ne t’inquiète pas, Peigné, ça dure seulement un millième de seconde.

– Ben moi je dis que tu vas griller ce cristal, ici, un coup sur deux. Il faudra emporter des pièces de rechange, des outils de précision et des lampes torche. T’auras pas le temps de mater les étoiles.

Les Allemands bombardent Londres, mais les Anglais tiennent bon. Le 3 octobre 1940, le gouvernement de Vichy promulgue un “statut des juifs”. Le 24 octobre, le maréchal Pétain rencontre Hitler et lui promet une franche collaboration. Le 5 novembre, les Américains réélisent Roosevelt pour un troisième mandat.

Considérant que j’ai eu le temps de devenir un expert en radar, Nigel vient me chercher au début du mois de décembre.

– À cause des bombardements, nous avons établi notre, hmm, école spéciale à la campagne, près de Guildford, dans le Surrey, au sud-ouest de Londres.

– Je vais encore apprendre des choses ? Moi qui ne suis jamais allé à l’université, je deviens de plus en plus savant.

– Nous avons aussi une sorte de centre d’entraînement en Écosse. Je vous y enverrai plus

Zinzin et Filou

tard. C'est un endroit tranquille, dans la montagne, où on peut tirer à la mitrailleuse sans attirer l'attention.

– Moi qui n'ai pas fait mon service militaire... Dites, Nigel, j'ai un ami français, ici, Peigné, qui est mécanicien dans l'aviation. Il est très habile de ses mains. Dès qu'il voit un ressort, un engrenage, des fils électriques, une soudure, il comprend comment ça marche.

– Ce genre d'aptitude m'intéresse, et d'autant plus que votre ami est français. Je le connais, *of course*. Je l'ai rencontré à Casablanca, dans un bar à côté de l'aéroport.

– Ah mais oui ! Vous avez une bonne mémoire.

– J'observe les gens et je me souviens d'eux. Sinon, je ne pourrais pas exercer ce métier.

Peigné accepte de s'engager dans la *Special Operations Executive*. On ne signe pas de contrat. On dit *yes*, c'est tout. Nigel nous donne une première consigne dans l'automobile.

– Vous devez choisir un nom. Nigel, ce n'est pas mon nom.

– Je m'en doutais.

– Vous choisissez un pseudonyme. Personne ne connaîtra votre vrai nom.

– Laté, en souvenir de Latécoère, qui m'a tout appris.

– Filou, en souvenir d'un copain qui est mort cette année.

Mme Merle avait dans sa cuisine des dessins représentant un certain *Peter Rabbit*, qui aimait dérober les salades de Mr. McGregor. Le jardin potager de "l'école spéciale" de Wanborough Manor ressemble à celui de Mr. McGregor. Je m'attends à voir Peter Rabbit à chaque instant. Des moutons flegmatiques paissent dans de petites prairies entourées de haies. Nous les entendons bêler au milieu de la nuit.

Je joue encore parfois les interprètes, mais dans l'autre sens : je traduis un mot français en anglais pour un élève qui ne l'a pas compris. Presque tous les professeurs et deux élèves sur trois de l'école spéciale sont français. Ils se préparent à organiser la résistance à l'envahisseur dans leur pays. Parmi ces Français, les femmes sont presque aussi nombreuses que les hommes. Nigel me vante les qualités des agents féminins.

– Elles sont plus courageuses que les hommes, c'est bien connu. Elle n'ont pas peur d'y aller seules, alors que les hommes préfèrent travailler à deux ou en équipe. Elles attirent moins l'attention.

– Ça dépend. Moi, elles attirent mon attention, par exemple.

– Si par hasard vous bavardiez avec l'une d'elles, ou autre chose, n'oubliez pas que vous vous appelez Filou, maintenant.

Douze ans plus tôt, au temps où je rêvais de devenir aventurier, j'avais pratiqué la boxe et la savate, mais je n'étais pas capable d'envoyer à l'hôpital trois énormes policiers sikhs comme Zinzin le fait dans *Zinzin en Chine*. À Wanborough Manor, j'apprends le jiu jitsu et

Zinzin et Filou

d'autres manières exotiques de se battre. Je ressemble de plus en plus à Zinzin. Je dois savoir tuer un homme à mains nues, sans faire le moindre bruit. On nous montre comment empoigner un couteau, puis frapper un grand coup de bas en haut pour l'enfoncer sous la cage thoracique et atteindre le cœur.

Un certain "Latch" nous donne des cours de serrurerie. Peigné prétend lire le métier des gens sur leur visage.

– C'est sûrement un ancien cambrioleur. T'as vu sa tronche ?

– Il a de gros sourcils, comme Nigel, ce qui lui donne une mine patibulaire mais n'en fait pas forcément un cambrioleur. En tout cas, il porte un uniforme de sergent. Il parle bien français pour un Anglais. Les cambrioleurs anglais ne parlent pas les langues étrangères, je pense.

– Ça veut dire quoi, "Latch" ?

– Je crois que c'est le pêne dans une serrure.

– Messieurs, ce que je vais enseigner vous aujourd'hui peut sauver la vôtre vie. Regardez cette paire de menottes. Vous allez apprendre à ouvrir elle avec une épingle comme celle-ci. Vous piquerez toujours une épingle à l'intérieur le revers de votre pantalon. Si l'ennemi capture vous et trouve l'épingle, vous pourrez essayer de dire c'est le tailleur qui a oublié elle.

Il distribue des paires de menottes à tous les élèves. Nous les ouvrons avec des tournevis miniature pour voir ce qu'elles ont dans le ventre et comprendre quel petit levier nous devons soulever avec l'épingle. Nous apprenons à crocheter diverses sortes de serrures de la même manière.

Un jour, nous découvrons une dizaine de coffre-forts devant le tableau noir.

– Messieurs, vous avez je suppose vu au cinéma comment on ouvre la serrure à combinaison d'un coffre-fort. On frotte les doigts avec le papier de verre pour rendre eux plus sensitifs, on approche l'oreille près la molette, on tourne doucement en écoutant les clics... *Well*, messieurs, c'est ainsi que l'on procède au cinéma. Dans la triste réalité, on fait autrement. Ou disons je ne sais pas trouver la combinaison à l'oreille et je vais vous enseigner l'autre méthode. J'ai fait apporter les coffres les plus courants. Ces modèles sont allemands, celui-ci est américain mais répandu en Allemagne. Voici un coffre anglais, un coffre français et même un coffre russe. Ici, le matériel suédois excellent. Voyons ce coffre allemand. Notez bien la marque, Schutz & Berkel. Observez la forme bizarre de cette poignée, qui permet identifier le modèle le premier coup d'œil. Alors la graduation sur la couronne va de 0 à 99. La combinaison comporte trois nombres, par exemple 23–71–49. Pour ouvrir la porte, on tourne la molette jusqu'à graduation 23 dans le sens les aiguilles d'une montre, puis on revient à zéro et on tourne jusqu'à 71 le sens contraire, enfin on fait demi-tour et on va à 49.

Zinzin et Filou

Cela donne combien de combinaisons possibles ?

– Un million, monsieur.

– Ainsi dit la notice, en effet. Dans le civil, en temps de paix, ce genre de coffre est livré dans une entreprise par le démonstrateur, qui explique son fonctionnement et montre les acheteurs comment choisir une combinaison. En temps de guerre, les démonstrateurs sont partis se battre, le commandant de la base aérienne ou le sous-marin n’a pas le temps lire la notice. Par conséquent, il garde la combinaison de l’usine. Pour ce modèle, c’est 25–25–25. Notez et apprenez elle par cœur.

Nous apprenons les combinaisons d’usine de tous les coffres. Peigné est déçu.

– J’aurais préféré me raboter les doigts et écouter les clics comme au cinéma.

Notre instructeur principal, “Racine”, est Français. Il me rappelle Karol le psychologue, à la différence près qu’il ne se vante pas d’avoir serré la main de Freud. J’ai cru le reconnaître plus tard parmi les ministres du général De Gaulle.

– Je vous ai distribué une liste d’adverbes. Vous voyez que “gentiment” et “férocement” s’écrivent avec un seul m, tandis que dans “méchamment” et “constamment” le m est doublé. La règle est simple : on double le m quand on forme un adverbe d’après un adjectif se terminant en “ent” ou “ant”. Eh bien, quand vous enverrez des messages en morse depuis l’étranger, vous inverserez la règle. Vous écrirez “gentimment” et “méchament”. De cette manière, si nous recevons un texte ne comportant pas cette erreur, nous saurons que l’ennemi a saisi le poste émetteur et rédige de faux messages à votre place.

– Les boches peuvent faire des fautes d’orthographe.

– Vous pensez bien qu’ils vérifieront tous les mots de leur message dans le dictionnaire, par peur d’être démasqués.

– Nous envoyons les messages en clair ?

– Ah, c’est une question délicate. Dans de nombreux cas, c’est préférable. Un expert bien équipé arrive à localiser un émetteur en une demi-heure. Si vous codez et décidez, vous allongez le temps d’émission et vous risquez d’être repéré. Quelqu’un d’autre vous donnera un cours détaillé sur le cryptage. Il existe différentes méthodes, plus ou moins sûres. Moi, je suis chargé de vous enseigner les précautions à prendre de manière générale. Par exemple, vous devez saboter une voie ferrée. Vous convenez avec l’artificier que vous lui indiquerez le jour et l’heure à l’aide d’une recette de cuisine en multipliant les chiffres par deux. “Laissez tremper dix livres de fèves pendant six heures” signifie le 5 février à trois heures du matin. Vous confiez la recette à une messagère. Alors que se passe-t-il si l’ennemi la capture et l’interroge ? Elle peut dire : “Nous en sommes réduits à manger des fèves, avec le rationnement, mais j’emporte la recette parce que je n’ai jamais fait cuire des fèves.” Ce qui

Zinzin et Filou

est essentiel, c'est qu'elle ne doit pas savoir ce que signifie la recette. J'ai parlé de messagère parce que c'est un bon rôle pour une femme.

– Il n'y a pas d'artificière ?

– Pourquoi pas ? En tout cas, si un homme seul se déplace pour porter des messages, la police aura peut-être envie de lui demander ses papiers. Qui est-il ? Les hommes sont partis à la guerre et sont prisonniers dans des camps en Allemagne. Que fait-il sur la route, ou dans le train ? Pourquoi n'est-il pas au travail ? Les femmes ne sont pas parties en Allemagne et ne travaillent pas. Une femme va voir sa vieille mère. Ou bien son enfant est malade. Même après le couvre-feu, elle peut dire qu'elle est sortie chercher un médecin. Retenez bien ceci : si une patrouille allemande vous contrôle, dites que votre enfant a la varicelle. Ils ont très peur des maladies contagieuses.

– Comment dit-on varicelle en allemand ?

– *Windpocken*. Il faut déjà parler un peu allemand pour utiliser ce mot, sinon cela fera bizarre. *Ziegenpeter*, c'est bien aussi : les oreillons. Les messieurs craignent ça comme la peste ! *Keuchhusten*, c'est la coqueluche. Homme ou femme, si vous voulez échapper à une fouille, vous pouvez tenter de vous mordre l'intérieur de la lèvre pour cracher un peu de sang. Ils ne fouilleront jamais un tuberculeux. On m'a parlé d'un bon moyen d'échapper à un contrôle, mais ça ne marche pas à tous les coups. Vous entrez dans un autocar, vous avez un bâton de dynamite dans votre poche, vous voyez un Allemand assis tout seul. Personne ne veut s'asseoir à côté de lui. Que faites-vous ?

– Je pourrais m'asseoir à côté de lui et le faire sauter, mais vous avez parlé d'échapper à un contrôle.

– Surtout, ne ressortez pas de l'autocar en courant ! Il vaut mieux prendre le siège libre et engager la conversation, en espérant qu'il parle un peu français. Vous apprendrez quelques bribes d'allemand ici, mais je doute que cela suffise pour bavarder. Si une patrouille de police contrôle l'autocar, elle laissera l'Allemand tranquille et vous avec. Disons que vous pouvez l'espérer. Je vais maintenant vous distribuer un polycopié qui détaille les méthodes du Sinn Fein, une organisation clandestine irlandaise. Nos amis anglais nous l'ont donné et nous l'avons traduit. Les principaux points à retenir, c'est qu'un bon réseau clandestin est constitué de cellules de trois personnes. Chaque membre de la cellule connaît ses deux partenaires. Le chef de cellule connaît aussi un supérieur qui lui donne des ordres. Vous devez éviter tout contact avec quelqu'un de votre famille, avec vos amis, avec des anciens collègues. La cellule se réunit dans une rue animée, ou sur un marché. Si vous vous voyez dans un café et que la police le boucle, vous êtes coincés. Pour les personnes qui opéreront à Paris, promenez-vous et trouvez, dans chaque quartier, des immeubles qui possèdent deux entrées, de préférence

Zinzin et Filou

donnant sur deux rues différentes. Souvent, les restaurants des grands hôtels ont leur propre entrée sur la rue. Une porte dans le fond du restaurant donne accès à l'hôtel. Vous pouvez donc entrer par le restaurant et ressortir par l'hôtel.

Après les méthodes du Sinn Fein, nous apprenons certains procédés secrets des Iroquois. Enfin, c'est ce que prétend notre professeur, un Québécois surnommé "Trappeur".

– Ils savaient imiter les cris de toutes les bêtes. Ils s'accordaient à l'avance : "Aujourd'hui, nous ferons la chouette." Regardez, comme ceci... Vous pincez votre nez et vous faites résonner vos sinus. Je vous ai apporté des accessoires. Cette petite crécelle imite le crapaud. Ne la secouez point de façon trop régulière. Là, en coupant et en entaillant un roseau, vous fabriquez un chalumeau et vous gazouillez comme une fauvette ou une passerinette.

– Nous serons peut-être parachutés dans une région où il n'y a pas de fauvettes.

– C'est bien observé, jeune homme. Dites-vous que si vous ne connaissez pas les oiseaux de la région, les patrouilles allemandes ne les connaissent sans doute pas non plus. Vous n'avez qu'à faire le corbeau. Ces bêtes-là sont partout.

Il coasse de manière très convaincante (et amusante) en se raclant la gorge. Nous apprenons aussi comment coincer un aiguillage avec un boulon, comment couper un circuit télégraphique avec une punaise, etc. Plusieurs élèves, qui n'ont jamais lu de roman d'espionnage et ne vont pas au cinéma, ignoraient qu'ils devaient glisser quelques morceaux de sucre dans le réservoir des automobiles susceptibles de les poursuivre.

Peigné (que je dois appeler Laté) et moi, nous restons un mois à Wanborough Manor. Ensuite, nous apprenons à sauter en parachute près de Manchester, à Ringway. Ce stage dure seulement quinze jours. Peigné a passé des milliers d'heures dans les nuages, mais il a toujours peur au moment de sauter.

– Plonger dans le vide, moi, mon pote, ça me fout les chocottes.

– Les chocottes ? En Belgique, nous disons que nous avons les pépètes. Si c'était vraiment le vide, tu aurais de quoi perdre tes légumes, une autre façon de dire chez nous. En vérité, tu plonges dans l'air. Ton parachute flotte comme un nénuphar sur un lac. L'air le soutient de la même manière qu'il porte l'avion. C'est tout de même merveilleux de valser dans le ciel comme une plume.

– Tu trouveras ça moins merveilleux quand les fridolins te prendront pour cible.

Nous passons le premier trimestre de l'année 1941 à Arisaig, sur la côte occidentale de l'Écosse. Je retrouve les paysages sauvages et un peu inquiétants qu'Erdé a dépeints dans *Zinzin en Écosse*. Le jour ne se lève qu'à moitié. Des nuages couleur d'ardoise crachent parfois quelques flocons tristes. Nous habitons dans une grande bâtisse, Inverailort House, au

Zinzin et Filou

sommet d'une colline surplombant un fjord ou bras de mer appelé Loch nan Ceall. Vue d'en haut, l'eau ressemble à du café. C'est là que l'on entraîne les commandos chargés de s'infiltrer derrière les lignes ennemies. Nous passons nos journées à courir, ramper, sauter, skier, nager en combinaison de caoutchouc. Peigné se plaint.

– Je suis trop vieux pour tout ça, moi.

– Mais non. Tu es juste rouillé. Regarde le bonhomme, là-bas, il est plus vieux que toi.

– Hé, attends-moi quand même. Tu verras quand tu auras mon âge. Je parie que tu n'as pas encore trente ans, Filou.

– Je les aurai l'année prochaine. Ce n'est pas une question d'âge : je roule à vélo ou je nage au moins une heure par jour pour rester en forme. Je découvre que j'aurais dû aussi courir, remarque.

Nos instructeurs insistent sur la course à pied, en particulier sur les courses longues. Vers le vingtième kilomètre, des parties du corps qui n'ont pas l'habitude de se fatiguer commencent à se plaindre. On a mal à l'épaule, soudain, ou au talon. J'apprends à reconnaître et à ignorer ces douleurs. Au trentième kilomètre, le corps se prétend épuisé et demande grâce. Il faut refuser de lui céder, car il possède des réserves d'énergie immenses. On peut à la rigueur s'arrêter et marcher pendant quelques minutes.

Peigné ne trouve pas chaussure à son pied.

– Merde, je sens que j'ai encore une ampoule.

– Colle vite du sparadrap dessus, comme il a dit.

– J'en ai plein le dos. Ils veulent que nous courions le marathon des jeux olympiques ?

– Tu sabotes une usine d'armement, ensuite tu galopes toute la nuit dans la campagne. Au matin, tu as parcouru cinquante kilomètres, tu es sorti du périmètre dans lequel ils font des recherches. Ça fait partie du métier.

La région ne manque pas de falaises et de rochers. Un guide de Chamonix nous enseigne l'escalade.

– Vous m'avez vu monter. Mes doigts trouvent les prises tout seuls, mon pied sait sur quel rebord il peut tenir. Il faut des années de pratique pour acquérir ce genre de réflexes, pour que la grimpe devienne instinctive. Vous aurez juste le temps d'apprendre des rudiments. Vous ne pourrez pas escalader un à-pic, mais vous vous déplacerez plus facilement en montagne. Vous vous souviendrez aussi de vos leçons si vous avez à monter sur la façade d'un immeuble. Il y a au moins une chose que l'on apprend vite et que l'on n'oublie jamais, c'est la descente en rappel.

– Eh, la corde est trop mince !

– J'ai déjà descendu un âne avec cette corde-là, alors ça ira bien pour vous.

Zinzin et Filou

Un pas de tir se cache dans la lande derrière une clôture de fils de fer barbelés. J'ai tiré au pistolet jadis. À Arisaig, j'apprends à tirer aussi au fusil, à la mitrailleuse, à la mitrailleuse. Peigné met toutes ses balles de fusil dans la cible.

– J'ai fait mon service il y a vingt ans tout juste. C'est comme la descente en rappel, ça ne s'oublie pas. Le pistolet était réservé aux officiers. Tu te débrouilles bien, toi.

– J'ai été réformé, mais j'ai fréquenté un club de tir.

– Nous n'avions pas ces armes automatiques qui tirent dans tous les sens. Ça me fout les foies, ces machins-là. Comment disais-tu ? Les pépètes.

– Je pense qu'on arrive à les contrôler au bout d'un moment. C'est comme pour piloter une automobile ou un avion. Pendant les premières semaines, on a des gestes trop brusques.

Nigel passe une semaine en Écosse. Nous nous moquons de lui parce qu'il s'essouffle quand il court avec nous.

– J'aimerais vous y voir. Ces saloperies de sirènes me réveillent toutes les nuits. Je dors tout habillé. Je descends les escaliers en courant, au risque de me rompre les os, et je file dans le métro. Les radars marchent bien, les boches ont beaucoup de pertes. Ils sont tellement furieux qu'ils ont bombardé la cathédrale Saint-Paul.

– Au moins, ici, vous pouvez dormir. Ça vous fait des vacances.

– Avez-vous déjà suivi les cours techniques d'armement ?

– C'est la semaine prochaine.

– Profitez bien de ces cours. Savoir tirer avec une mitrailleuse, ce n'est pas inutile. Savoir saboter une mitrailleuse de manière que l'ennemi ne comprenne pas pourquoi elle ne tire plus, ça c'est important.

Le sergent armurier qui donne ces cours apporte en classe plusieurs dizaines d'armes de tous calibres et de tous pays.

– Pour chaque arme, *gentlemen*, vous devez apprendre trois choses. Premièrement, comment l'utiliser, et d'abord comment débloquent le cran de sûreté. Supposons que vous arriviez à arracher le pistolet P 38 d'un SS qui vient de vous arrêter. Vous n'allez pas chercher le cran de sûreté pendant une heure. Vous devez le trouver et le débloquent en une fraction de seconde. Deuxièmement, comment la démonter. Pour la saboter en décrochant un ressort, par exemple, ou pour la remettre en marche si elle s'est enrayée. Troisièmement, comment la remonter. Si vous l'avez sabotée, vous devez la remonter sans que personne ne puisse soupçonner qu'elle a été démontée et sabotée.

– Hé, un Lebel ! Regarde, Filou, j'avais le même quand j'ai fait mon service en 1920. Ça existe toujours, ces machins ?

Je traduis la question de Peigné. Le sergent hausse les épaules.

Zinzin et Filou

– Vous en trouverez beaucoup en France. Les armes de la grande guerre sont encore très répandues. C’est pourquoi je vous ai apporté aussi le fusil Lee-Enfield Mark III et, bien sûr, le Mauser G98. Ce fusil russe Mosin-Nagant présente une particularité : il a été fabriqué en Amérique par Remington. Vous voyez, le bois est du noyer et non du bouleau comme dans le modèle russe. Pendant la grande guerre, l’industrie russe n’arrivait pas à produire des armes en quantité suffisante, alors ils en ont fait fabriquer des milliers par des entreprises américaines. Ici, le MAS 36 qui remplace le Lebel dans l’armée française. Vous remarquez sans doute quelque chose. Non ? Personne ? Où est le cran de sûreté ?

– Ils l’ont caché.

– Ce fusil n’a pas de cran de sûreté. Le chargeur doit être vide pour le transport. De ce côté, j’ai mis les fusils semi-automatiques, que l’on arme seulement une fois, avant le premier coup. Voici une belle arme, le ZH29 tchèque. Un peu fragile. Ils ont arrêté de le produire quand les Allemands sont arrivés. Ce demi cylindre côtelé sert à refroidir le canon. Ici, le Tokarev SVT 38 soviétique. Un fusil formidable. C’est une arme raffinée, qui rend les troupes d’élite russes redoutables. On dit que les moujiks de l’infanterie préfèrent le Mosin, qui est plus simple. Sur cette table, j’ai posé des pistolets. Voici le Walther P 38 allemand. Semi-automatique. Le cran de sûreté ici à gauche. Le meilleur pistolet actuel, à mon avis... Voyez ce pistolet. Il a joué un rôle essentiel dans l’histoire du monde.

– Je le connais. C’est un Browning belge semi-automatique. Je suis belge moi-même, mais j’ignore quel rôle il a joué.

– Il a tué l’archiduc Franz-Ferdinand à Sarajevo, ce qui a déclenché la grande guerre. Je continue ce petit tour d’horizon par les pistolets mitrailleurs. C’est le nom que ces armes portent dans l’armée. Étant civils, vous pouvez les appeler “mitraillettes” si vous voulez. Voici le modèle que vous devrez connaître sur le bout des doigts : le MP 38 allemand, surnommé “schmeisser”. Il était destiné à l’origine aux parachutistes, mais il fonctionne si bien que de nombreuses troupes l’ont adopté. Si vous tirez un jour avec, faites attention : cette partie s’échauffe et on se brûle facilement la main. Ici, vous reconnaissez le pistolet mitrailleur avec lequel vous vous entraînez. C’est le Sten, fabriqué par Enfield. Il vient d’être adopté par l’armée anglaise. Laid, mais très efficace. Pour le plaisir, je vous ai apporté un “Tommy gun”, l’arme favorite des gangsters de Chicago, c’est-à-dire une mitraillette Thompson à chargeur cylindrique. Tous ces pistolets mitrailleurs ont une portée très faible, mais le Tommy Gun est le moins précis de tous. Enfin les mitrailleuses. Quelle est la meilleure mitrailleuse du monde ?

– L’allemande ?

– Celle-ci, la MG-34 ? Ah, c’est une belle arme. Très ingénieuse et versatile. Ici, nous

Zinzin et Filou

avons la version pour l'infanterie, mais on peut aussi la monter sur un véhicule ou un char. Elle ne vaut tout de même pas la mitrailleuse avec laquelle vous tirez, la Bren. Oh, je ne la vante pas par orgueil britannique : elle a été conçue par une société tchèque dont Enfield a racheté la licence... Bien. Demain, je vous apporterai des grenades et des mines. Et puis nous étudierons ces armes une par une.

Nous passons des semaines à désosser les pistolets et les fusils. Peigné se régale.

– Le petit piston qui comprime l'air pour réarmer ensuite le fusil, c'est drôlement malin. Ça complique, évidemment. Un peu de poussière et ça s'enraye. Il faut démonter et vérifier tous les jours. Tandis que notre bon vieux Lebel, la boue des tranchées ne lui faisait pas peur.

– Ouais. Je n'arrive pas à m'habituer à l'odeur.

– Quelle odeur ?

– Celle des armes. Enfin, c'est l'odeur de la graisse, je suppose. Je me lave les mains pendant un quart d'heure, mais l'odeur ne s'en va pas.

– Quand t'as vu les gangsters de Chicago, ils avaient des mitraillettes Thompson ?

– Je ne sais même pas si j'ai vu des vrais gangsters. En tout cas, ils n'étaient pas armés. J'ai vu des Indiens en Amazonie qui avaient des sarbacanes et qui tiraient des flèches empoisonnées au curare. Nous devrions apprendre à faire ça. Pour abattre une sentinelle sans bruit, c'est idéal.

Nous étudions les explosifs, les détonateurs, les mécanismes d'horlogerie. Nous lançons parfois un bâton de dynamite dans un fjord tranquille pour attraper des saumons.

Nous revenons en Angleterre, près d'Oxford, dans un grand manoir bâti au XVI^{ème} siècle sur l'emplacement d'une ancienne abbaye cistercienne. La ville la plus proche s'appelle Thame et le manoir Thame Park. Nigel nous promet que l'école est bientôt finie.

– Vous devez apprendre comment utiliser et réparer un poste émetteur-récepteur. Ensuite, vous pourrez partir en mission. Je ne vais pas vous envoyer derrière les lignes si vous ne savez pas communiquer ce que vous y découvrez.

On n'envoie pas les femmes démonter des mitrailleuses en Écosse, mais elles sont nombreuses à Thame Park. De nouveau, les professeurs donnent leurs cours en français. Je n'y comprends pourtant rien du tout. Ça parle d'équations de Maxwell, d'ondes électromagnétiques, de loi d'Ohm, de modulation d'amplitude. Peigné ne comprend pas non plus les cours, mais se réjouit de manier le fer à souder.

– Sur la ligne, mon pote, je réparais toutes les radios dans les zincs.

– Tu as une demi-heure pour déployer vingt mètres d'antenne, envoyer ton message et replier ton antenne. Ensuite, tu cours cinquante kilomètres avec ta mallette pour être ailleurs au petit matin. Si les gendarmes te contrôlent, tu dois dire que tu es ingénieur du son et que tu

Zinzin et Filou

transportes un appareil à synchroniser les films. Je me demande si c'est comme ça que nous gagnerons la guerre.

Je doute parfois de la pertinence de toute cette entreprise. Je trouve une personne à qui parler : Nelly, une jeune femme française avec laquelle je me promène volontiers dans la campagne.

– Ce qui me trouble le plus, tu vois, c'est que j'ai l'impression d'être revenu chez les scouts.

– Je crois que toutes les femmes qui sont ici te diraient la même chose que moi, Filou. Pour nous, la guerre ressemble à une bagarre de gamins dans la cour de récréation. Hitler veut casser la figure à tout le monde. Tu l'imagines, qui serre les poings et roule les mécaniques : “Y'a quelqu'un qu'est pas content ?” Alors Churchill : “Tu me fais pas peur, espèce de boche à la noix !” Les Anglais préparent leurs lance-pierres.

– Ce n'est pas seulement que je me trouve un peu bête de m'amuser comme un gosse à mon âge, mais c'est aussi que l'innocent paradis de mes souvenirs d'enfance m'apparaît sous un autre jour. Les joyeux jeux de piste des scouts servaient en vérité à former un futur soldat.

– Regarde ces petites maisons, comme elles sont belles, avec leurs colombages.

– Newton les a peut-être vues. Euh, non, il n'enseignait pas à Oxford, mais plutôt à Cambridge.

– Eh bien, ces matamores de cour de récréation sont prêts à les écraser sous les bombes et à tuer leurs habitants. Les femmes s'occupent de la vie. Elles portent les enfants dans leur ventre, les mettent au monde, les nourrissent, leur tricotent des vêtements, les soignent quand ils sont malades. Tout ça pour que les hommes jouent à la guerre et les tuent.

– Tu t'apprêtes quand même à te battre contre les Allemands.

– Je vais tenter de sauver des vies.

Nous nous tenons pas la main. Le jour où je tente de l'embrasser, elle pose deux doigts sur mes lèvres et hoche la tête. Elle ne peut penser à l'amour tant que les enfants meurent. Une sorte d'effarement dilate son regard. Sa peau laiteuse, presque diaphane, a laissé échapper son âme, qui est déjà partie en France. Je devine ce qu'elle n'a pas besoin de me dire : si nous nous aimons et si l'un de nous survit, la disparition de l'autre lui brisera le cœur.

Nigel vient souvent nous voir. Nous entendons d'autant mieux le ronflement de sa moto que les simples mortels se déplacent plutôt à vélo, en raison du rationnement de l'essence.

– J'ai mis tout juste une heure. C'est commode, ces routes sans le moindre encombrement.

– Vous avez meilleure mine. Il paraît qu'ils ne bombardent plus.

– Tout ce qu'ils y gagnaient, c'était de perdre des avions. Les Londoniens se réveillent encore en sueur au milieu de la nuit, mais ils peuvent se rendormir. Les bombardiers sont

Zinzin et Filou

partis à l'est. Ils préparent l'attaque de l'Union Soviétique.

– Vraiment ? Leurs alliés ?

– Nous avons déchiffré des messages concordants. Nous connaissons la date : vers le 20 juin. Rommel, parti en Libye pour sauver les Italiens, nous a écrasés à Tobrouk. En trois semaines, ils ont pris Belgrade et nous ont chassés de Grèce. Ils ont les mains libres.

– Dites, Nigel, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas... Avons-nous prévenu les Russes ?

– Cela ne me regarde pas non plus. En tous cas, personne ne m'a demandé mon avis. Vous savez, Churchill ne les aime pas. Il considère Hitler et Staline comme deux gangsters. Il ressemble à un chef de la police qui se réjouit de la guerre des gangs. Staline ne nous croirait pas, de toute façon. Il penserait que nous voulons susciter la zizanie dans sa belle alliance.

– Qu'il nous croie ou non, ce serait au moins conforme à la morale.

– Je vais vous dire une chose étrange. Selon des informateurs sûrs que nous avons là-bas, des espions russes installés en Allemagne ou en Pologne ont tenté d'avertir Staline. Des garde-frontière ont observé des préparatifs. Il refuse de les croire. Tant pis pour lui.

– “Comment mon cher Adolf pourrait-il m'attaquer ? C'est mon meilleur copain !” J'ai eu une discussion l'autre jour avec une jeune femme française. Elle pense que ces querelles entre chefs d'État ressemblent à des rivalités de cour de récréation. Au lieu de se battre à coups de poing, ils envoient des chars et des bombardiers. J'avais lancé notre conversation en remarquant que j'avais parfois l'impression d'être revenu chez les scouts.

– Ce n'est pas une mauvaise comparaison. Le scoutisme constitue une belle invention anglaise. Certains penseurs, philosophes et autres pacifistes, je ne dis pas cela pour votre amie, Faïloo, voient volontiers la guerre comme un grand jeu. Les deux camps seraient équivalents. Les bleus d'un côté, les rouges de l'autre, ou l'inverse. C'était peut-être vrai pour la guerre du Péloponnèse ou la guerre de cent ans, je ne sais pas. Je crois que la guerre actuelle est différente. Nous défendons un bien que nous avons mis longtemps à acquérir : la liberté. Je vais vous dire ce qui nous distingue de l'ennemi. Ils se croient supérieurs par le seul fait qu'ils sont allemands ou “aryens”. Je ne me sens pas supérieur en tant qu'Anglais. La force des Anglais, au contraire, c'est qu'ils se savent faibles. Nous avons eu la chance d'avoir un bon professeur : Shakespeare. S'il était mort en bas âge, l'Angleterre ne brillerait pas autant au firmament des nations. Il nous a montré que les mots nous permettent de nous voir tels que nous sommes : de pauvres animaux, tous semblables, tous capables de nous conduire en brutes ou en héros. Les Français ont eu un bon professeur aussi, c'est Montaigne, qui connaissait la faiblesse et la force de l'être humain. Je sais bien que tous nos bricolages, nos champions de mots croisés qui décryptent des codes secrets, nos ondes inspirées par les

Zinzin et Filou

chauve-souris, nos épingles à ouvrir les menottes, peuvent paraître dérisoires. Nous vaincrons pourtant les dictatures, j'en suis convaincu. Notre courage, né de l'amour de la liberté, est lucide et authentique. Le leur, stupide et brutal, façonné par un long conditionnement, dépend de l'aura du chef. Il s'effondre le jour où le chef cesse de remporter des victoires.

– Les Chinois disent que l'empereur perd le mandat du ciel. J'ai trouvé la même notion chez les Indiens du Brésil.

– Il croit qu'il peut vaincre l'Union Soviétique en raison de la supériorité supposée du nazisme sur le communisme. Retenez ce que je dis, Faïloo : le communisme ne terrassera pas le nazisme, mais le courage de chaque moujik enrayera la grosse machine allemande

L'Allemagne attaque l'Union Soviétique le 22 juin 1941. Karol, le psychologue tchèque, qui s'appelle maintenant *Surveyor*, est arrivé à Thame Park quelques semaines plus tôt.

– Vous souvenez ce que j'ai dit sur les Allemands ? Le désir d'attaquer monte en eux comme la sève. Après quelques mois tranquilles, de nouveau le désir tourmente eux. Hitler veut baiser le monde entier, pardonnez l'expression. L'Angleterre résiste avec férocité comme la mère qui protège ses petits. Mère Russie se défendra comme l'ourse furieuse. L'Allemand affolé par sa libido oublie considérer les conséquences. Beaucoup de chance en France, quand la colonne de chars avait foncé trop vite, aurait pu tout perdre. Tôt ou tard, commettra l'erreur fatale.

14 Au large d'Alexandrie

Des agents s'embarquent ou s'envolent pour la France deux fois par mois. Nelly est partie depuis longtemps. Nigel a sans doute prévu une autre sorte de mission pour Peigné et moi. Pour l'instant, je reste à Thame Park comme professeur de morse. Peigné enseigne l'usage et l'anatomie du poste émetteur récepteur, qu'il connaît mieux que les professeurs titulaires.

Le 10 décembre 1941, Hitler déclare la guerre à l'Amérique. Il donne un coup de main à son allié japonais, qui a attaqué Pearl Harbor trois jours plus tôt. Quoi de plus naturel ? Tout de même, cela paraît confirmer l'hypothèse psychanalytique de Karol. Il désire dominer le monde entier.

Quelques jours plus tard, Nigel vient nous chercher en automobile pour nous emmener à Londres. L'entrée en guerre des États-Unis le met de bonne humeur.

– Maintenant que Roosevelt doit se défendre, tout va changer.

– L'Allemagne s'attaque à forte partie.

– Bah, ils sont déjà en train de se casser les dents sur la Russie. Ils sont foutus. De toute façon, ils n'affronteront pas vraiment l'Amérique. Les batailles auront lieu dans le Pacifique. Non, la bonne nouvelle, c'est que les Américains vont enfin voter un budget de guerre et prendre au sérieux l'histoire de la bombe à l'uranium.

– Je l'avais oubliée, celle-là. Vous n'en parliez plus jamais.

– D'après ce que nous savons, les Allemands en sont encore à des études théoriques. Pour passer à la réalisation, il faut construire des usines, investir des sommes mirifiques. Cela risque de prendre dix ans. Ils espèrent avoir gagné la guerre bien avant. Ils n'ont donc pas vraiment besoin de cette bombe.

– Quand ils commenceront à perdre la guerre, ils vont changer d'avis, c'est ça ?

– Si, comme je le pense, ils butent sur l'obstacle russe, ils verront peut-être la super bombe comme l'arme qui peut les remettre en selle. Ils ont déjà l'uranium. Ils ont mis la main en Norvège sur l'usine de Vermork, la seule qui fabrique de l'eau lourde en Europe. C'est un ingrédient essentiel pour je ne sais quelle étape du processus qui aboutit à la bombe. Il leur manque les millions de gallons de pétrole nécessaires pour faire tourner les usines, mais ils comptent conquérir bientôt les grands champs de pétrole de la mer Caspienne.

– Qu'est-il arrivé à l'uranium du Congo belge ? Nos amis Mike et Danube enseignent-ils toujours le sport et l'anglais dans la mission ?

– Mike et Danube ont rejoint les gaullistes de Brazzaville. Les Allemands ont tout de

Zinzin et Filou

même saisi un stock important d'uranium du Congo que les Belges conservaient près de Bruxelles. Il en reste là-bas et nous allons l'extraire. Des savants anglais, aidés par des savants allemands réfugiés, ont avancé ici sur le plan théorique. La réalisation ne peut se faire qu'en Amérique. Il y a déjà deux ans, Roosevelt a promis à Einstein qu'il lancerait le projet. Une mission d'études anglaise est allée là-bas récemment. Nos gars étaient sidérés... Les Yankees se sont contentés de réaliser quelques vagues expériences. Ils sont moins avancés que nous !

Nigel range l'automobile devant le 64, Baker street. C'est une petite maison bourgeoise comme on en trouve des milliers à Londres. Une grande carte d'Europe couvre tout un mur du salon. Des épingles montrent les positions allemandes en Union Soviétique. Hitler a lancé son offensive trop tard, comme Napoléon. L'hiver a gelé la guerre-éclair et dressé autour de Moscou des murailles de neige infranchissables. L'état-major n'a pas prévu que la Wehrmacht devrait hiberner. Il faut envoyer d'Allemagne des dizaines de milliers d'hommes et de véhicules pour remplacer ceux qui succombent au froid. Dans le sud, les troupes ont dépassé Odessa, mais se trouvent encore loin de Bakou et de son pétrole.

Nigel occupe une pièce minuscule. Il sort une feuille de papier d'un tiroir.

– Vous vous demandez sans doute pourquoi je suis allé vous chercher.

– Nous brûlons de curiosité.

– Regardez ce message. Il vient d'Allemagne. Nous avons quelques agents au cœur même du système nazi. Des gens très braves.

– Je veux bien le croire.

Le message se compose d'une phrase très courte et d'une signature codée : "Ils parlent d'un M4 – ZWRG."

– Vous comprenez ce que cela signifie ?

– À Bletchley Park, nous avons étudié la machine Enigma M3. Un nouveau modèle ?

– Quand ils mettront la nouvelle machine en service, nous ne pourrons plus décrypter les messages. Dans trois mois, peut-être. À ce moment-là, nous devons trouver une machine, des carnet de clés initiales, des cahiers d'abréviations météo. Où trouverons-nous ça ?

– Une certaine brune aux yeux verts, à l'ambassade d'Allemagne à Caracas.

– Je n'aurais pas dû vous parler d'elle, Faïloo. Le sous-marin U-33, ça vous dit quelque chose ?

– Coulé il y a deux ans en Écosse.

– En mai dernier, nous avons réussi à prendre un navire météo, le München. Et puis, deux jours plus tard, le sous-marin U-110 près de l'Islande. Nous y avons trouvé des carnets de clés et d'abréviations qui nous ont permis de faire d'énormes progrès. C'est secret : n'en parlez à personne. Nous avons des avions qui emportent des radars, maintenant. Ils repèrent les sous-

Zinzin et Filou

marins à trente kilomètres.

– Sous l'eau ?

– Les sous-marins voguent presque tout le temps en surface. Leurs moteurs diesel ont besoin d'air. Ils plongent à l'approche d'un convoi qu'ils veulent torpiller, mais ils avancent alors avec des moteurs électriques dont l'autonomie ne dépasse guère une heure. Les Américains nous ont beaucoup aidés pour les radars. Ils se sont montrés moins paresseux que pour la bombe atomique.

– C'est une arme défensive. Ils ont envie de protéger leurs côtes.

– Avant de monter au ciel avec des patrouilles aériennes, vous devez apprendre à quoi ressemble l'intérieur d'un U-boot. Le plus simple, c'est d'en construire un. J'ai préparé ces plans pour vous.

– Nous allons construire un sous-marin ?

– Pas tout seuls, rassurez-vous. J'ai engagé un charpentier pour vous donner un coup de main !

Nous habitons, ou plutôt campons, sur notre lieu de travail : une usine abandonnée, à moitié détruite par les bombardements, qui s'élève au bord de la Tamise en aval de Londres. Un fouillis de planches, poutrelles, équerres, boulons, couvre le sol. Tout ce dont nous avons besoin pour fabriquer notre faux sous-marin. Sykes, le charpentier, a apporté des outils.

– Regarde, Laté, nous entrerons par le kiosque, mais nous allons construire d'abord la salle du compresseur d'air, qui se trouve juste dessous.

– Plutôt que de commencer par le commencement ?

– Si nous construisons le kiosque en premier, nous devons le hisser ensuite au-dessus de la salle du compresseur. Il est plus logique de construire le premier étage, puis d'y ajouter le second. Pourriez-vous fabriquer une petite échelle verticale, Mr. Sykes ?

– Je crois que j'en ai vu une quelque part, monsieur.

– Toutes ces planches... Ils construisaient des bateaux, dans cette usine, non ?

– Des bateaux à voile, monsieur. Des yachts pour les gens très riches.

– Nous n'avons pas besoin de monter le quatrième mur de la salle. Nous pouvons nous contenter de la paroi du compresseur.

– Tu veux construire un faux compresseur ?

– Il prend presque toute la place dans la salle. Quand nous descendrons, peut-être dans le noir, nous devons nous glisser entre le compresseur et l'autre paroi. Nous devons simuler l'espace, je veux dire le manque d'espace, de manière réaliste.

– Les gens respirent de l'air comprimé ?

– Mais non. On envoie l'air comprimé dans les ballasts pour les vider de leur eau quand on

Zinzin et Filou

veut remonter. Il sert aussi à lancer les torpilles.

– Tu vas construire des faux moteurs dans la salle des machines ?

– Ça vaut mieux. En principe, nous n'avons pas besoin d'aller à l'arrière, mais on ne sait jamais. Il y a moins de cinquante centimètres entre le moteur diesel et la coque. Le moteur électrique est plus petit, mais les batteries prennent beaucoup de place. Nous devons pouvoir courir partout. Nous filerons d'abord vers l'avant. J'irai dans la cabine du capitaine, ici. Ce petit carré à côté du lit est sans doute un minuscule bureau, peut-être un coffre-fort.

– N'oublie pas : 25–25–25.

– La cabine des officiers ne nous intéresse pas, la cuisine non plus.

– J'ai déjà vu des petites cuisines à Paname, mais ça c'est le record. Personne ne risque d'y entrer quand le cuistot y est !

– Toi, tu iras là, dans le local de l'opérateur radio. Devant, c'est la salle des torpilles. Nous n'avons pas besoin de la construire, je pense. Elle sert aussi de dortoir pour les hommes d'équipage.

– Ils entassent combien de sardines, dans cette boîte de conserve ?

– Quarante-cinq.

Le travail de construction grave le plan dans notre mémoire. Nous nous exerçons à parcourir notre maquette en courant dans l'obscurité la plus complète.

– Dis, Filou, tu sais pourquoi Nigel nous a choisis pour ce boulot ?

– Parce que nous sommes aussi débrouillards que les Pieds Nickelés.

– Non, mon pote, je vais te dire pourquoi : parce que nous sommes petits tous les deux. Si nous étions plus grands ou plus gros, nous ne pourrions pas entrer dans ce truc.

Au début du mois de février 1942, Nigel nous annonce notre prochain départ en mission.

– Ça y est. Depuis une semaine, nous n'arrivons plus à décrypter les messages allemands. Ils ont sans doute ajouté un quatrième rotor.

– Sous la carrosserie. Nous y avons pensé.

– Je vous envoie à Portsmouth. Je vous prête à la FAA. Vous volerez sur des Short Sunderland, des hydravions qui repèrent et bombardent les sous-marins.

– La FAA ?

– *Fleet Air Arm*, l'aéronavale.

– Nous devenons militaires ?

– Pour quelques mois.

À Portsmouth, au moment où je revêts mon uniforme, je pense à Erdé. Il a parié mille francs que je m'engagerais un jour dans l'armée.

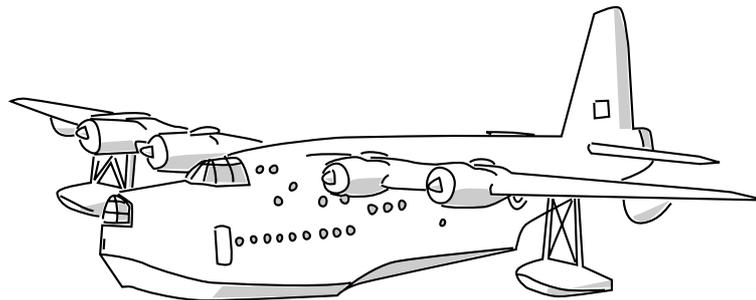
Peigné apprécie le Short Sunderland en connaisseur.

Zinzin et Filou

– Il est presque aussi laid que le Farman 220 sur lequel nous avons volé ensemble.

– C’est ce que tu appelles un hydravion à coque, non ? Qui se pose sur le ventre. Tu pourrais plutôt le comparer au Laté 300 de Mermoz. Tu m’as dit que ces avions volent mal, une histoire de traînée ou je ne sais quoi.

– En tout cas, ils ne mettent plus de moteurs arrière comme sur le Laté 300. Tu as vu tous les hublots ? C’est un avion de ligne transformé en bombardier.



Nous nous envolons un jour sur trois pour une patrouille de douze heures au-dessus de l’Atlantique. L’équipage compte dix personnes. Peigné est aide mécanicien, moi second opérateur radar. Nous connaissons le premier opérateur, Boyd, qui a étudié le radar à Great Malvern en même temps que nous. Il y a deux mitrailleurs : un à l’avant, un à l’arrière. Le récepteur radar se trouve derrière le poste de pilotage. Le commandant de bord m’appelle pour tromper son ennui.

– Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

– Je ne vois que l’écran qui verdoie et le faisceau qui balayoie...

Je traduis de manière approximative, mais le sens y est : le balayage du faisceau sur mon oscilloscope ne révèle pas l’ombre d’un écho. Nous passons des semaines à tourner au-dessus du golfe de Gascogne sans repérer le moindre U-boot. Le commandant regrette le bon vieux temps.

– Il y a encore trois mois, avant chaque mission, on nous donnait des listes de sous-marins et de navires ravitailleurs avec les trajets prévus. Ça marchait à tous les coups ou presque. Au moins, personne ne nous tire plus dessus.

– Les sous-marins vous tirent dessus ?

– Plutôt les navires chargés de ravitailler les sous-marins. Ils ne peuvent pas nous échapper en plongeant.

– Vous avez l’avantage de la vitesse. Vous pouvez les surprendre en arrivant au ras de l’eau.

– Je vais vous dire ce qui se passe. Vous envoyez un signal très puissant. Pour lire le faible

Zinzin et Filou

écho qui revient, vous avez besoin d'un système de réception très précis. Le signal, lui, est si intense qu'ils le décèlent avec un récepteur grossier appelé Metox. Nous sommes à trente kilomètres, l'ennemi sait que nous arrivons dans six minutes et nous attend de pied ferme. Ça ira mieux avec les radars à micro-ondes que les Américains nous ont promis. Boyd m'a parlé d'un nouveau truc.

– Ah oui, c'est encore une invention des Américains. J'ai étudié le radar il y a dix-huit mois, mais ils l'ont tellement perfectionné que je le reconnais à peine. Si je repère un navire ennemi, j'abaisse cette manette et la puissance du signal se met à diminuer de façon régulière. Du coup, les Allemands croient que nous nous éloignons.

– L'avion est tellement hérissé d'antennes que les Fritz le surnomment le porc-épic volant.

Au mois de juin 1942, nous quittons l'Atlantique pour la Méditerranée. Tant que l'on ne décrypte pas les codes des Enigma M4, nous survolons l'océan pour rien. Depuis le début de la guerre, les sous-marins allemands attaquent les convois de navires américains qui ravitaillent l'Angleterre. Maintenant que Roosevelt a décuplé son budget militaires, des flottilles d'escorteurs tout neufs défendent les convois, ce qui permet de limiter les pertes.

Une grande bataille se déroule à Malte. Les Italiens ont bombardé l'île dès 1940. Les Allemands se sont joints à eux en 1941. Malte, avec plusieurs aéroports et bases navales, constitue une escale essentielle sur la route de la Libye. Les Anglais tiennent l'île depuis l'époque de Napoléon. Ils envoient des navires de guerre de Gibraltar pour empêcher les Italiens et les Allemands de mettre en place un blocus. Notre escadrille doit surveiller les alentours de Malte. Nous aidons les convois venant de Gibraltar à se défendre contre les navires italiens et allemands. Nos radars à signal décroissant nous permettent d'attaquer les sous-marins par surprise.

Nous nous installons dans la rade d'Alexandrie. Nous passons une partie de la semaine dans les hydravions. Entre deux patrouilles, nous restons à bord, afin de pouvoir décoller à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Nous n'arrêtons pas les moteurs. Des bateaux-pompes viennent remplir les réservoirs d'essence. Le pilote et le co-pilote se relaient aux commandes afin de maintenir l'avion le nez au vent. Nous avons accroché des hamacs dans le pont inférieur, à côté des charges Torpex qui servent à couler les sous-marins. Le pont est si vaste que nous y avons aménagé une cuisine et une douche.

Quand l'avion rentre dans le hangar où des mécaniciens démontent, vérifient et graissent les quatre moteurs, nous partons en permission. Nous nous lassons vite de nous promener dans les rues et les souks d'Alexandrie. Nous trouvons un camion militaire anglais qui va au Caire.

– Tu verras, Laté, ils ont un musée archéologique formidable.

Zinzin et Filou

– Moi, tu sais, les musées...

– Nous irons aux Pyramides. Je t'assure que ça vaut vraiment le coup d'œil.

Les pyramides ont changé. Elles me semblent moins sereines que dix ans plus tôt, comme irritées par les troupes de touristes en uniforme qui les admirent. Elles nous regardent de haut. Peigné le sent tout de suite.

– Elles ont dû en voir, des soldats et des guerres, depuis le temps.

– Au lieu de bâtir des merveilles comparables à celles-ci, nous fabriquons des bombes pour les démolir. Tu as vu, quand nous avons survolé Malte, la vieille ville de La Valette.

– Quand on pense à la quantité de bombes qui sont tombées dessus, j'étais étonné de voir autant de maisons et d'églises debout. Ils construisaient solide, au moyen âge.

– Au fond, c'est ça. Nous voulons seulement détruire notre propre civilisation. Les nazis ont des idées moyenâgeuses sur les juifs et les races et le rôle du chef. Tu as vu les paysans le long de la route ?

– Eux, ils n'en sont pas encore au moyen âge. Ils ont des charrues qui sont aussi anciennes que ces pyramides.

– Ils n'ont pas besoin de moissonneuses-batteuses. Si tu te mets à leur place... Nos belles inventions ne servent qu'à nous compliquer la vie. Nos guerres ne changent pas grand-chose à l'ordre du monde. Les gens naissent, se marient, ont des enfants et meurent. Pour aller plus vite, ils s'entre-tuent.

J'entraîne Peigné dans le bazar du Caire.

– C'est autre chose que les souks d'Alexandrie. Tu verras, pour quelques livres, on peut acheter des petites cuillers qui ont quatre mille ans.

– Les petites cuillers d'aujourd'hui me conviennent, mon pote. Tu m'as déjà entendu me plaindre ?

– Histoire de rapporter un souvenir de ton voyage en orient.

Des deux côtés d'un long tunnel, des messieurs nonchalants sirotent un café en suçotant leur narguilé. Nous devons écarter les marchands qui nous proposent leurs tapis de prière et leurs plats en argent. L'un d'eux, vêtu d'une longue robe et d'un turban comme les autres, se précipite sur moi en renvoyant ses collègues à leurs échoppes.

– Ce cher M. Raisin ! De nouveau le hasard favorable !

– Dom Alvaro de Campos... Votre moustache a repoussé, je vois. Je vous présente M. Laté, mon collègue. Nous sommes militaires, comme vous pouvez le constater.

– Ah, la guerre épouvantable. Mais vous portez très chic l'uniforme.

– Toujours dans l'import-export ?

– Hélas, les grandes affaires terminées. Impossible d'acheter nitrates pour la Palestine.

Zinzin et Filou

Bênet Boris a vendu Bulgarie aux boches pour deux locomotives électriques Siemens. Je suis revenu le petit commerce.

– Des petites antiquités par chères, vous avez ça ?

– Pour vous, j’ai authentiques !

En sortant, nous traversons le marché aux dromadaires. Les vendeurs et les acheteurs se querellent pendant que les grosses bestioles observent le spectacle de leur regard lourd. “Est-ce que je crie, moi ?” semblent-elles demander.

La bataille de Malte s’achève vers le 20 octobre 1942 par la victoire complète des Anglais, aidés par des renforts américains. Les Allemands cessent d’envoyer des navires et des avions attaquer l’île, car leurs pertes étaient trop importantes. Le 23 octobre, les alliés lancent une grande offensive contre l’Afrika Korps de Rommel à El Alamein.

Le 30 octobre au matin, nous recevons un message radio : des pêcheurs ont vu le périscope d’un sous-marin au large de Port-Saïd. Nous décollons aussitôt. Boyd est au radar. Le commandant l’interroge toutes les trois minutes.

– Vous voyez quelque chose, Boyd ?

– Je l’ai, *sir*, je l’ai ! À deux heures.

– Toujours là ?

– Oui, *sir*. Il ne nous a pas détectés.

– Maintenant je le vois. Il nous a entendus. Il nous a vus. Il commence à plonger. Préparez les charges !

Les charges Torpex, que les Anglais appellent *depth charges*, explosent à dix mètres sous la surface de l’eau environ. Peigné prétend qu’il connaît leur nom français.

– Ça s’appelle des grenades sous-marines, mon pote.

– Tu viens de l’inventer. Elles ne ressemblent pas du tout à des grenades. Plutôt à des mines. Je dirais : “mines sous-marines”.

Nous larguons huit charges Torpex à l’endroit où le sous-marin a disparu.

– Tu vois quelque chose, Filou ?

– Il s’est peut-être échappé. Ou bien il est déjà au fond.

– Quand ils coulent, il y a toujours des bulles.

– Ah si... Il refait surface, *sir*. La proue est éventrée. L’équipage monte dans un canot pneumatique. C’est à nous, Laté. Nous y allons, *sir* !

– *All right*. J’amerris.

En principe, les gros hydravions n’ont pas le droit de se poser en pleine mer, mais seulement dans les rades ou sur les lacs et les rivières. Le commandant, seul maître à bord

Zinzin et Filou

après Dieu, peut s'accorder une dérogation si la mer est calme. Pendant l'amerrissage, nous revêtons nos combinaisons de caoutchouc.

– N'oublie pas ta pochette, Filou.

– Et toi ton couteau suisse.

Nous nageons en direction du sous-marin. Nos mitrailleurs tirent sur le canot pour le maintenir à distance, mais les Allemands lèvent les bras pour se rendre. Je vois une fumée à l'horizon. C'est le HMS Pickwick, que nous avons appelé par radio pour recueillir l'équipage allemand et tenter de remorquer le sous-marin. Nous entrons dans le kiosque. L'échelle est au bon endroit, même si elle ne ressemble pas à celle que Sykes, le charpentier, avait trouvée dans l'usine de yachts. Les Allemands ont construit plusieurs sortes de U-Boot, dans des chantiers navals différents. La salle du compresseur est plus grande que celle de notre maquette. Des veilleuses l'éclairent faiblement, ce qui nous permet d'apercevoir une procession d'objets pendus au plafond.

– Baisse la tête, Laté.

– Nom de Dieu, regarde ça, Filou. Des jambons !

– Attention où tu mets les pieds. Il y a des cageots d'oranges partout.

– Des jambons de Bavière, nom d'un petit bonhomme. Je rêve de charcuterie depuis que nous sommes arrivés dans ce bled.

– Ah, on n'en trouve pas beaucoup sur les marchés d'Alexandrie.

– J'en piquerai un quand nous repartirons, mon pote !

Je cours jusqu'à la cabine du capitaine. La table de nuit sert à la fois de bureau et de coffre-fort. Je n'ai pas besoin d'essayer la combinaison d'usine : la porte est ouverte. Je trie en vitesse les cahiers et papiers que je trouve. Je glisse les documents les plus importants dans des enveloppes protectrices faites d'une peau très fine, peut-être de la vessie de porc, que je dois sceller avec une colle liquide, puis je fourre les enveloppes et les autres papiers dans le sac de caoutchouc étanche que je porte. J'entends Peigné courir dans le couloir.

– Bonne chasse, Filou ? Eh, tu as ouvert le coffre... Bravo !

– Le capitaine est parti sans le fermer. Il a peut-être emporté son pistolet, ou la montre suisse qui appartenait déjà à son père. J'ai trouvé le carnet de clés pour septembre et octobre, et surtout un cahier de codes météo et un cahier d'abréviations pour les positions des convois, c'est ce qui a le plus de valeur. Ils élaborent ce qu'ils appellent des *cribs* avec ça. Tout est écrit à l'encre rouge sur papier rose. C'est de l'encre soluble. Il laisse le coffre ouvert exprès. Quand le sous-marin coule, l'eau de mer efface tous les codes.

– Regarde, je t'apporte les quatre rotors. Ils ont aplati le réflecteur de manière à loger le nouveau rotor à la suite des autres, mais il n'a pas de molette. J'y retourne. J'aimerais bien

Zinzin et Filou

récupérer la machine entière. Elle est fixée sur une table avec des vis cruciformes. Mon couteau suisse n'y arrive pas.

– Attends. Il cachait un tournevis cruciforme dans son coffre, je me demandais pourquoi.

– Merci. Avec ça, j'en ai pour deux secondes.

– Regarde si tu ne vois pas un tiroir, là-bas. Ils doivent bien ranger les cinq rotors de rechange quelque part.

– Ah oui. Je me dépêche. Il commence à piquer du nez. J'ai vu pas mal de flotte dans la salle des torpilles. Et cinq ou six boches qu'ont bu la grande tasse. Je les ai d'abord pris pour des souches. Nous ne pourrions pas le faire remorquer. Il va couler.

– Le Pickwick saura peut-être pomper l'eau.

– Il n'arrivera pas à temps.

– Fais attention. Si l'eau monte, tant pis pour la machine Enigma. Sauve-toi !

Je place les rotors dans le sac. Je ferme ses lèvres avec une sorte de longue rustine.

– Laté ? J'y vais.

– J'ai trouvé tes roues de secours. Sept, pas cinq. J'ai déjà enlevé deux vis. Je barbote, mon pote. J'arrive ! Ne m'attends pas.

En traversant la salle du compresseur, je me dis que Peigné ne pourra pas emporter un jambon en plus d'une machine Enigma pesant douze kilogrammes. Moi-même, je porte un sac de caoutchouc qui pèse moins lourd, mais dont le contenu doit sauver un grand nombre de vies humaines. Pendant une fraction de seconde, je me demande si un jambon flotterait ou coulerait. Bah, je mangerai du jambon après la guerre.

Au moment où je me mets à grimper sur l'échelle, un grand frisson secoue le sous-marin. Je sens que le kiosque penche. Je sors comme je peux. La poupe se hisse hors de l'eau, entraînant une jupe de gouttelettes scintillantes. Quand nous avons nagé depuis l'hydravion, j'ai déroulé une corde et je l'ai accrochée à un anneau du kiosque par un genre de nœud de lacet qui se défait quand on tire. Je saisis la corde. Je pense attendre Peigné pendant quelques secondes, mais le sous-marin commence à s'enfoncer dans l'eau. En même temps, l'hydravion se met à s'éloigner pour éviter d'être happé dans le tourbillon. Agrippé à la corde, je suis l'avion. Le kiosque a disparu. La poupe grise se dresse à la verticale comme une baleine qui aurait décidé de jeter un coup d'œil dehors. Au bout d'un moment, elle décide de rentrer à la maison et elle descend doucement dans la mer.

Je suis incapable de nager. Je serre la corde de toutes mes forces. L'équipage de l'avion la tire pour me récupérer. J'observe l'endroit où la poupe a disparu. L'eau bouillonne comme si Neptune avait mis le sous-marin à cuire dans un grand chaudron. Je n'arrive pas à contrôler mes pensées. J'espère voir un jambon remonter à la surface. Il s'applique à dévisser l'Enigma

Zinzin et Filou

et ensuite il remontera. Si des macchabées nagent, alors un jambon doit pouvoir flotter. Il n'y avait pas de salle à manger. Ils déjeunaient sur leurs genoux au milieu des torpilles. Et les cabinets ? Je n'ai pas vu de cabinets. Je me creuse la tête pour y retrouver les plans. Il a fini de dévisser, maintenant. Il va remonter. Les *cribs*. Atteint l'objectif. Le but de la mission. La quête du graal. Nous nous sommes exercés à parcourir les coursives dans le noir. Nous aurions dû nous exercer dans l'eau. L'équipage du Short Sunderland me hisse à bord. Quelques bulles d'air nonchalantes expirent encore là où mon camarade vient de mourir.

À Alexandrie, nous extrayons les précieux carnets de leur enveloppe de peau pour vérifier que le texte reste bien rouge, puis nous les pansons comme des momies afin d'absorber tout soupçon d'humidité. Nous ne nous contentons pas de sceller un nouveau sac de caoutchouc. Nous plaçons le sac dans une valise étanche renforcée par des longerons d'acier, capable de résister à un accident d'avion. Un système comportant un manomètre et des cartouches d'air comprimé doit gonfler des flotteurs si l'accident se produit au-dessus de la mer. La valise contient un émetteur alimenté par une pile électrique. Il peut lancer un signal qui permette de le repérer.

Je fais envoyer un message radio à Nigel : "J'ai trouvé les papyrus. Je rentre. Mon camarade s'est noyé. Filou."

Je pars le 1er novembre sur un Short Sunderland qui rentre en Angleterre pour une révision générale. Équipé des réservoirs supplémentaires qui lui permettent de patrouiller pendant douze heures au-dessus du golfe de Gascogne ou de la Méditerranée, il vole d'un seul coup d'aile d'Égypte en Angleterre.

Mon étrange valise intrigue l'équipage.

– Ils nous ont dit que nous emportions une cargaison de très grande valeur, et que par conséquent nous ne devons prendre aucun risque. Que transportez-vous donc dans votre valise ?

– La seule chose susceptible de valoir plus cher que l'or et les diamants : des mots.

– Des plans secrets ?

– Hé, il paraît que le professeur Einstein a inventé le rayon de la mort.

– Les boches fabriquent une bombe à eau.

– Tu blagues.

– Mais pas du tout. C'est une eau spéciale, produite dans une usine en Norvège. J'ai rencontré un mec de l'aviation qui m'a dit qu'ils se préparaient à la bombarder.

– Dites, messieurs, où allons-nous ?

– Nous avons l'ordre de vous déposer à Southend, sur la mer du Nord, à l'embouchure de la Tamise.

Zinzin et Filou

- Où faites-vous réviser l'avion ?
- À Sunderland, *of course*.
- *Of course*. Où est Sunderland ?
- Sur la côte, mais tout au nord, près de Newcastle.

Nigel en personne m'attend à Southend. Il prononce deux phrases que je vais entendre souvent.

- *Great job, Failoo. Sorry for your friend.*

Il accompagne la première phrase d'un grand sourire, qu'il range dans un placard pour la seconde.

Nous plaçons la valise blindée sur la banquette arrière de la voiture, car elle n'entre pas dans le coffre à bagages. Nigel ne conduit pas aussi vite que d'habitude. Je me demande si c'est une manière d'honorer les mânes de Peigné.

– Si vous ralentissez à cause de la valise, n'ayez aucune crainte. Elle peut résister à un accident d'avion, donc un accident de voiture ne lui fait pas peur.

- Nous avons reçu des instructions impératives. Nous devons économiser l'essence.

- Vous m'emmenez à Londres ?

– À Bletchley Park. Je peux vous dire qu'ils vous attendent avec impatience, là-bas. Les boches ont attaqué je ne sais combien de convois dans l'Atlantique depuis février. Tous leurs chantiers navals construisent des sous-marins. Ils en ont plusieurs centaines. Ils se regroupent en meutes et se tiennent en embuscade sur le trajet des convois. Ils utilisent de nouvelles torpilles. Ils coulent vingt ou trente navires sans aucune perte. Les Américains construisent des porte-avions qui doivent escorter les convois. Ils ont mis au point un radar centimétrique très efficace. Dès que nous lirons de nouveau les messages, le rapport de force s'inversera. Que s'est-il passé ?

– Le sous-marin a sombré d'un seul coup. J'étais en train de remonter. J'étais déjà arrivé dans le kiosque. J'ai pu sortir.

- Le gouvernement va le décorer à titre posthume. Vous aussi.

- À titre posthume ?

- Non, tout de suite.

Sept mille personnes travaillent maintenant à Bletchley Park. Des bâtiments en briques remplacent les huttes. J'ouvre ma valise devant une douzaine de professeurs de Cambridge et de matheux polonais – parmi lesquels Benek Weinberg, qui est devenu chef de groupe. Ils poussent des oh et des ah en découvrant les carnets roses et le nouveau rotor collé au réflecteur. Ils me serrent tous la main, arborant successivement le masque de la comédie et celui de la tragédie pour dire : “*Great job. Sorry for your friend.*” Tous sauf Alan Turing. Il

Zinzin et Filou

fait un demi pas dans ma direction, incline le haut de son corps de quelques degrés et marmonne quelque chose qui ressemblait à : “Greatry.” Il possède un seul masque, celui de Larry l’agneau.

Weinberg examine certaines feuilles libres qui accompagnent les carnets.

– Il y a des instructions pour faire fonctionner les nouvelles torpilles acoustiques. Ce n’est pas pour nous, mais passionnant pour les gens qui créent des leurres anti-torpilles.

– J’ai demandé à mon copain de chercher les cinq rotors de rechange. Il m’a dit qu’il en avait trouvé sept. Ils sont au fond de la Méditerranée.

– Le nouveau rotor existe en trois versions, que nous appelons beta, gamma et neutre. Nous verrons si tu as rapporté beta ou gamma. La version neutre sert à simuler la machine M3. Tu as accompli un grand exploit. Bientôt, nous décrypterons de nouveau les messages. Je suis vraiment désolé pour ton ami.

Nigel m’emmène à Londres.

– Vous devez régler quelques formalités administratives. Vous n’avez plus besoin d’appartenir à l’aéronavale, puisque vous avez atteint votre objectif. Ils vous donneront votre solde.

– Je ne serai pas mécontent de rendre cet uniforme. Je trouve les vêtements civils plus confortables.

– Vous pourriez vous reposer pendant une semaine ou deux, ou plus. Ensuite, j’ai une mission à vous proposer qui vous irait comme un gant et qui vous changerait les idées. Dans un pays que vous connaissez déjà.

– En Amérique ? Au Congo ? En Palestine ?

– En Chine. À Kunming, dans la province de Yunnan, près de la Birmanie. Nous aidons des Américains, des aviateurs, hmm, indépendants, qui se sont alliés à des seigneurs de la guerre pour combattre les Japonais.

– Des mercenaires.

– Si vous voulez. Nous ne sommes pas en situation de faire la fine bouche dans cette région. Les Japonais ont débarqué en Malaisie deux jours après Pearl Harbour. Ils ont conquis la péninsule en quelques semaines, puis Singapour en quelques jours. Hong Kong aussi, bien sûr. Ensuite, ils nous ont chassés de Birmanie. Ils ont détruit nos avions et nos bateaux, tué des dizaines de milliers de soldats et de civils. Ce qui est grave, c’est que l’Angleterre a perdu la face.

– Ne vous plaignez pas. Que diriez-vous si vous étiez belge ?

15 Au Tibet

Je me promène dans les rues de Londres. Des carcasses d'immeubles, des montagnes de gravats, des monticules de cendres rappellent le temps des bombardements. Nigel m'a trouvé un petit logement dans le quartier de South Kensington. Je dors mal. Je nage vers le sous-marin en déroulant la corde. Je ne vois pas Peigné. Où est-il passé ? Ah, te voilà. Arrête de nager sous l'eau. Nous entrons dans le kiosque et nous descendons l'échelle. Je n'arrive pas à ouvrir le coffre dans la cabine du capitaine. Je ne me souviens plus de la combinaison d'usine. J'essaie divers nombres au hasard. Je veux demander la combinaison à Peigné, mais il a de nouveau disparu. Je le cherche dans tout le sous-marin. Où sont les cabinets ? J'ai de l'eau jusqu'aux genoux. Jusqu'à la taille. Des poissons morts flottent sur l'onde calme et noire comme de grands lys. Je les retourne en espérant que l'un d'eux soit Peigné déguisé et me dise : "Je t'ai bien eu, hein, mon pote ?"

Je cours tous les jours autour de Hyde Park afin de conserver une bonne condition physique. J'ai l'habitude de courir dans le sens des aiguilles d'une montre. Un matin, au moment où je croise une petite femme rousse qui court dans l'autre sens, elle m'interpelle.

– Gustav !

– *Euh, good morning, miss.*

– Tu ne me reconnais pas ? Je suis Yaël, de Beit Hashita.

– Yaël ? *Shalom* ! Maintenant je te reconnais. J'ai l'impression que tu as changé.

– J'ai coupé mes cheveux. Je peux courir avec toi ?

– Bien sûr. Ainsi, tu as réussi à t'évader de Palestine.

– Je me suis engagée dans l'armée anglaise. J'ai suivi un entraînement. J'ai appris à courir.

– Et ton mari ?

– Schlomo ? Il est resté là-bas. Il a aidé les Anglais à attaquer la flotte des Français de Vichy à Beyrouth. Il attend que cette guerre soit finie pour commencer la guerre d'indépendance. Nous nous sommes séparés.

– Tu es célibataire ?

– Ah, toi, je te vois venir. J'ai rencontré un officier de l'armée de l'air. Nous allons nous marier. C'est-à-dire que je dois d'abord divorcer de Schlomo. Il est parti en Écosse.

– Je croyais qu'il était resté en Palestine.

– Schlomo en Palestine, Robin en Écosse. Il s'exerce à piloter un planeur.

– J'ai entendu parler de ça. Ils utilisent de grands planeurs pour des missions de débarque-

Zinzin et Filou

ment.

– Tu habites près d’ici, Gustav ?

– À South Kensington. Tu veux visiter ma garçonnière ? Si tu n’as pas peur d’aller chez un homme que tu connais à peine.

– Je viens ce soir, si tu veux. Nous ferons connaissance.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Je dois aller travailler. Je résume et traduis des journaux allemands pour des gens de l’état-major. Tu as un petit réchaud ? J’apporterai du *corned beef* américain !

En revenant chez moi, je me dis que j’aurais dû l’entraîner dans un fourré. Bah, je peux bien attendre jusqu’au soir. Je suis chaste depuis, euh, la mort de Mme Merle. Presque trois ans. Ma dernière nuit avec Blanka, dans le grand hôtel de la rue Scribe ? Quatre ans.

Je prends une douche, je m’habille, et puis je pars à la recherche d’un piano. J’entre dans une librairie de Kensington High Street qui porte un nom étrange, *The Runcible Hat*. La semaine dernière, j’y ai acheté *Pickwick Papers*. J’avais envie de lire ce livre, je ne sais pas pourquoi. Le mot Pickwick évoque quelque chose ou quelqu’un, je ne me souviens plus très bien. En attendant mon voyage en Chine, la lecture de Dickens me change déjà les idées et me réconcilie avec la vie. La libraire porte des lunettes très épaisses, qui laissent penser qu’elle s’est usé la vue à force de lire des livres.

– Savez-vous où je pourrais trouver un piano, mademoiselle ?

– Vous voulez acheter un piano ?

– Plutôt louer. Ou bien louer un studio contenant un piano, je ne sais pas.

– Il y avait un marchand de pianos dans l’immeuble qui a été bombardé. Les gamins trouvent encore des touches et des cordes dans les gravats.

– Cela ne m’avance pas beaucoup.

– Oh, excusez-moi. Un piano ? Vous pourriez essayer l’hôtel Dorset. Avec tous ces Américains, ils donnent des soirées dansantes, ils ont certainement un piano.

– C’est une excellente idée. J’irai cet après-midi. Merci beaucoup, mademoiselle.

– Je vous en prie.

Je prends le métro jusqu’à Baker street pour dire bonjour à Nigel. Je le trouve de fort mauvaise humeur.

– Des crétins ! Des assassins ! Ils n’avaient qu’à me demander.

– Qui ça ?

– Les services spéciaux de l’armée de l’air. Des petits péteux d’Eton qui n’en font qu’à leur tête. L’armée de terre et la marine travaillent avec nous. En mars, nous avons aidé la marine à détruire la cale sèche de Saint-Nazaire. Nous avons jeté sur sa porte un vieux

Zinzin et Filou

destroyer bourré d'explosifs. Vous en avez entendu parler ?

– Je passais mes journées dans le ciel au-dessus du golfe de Gascogne. Un jour, quand nous sommes rentrés à Portsmouth, les camarades nous ont demandé si nous n'avions pas vu une énorme explosion. Nous n'avions rien vu.

– Une opération magnifique. La base de sous-marins est hors d'usage. Au lieu d'imiter la marine, l'armée de l'air prétend se passer de nos services. Résultat, trente-quatre morts.

– Où ça ?

– En Norvège. Il y a une usine, là-bas...

– Qui fabrique de l'eau. Vous m'en avez parlé.

– Pas de l'eau minérale. De l'eau lourde. Ça ralentit les neutrons ou je ne sais quoi pour la bombe à l'uranium. La seule usine qui en fabrique en Europe. L'endroit s'appelle Vemork. Ils ont envoyé deux groupes dans des planeurs. Ils devaient se poser à vingt kilomètres de là. Les commandos se seraient infiltrés et auraient tout fait sauter. Cela s'est passé il y a dix jours. Le premier planeur s'est écrasé sur une falaise et tous ses occupants sont morts. Le second s'est posé comme il a pu. Il y avait quatorze survivants, mais les guides norvégiens étaient morts. Les pauvres gars ont erré dans la campagne. Les Allemands les ont pris et fusillés le jour même. Maintenant, bien sûr, on me demande de m'en occuper.

– Ils vont envoyer de nouveaux planeurs ?

– *On my dead body* ! Pas besoin de trente-quatre hommes pour faire sauter une usine. J'ai des Norvégiens. Vous les avez rencontrés, je crois.

– À Arisaig, en effet. Nos deux instructeurs de ski étaient norvégiens.

– Je vais parachuter cinq ou six Norvégiens loin de l'usine. Ils s'approcheront à skis. Regardez, j'ai préparé ces combinaisons blanches. Ils savent où se cacher dans la région, et chez qui. L'ingénieur qui a conçu l'installation est réfugié à Londres. Il viendra ici pour donner des cours à mes Norvégiens. Ils partiront quand ils connaîtront l'usine dans ses moindres détails.

– Et moi ?

– Je m'occupe de cette affaire d'eau lourde en priorité. J'ai aussi des gens à envoyer en Algérie et au Maroc. Depuis que les Anglais et les Américains ont débarqué en Afrique du Nord, il y a du travail. Pour les boches, croyez-moi, c'est le début de la fin. En Russie, ils affrontent déjà leur deuxième hiver. Ils sont encore loin de Bakou, bloqués devant je ne sais plus quelle ville.

– Stalingrad, sur la Volga.

– Dès que j'ai un moment de libre, Faïloo, je vous expédie en Chine. Dans trois semaines, ça va ?

Zinzin et Filou

De retour dans le quartier de Kensington, j'entre dans l'hôtel Dorset. Le piano, les Américains. J'avais oublié qu'ils parlaient et riaient plus fort que les autres gens. L'un d'eux joue du piano en sautillant comme un diabolotin, mais je n'entends rien. Je vois tout de même que ses doigts connaissent leur métier et bondissent sur les touches sans hésiter une seconde. Une salve de notes surmonte parfois le brouhaha. J'ai l'impression qu'il joue du jazz. Je ne vais pas prendre sa place et tenter de retrouver mes petits morceaux de Bach.

Je dévisage les jeunes femmes en uniforme. La configuration des planètes m'est favorable. N'ai-je pas croisé Yaël au coin du bois ? C'est mon jour de chance. Je m'attends à d'autres rencontres heureuses. Je crois reconnaître Vicky et Isabel au moins dix fois. Je suis prêt à aborder une des nombreuses blondinettes en criant : "Vicky" et en riant très fort. Elle dirait : "Je crois que vous vous trompez, jeune homme", mais j'en profiterais pour engager la conversation. "Vous n'êtes pas Vicky, de Chicago ? C'est incroyable ce que vous lui ressemblez. En tout cas, vous êtes aussi jolie qu'elle." Ensuite, si elle se montre sensible à mon charme, je devrai faire face à un terrible dilemme, puisque j'ai promis à Yaël de partager une boîte de *corned beef* avec elle.

Ces brigades de belles américaines... Trois ans de chasteté... Rien ne m'empêche de revenir à l'hôtel Dorset un autre jour. Il ne va pas couler au fond de la Tamise.

De nombreux magasins d'alimentation sont fermés ou à peu près vides. En temps de paix, l'Angleterre achète sans doute une partie de sa nourriture en France. Je trouve une sorte de pain noir pour accompagner le *corned beef*. J'achète des petites pommes fripées. La marchande me conseille de les faire cuire avec un peu de cannelle. Elle me vend même un sachet de cannelle en poudre.

Je prends soin de peler mes pommes en ôtant aussi peu de chair que possible. Quand je goûte ma compote, je la trouve très acide. Elle a belle apparence et sent bon la cannelle, mais je n'ai pas pensé à me procurer des tickets pour obtenir du sucre. Je commence à avoir faim. Yaël m'a dit qu'elle viendrait à six heures. Vers sept heures, j'envisage d'aller faire un tour à l'hôtel Dorset, histoire d'engager la conversation avec une pseudo-Vicky. Je décide d'attendre encore une demi-heure. Au moment où je m'habille pour sortir, Yaël frappe à ma porte. J'ouvre. Elle se jette dans mes bras en sanglotant.

– Il est mort ! Il est mort !

– Je suis désolé. Pauvre Yaël.

Je juge inutile de faire l'idiot et de demander qui est mort, car je le sais bien. Sacrifié par des petits péteux d'Eton. Comme à Beit Hashita, je passe la nuit à consoler une Yaël en pleurs. Je ne me plains pas trop, parce que j'ai trois ans de chasteté à rattraper. Tout de même, je voudrais bien pleurer, moi aussi. Personne ne me console.

Zinzin et Filou

Quelques jours plus tard, les Français honorent Peigné par une messe dans l'église Sainte Marie des Anges. Je rencontre le général De Gaulle. C'est un géant qui mesure au moins deux mètres. Il paraît mener une troupe de pygmées. L'un d'eux me présente au grand homme.

– Vous êtes belge ?

– Oui, mon général.

– Il est rassurant de savoir que les Belges n'acceptent pas tous de se soumettre à cet ordre nouveau, ou prétendu tel, qui plonge l'Europe dans la désolation. On m'a dit que vous avez accompli un exploit remarquable, jeune homme. Je vous félicite.

– Merci, mon général.

– Je suis désolé que votre camarade y ait laissé la vie. Dès que nous aurons libéré la France, nous l'inscrirons dans la légion d'honneur à titre posthume.

Nigel me confirme que les Anglais veulent aussi décerner une médaille à Peigné.

– La Victoria Cross, c'est impossible. Il faut mourir au combat face à l'ennemi. Ils cherchent autre chose. La croix de Saint-Georges, peut-être.

– Ça, c'est quand on meurt sans combattre et sans aucun ennemi en vue. Moi, comme je ne suis même pas mort, j'aurai droit à la croix de Saint-Pancrace.

– Je leur demanderai de la créer pour vous, Faïloo. Vous la méritez bien. Les gens de Bletchley Park pensent déchiffrer les premiers messages M4 dans les prochains jours. Ils utilisent une nouvelle superbombe inventée par Turing, qu'ils ont baptisée Colossus. Elle contient des lampes, comme un poste émetteur-récepteur. Plus de mille cinq cents lampes ! Ils passent leur temps à remplacer celles qui claquent. Sans les carnets que vous avez rapportés, Colossus ne servirait à rien. Au fait, vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai envoyé quelqu'un vous chercher ce matin.

– Cela doit être urgent, car il est venu très tôt.

– Il m'a dit qu'il vous avait trouvé en compagnie de... *well*, en galante compagnie. Je voulais vous proposer de partir à Calcutta demain, mais vous préférez peut-être rester auprès de la demoiselle.

– Au contraire. Il n'est pas toujours facile de se séparer d'une demoiselle qui ne vous convient pas. Je déteste inventer des prétextes fallacieux. Si la raison d'État m'envoie au bout du monde, tant mieux.

– Je peux déjà vous dire que l'opération s'appelle *Remorse*.

Yaël possède un nez de taille normale, mais des glandes lacrymales exceptionnelles, sans doute aussi grosses que des balles de golf.

– Attends, je vais aller essorer l'oreiller.

– Tu m'abandonnes de nouveau, quand le malheur me frappe, et en plus tu plaisantes.

Zinzin et Filou

– Ils m’envoient en Inde, que veux-tu y faire ? Je ne devrais même pas te le dire. Si tu m’avais rencontré quelques jours plus tôt, tu m’aurais vu en uniforme. Maintenant, je suis vêtu en civil, mais j’appartiens à comment dire, un service, c’est-à-dire que je me suis engagé au début de la guerre, je participe à des missions, enfin bref je dois obéir aux ordres comme toi.

Nigel m’a invité à prendre le thé au 64, Baker street. Il doit m’expliquer la mission *Remorse*, puis m’emmener au champ d’aviation. En attendant, je décide de me promener une dernière fois dans les rues de Londres. Tiens, l’hôtel Dorset. J’entre pour prendre congé des cousines de Vicky. Elles ont disparu. Elles travaillaient sans doute dans des bureaux ou des hôpitaux. Quelques paresseux, tous des hommes, avalent un breakfast tardif. Personne ne joue du piano. J’aperçois tout de même une femme, derrière une table sur laquelle sont posés trois cartons remplis de livre. Je ne suis pas pressé. J’ai toujours aimé regarder des livres. Alors que je m’approche, le visage de la femme sort peu à peu de l’obscurité. Des boiseries couvrent les murs, de sorte que le salon de l’hôtel est très sombre. Elle se lève.

De toute ma longue vie, je n’ai jamais vu une femme plus belle. Je n’ai jamais vu Greta Garbo, mais elle est aussi belle que Greta Garbo. Elle a des cheveux noirs, épais et soyeux, qui entourent un visage aussi lisse que celui d’une statue de marbre. Son nez est droit et presque trop étroit. Sa bouche paraît modelée, par je ne sais quelle magie, de manière à ne jamais laisser passer la moindre parole stupide. Ses grands yeux bleus luminescents me rappellent certains lagons enchâssés dans les îles de corail de la mer rouge. Oh, devenir une larme et me noyer dans son regard ! Elle est grande et mince, vêtue d’une robe de satin ou de soie de couleur mauve.

– Vous vendez des livres, mademoiselle ?

– Je les prête aux soldats.

– Je ne porte pas d’uniforme, mais je pars en mission ce soir.

– Aurez-vous le temps de lire un livre ?

– Pour commencer, je vais à Calcutta. Je passerai plusieurs jours en avion.

– Quel est le dernier livre que vous ayez lu, monsieur ?

– *Pickwick Papers*.

– Vous n’êtes pas américain.

– Je suis belge.

– Si vous m’aviez avertie hier, j’aurais apporté des livres de Dickens.

– Les soldats américains ne lisent pas Dickens ?

– Ils aiment les romans policiers et les romans d’aventure. Vous voyez, j’ai *Le monde perdu* et *Les mines du roi Salomon*, des livres d’Agatha Christie et de Raymond Chandler.

Zinzin et Filou

Tenez, si vous avez apprécié *Pickwick Papers*, Jeeves vous plaira.

– *The Inimitable Jeeves... Very Good, Jeeves... Right Ho, Jeeves*. J'en ai entendu parler.

Un majordome, c'est ça ? Il paraît que c'est rigolo.

– Je ne connais aucun livre plus drôle que ceux-là, ni même peut-être aussi drôle.

– Ce Mr. P. G. Wodehouse a des initiales, mais pas de prénoms.

– Pelham Grenville Wodehouse. Ses amis l'appellent Plum. Il est anglais. Il a vécu aux États-Unis, où il a écrit des comédies musicales. Les Américains l'aiment bien, mais détestent perdre leur temps, donc ils disent Peegee Wodehouse.

– Lequel me conseillez-vous d'emprunter en premier ?

– Prenez les trois, sinon vous aurez fini bien avant d'arriver à Calcutta.

– J'ignore quand je pourrai les rendre.

– Gardez-les autant que vous voulez. Si vous les rendez en retard, il n'y a pas d'amende.

– Je vous remercie.

– Cela m'arrange qu'ils disparaissent. Je les propose parce que certains soldats américains les réclament, mais ici en Angleterre, ces livres sont en quelque sorte mis à l'index. Les bibliothèques publiques les ont retirés de leurs rayons.

– Il ne faut pas s'amuser quand les gens meurent ?

– *Pickwick Papers* et *Trois hommes dans un bateau* restent autorisés. Wodehouse vivait en France, au Touquet, quand la guerre a éclaté. Les Allemands l'ont pris. Il a passé un an dans un camp de prisonniers. L'Amérique n'était pas encore en guerre. Le correspondant du *New York Times* à Berlin l'a rencontré dans le camp et a publié un article dans lequel Wodehouse décrit la vie des prisonniers de manière humoristique. Il n'a jamais pu s'empêcher de plaisanter. Les Allemands l'ont autorisé à envoyer un article drôle sur le même sujet au *Saturday Evening Post*. Ils ont dû penser que sa manière de prendre les choses à la légère, de décrire la guerre comme une blague et les Allemands comme des lourdauds pas bien méchants, pouvait servir leur propagande en direction des Américains. Ils espéraient renforcer le courant isolationniste et retarder l'entrée en guerre des États-Unis. Ils ont proposé à Wodehouse de tenir une chronique à la radio à l'intention du public américain.

– Il a accepté ?

– C'est un homme très naïf, une sorte de grand enfant de soixante ans. Il a écrit un roman au camp et son éditeur à New York se préparait à le publier. Il a peut-être pensé que ses émissions donneraient un coup de fouet aux ventes du livre. Les Allemands l'ont libéré. Il a raconté ses aventures, depuis sa capture au Touquet jusqu'à sa libération, avec sa virtuosité et sa frivolité habituelles. Wodehouse plaisantait à Radio Berlin au moment même où les Allemands, après nous avoir rossés en Grèce, en Libye et dans l'Atlantique, envahissaient

Zinzin et Filou

l'Union Soviétique et paraissaient devoir dominer le monde entier. Ses émissions n'ont amusé personne ici.

Elle parle avec un accent très musical, comme Menzies, le patron de Nigel, et les autres aristocrates, anciens élèves d'Eton, péteux ou non, qui dirigent le Royaume Uni et ses armées. C'est sans doute une *lady* qui se rend utile tout en contribuant au rayonnement de la culture anglaise. Je la baptise Lady Chatterley. Je ne pourrais pas lui faire la cour. Je me sens aussi ridicule qu'un moucheron face à une princesse.

Erdé aime écouter un morceau d'opérette dans lequel Zeus déguisé en mouche s'insinue dans les bonnes grâces de je ne sais quelle héroïne de la mythologie grecque.

Quelqu'un a dû parler de moi au pilote. Il m'invite dans le poste.

– Vous avez servi dans l'aéronavale, paraît-il. Sur quel avion ?

– Short Sunderland. J'étais opérateur radar.

– C'est un bon zinc, je ne dis pas, mais vous ne pouvez pas le comparer à celui-ci.

– Il me semble que je l'ai déjà vu avant la guerre sur des aérodromes civils. C'est un Douglas DC3, non ?

– En version militaire, il s'appelle C-47 Dakota. Ces Américains savent fabriquer du simple et du solide. Il obéit sans rechigner comme un bon chien. Les deux moteurs ne tombent jamais en panne. Ce sont des Pratt & Whitney R-1830, quatorze cylindres. Vous voyez les cadrans ? Nous volons à 300 km/h, à sept mille mètres d'altitude. Le rayon d'action est un peu court. Nous ferons escale à Tunis, au Caire, à Téhéran et à Karachi avant d'arriver à Calcutta.

Je retourne derrière et je dors. Il y a une vingtaine de passagers, assis sur deux rangées de sièges de chaque côté d'une allée centrale. Ils portent tous l'uniforme. Entre Tunis et Le Caire, je commence à lire les aventures de Bertie Wooster et de son valet Jeeves. Je ris tout seul comme un idiot.

Nous survolons l'île de Malte. De temps en temps, je regarde à travers le hublot. Je n'espère pas voir un sous-marin allemand. Nous volons trop haut. Pas de radar sur le C-47. Transport de troupes. D'après Nigel, les Sunderland viennent de recevoir les premiers radars centimétriques américains. Les Allemands ne peuvent pas les déceler. J'aurais dû emporter des jumelles. Son corps là-dessous, au fond de l'eau dans un cercueil d'acier. L'eau de mer efface l'encre rouge et mange les chairs. Un petit squelette vêtu d'une combinaison de caoutchouc jusqu'à la fin des temps. Si la marine envoie les feuilletons de Peegee Wodehouse en code pour amuser les équipages des sous-marins, alors "Jeeves" un bon *crib*. D'autant plus facile qu'une lettre sur deux un e. Le dégommer à l'analyse de fréquence. Des codeurs poètes

Zinzin et Filou

chargés de remplacer les mots dans les messages par des synonymes sans e. Un convoi vingt-cinq cargos au nord du Labrador. Ou bien supprimer les e. Attaque demain à l'aube. Jvs.

Soudain, je me souviens de la signature du message annonçant la mise au point de la machine M4 : ZWRG. "Nous avons des gens très braves au cœur même du système nazi." N'importe qui peut choisir de s'appeler Zwerg. N'importe qui. Je me suis toujours demandé d'où l'homme que j'ai rencontré à l'ambassade de Grande Bretagne à Paris tenait les "renseignements favorables" à mon sujet. Pas seulement Dixie. Sir Archibald Ballard, l'ambassadeur à Sofia. Quatre ans. Il m'a parlé d'elle. Connue à Vienne. Deviné qu'elle a loué la voiture je ne sais où. La savait débrouillarde. Avisée. Qui se préoccuperait de savoir si une cantatrice est débrouillarde ?

Nous dormons au Caire, puis survolons la Palestine et l'Irak avant de nous poser à Téhéran et d'y passer la nuit. Ensuite, nous traversons l'Iran et atterrissons à Karachi, une des grandes villes de l'empire des Indes. Toute cette partie du monde est bien monotone. Des montagnes vides séparent de grands déserts encore plus vides. Dans les aéroports, toujours les mêmes Anglais compétents et flegmatiques. Entre Karachi et Calcutta, le paysage change peu à peu. On devine que la chevelure opaque de la jungle cache des singes et des tigres. Les villages enserrant les routes comme des essaims de guêpes agglutinés sur des branches d'arbres.

J'ai pour voisin un major de l'armée des Indes.

– D'ici, ça paraît calme. En bas, ça fermente et ça bouillonne. Les rebellions se succèdent.

– Ils profitent de la guerre ?

– Ils souhaitent la défaite des Anglais. Ils admirent Herr Hitler. Ils espèrent devenir indépendants.

– C'est un espoir légitime, non ?

– Un divorce aura lieu tôt ou tard. Pour un divorce à l'amiable, il faut prendre le temps de répartir le patrimoine commun et d'envisager de nouvelles relations. Le moment paraît mal choisi.

– Au moins, il n'y a pas d'Allemands dans la région. On m'a parlé de tentatives de révolte en Égypte. Les nationalistes envoyaient à Rommel des renseignements qui devaient lui permettre d'arriver au Caire. Les Anglais avaient placé des espions parmi les nationalistes et ont pu emprisonner les meneurs. Quand le pays aura obtenu son indépendance, on les considérera comme des héros.

Des officiers de l'armée des Indes et un civil surnommé Mowgli dirigent l'opération *Remorse* à Calcutta. Ils habitent une grande maison fatiguée près du champ d'aviation. Ils jouent aux cartes, au billard, au cricket. Personne ne s'occupe de moi. Découvrant ma

Zinzin et Filou

présence à l'heure du dîner, ils m'invitent à les accompagner "au club". Ils disent *Hallo, Jolly good* et me traitent de *Old man, Old chap* et même *Old Egg*. J'ai l'impression de rencontrer les personnages de roman avec lesquels je viens de voyager pendant quatre jours. Il ne manque que Jeeves, remplacé par plusieurs domestiques indiens. Au club, nous mangeons des plats au curry qui emportent la bouche. Mes grimaces amusent mes voisins de table.

– Si vous allez manger en ville, *old chap*, c'est beaucoup plus fort.

– Je le sais. J'ai fait escale à Bombay il y a une dizaine d'années. Tout ce que j'ai pu avaler, c'est une sorte de pain plat.

– Ah, des comment ça s'appelle, chapatis. Ils n'en servent pas, en ce moment, *you know*. C'est un peu la disette, à cause de cette *bloody war*. Ces *bloody Japs* capturent les navires australiens qui avaient l'habitude de nous ravitailler, quoi. Si vous avez encore faim, vous pourrez manger des petits fours chez Mrs. Cave Brown.

– Qui est Mrs. Cave Brown ?

– Une dame qui donne une soirée dansante pour fêter les vingt ans de sa fille ou je ne sais quoi.

– Noël, peut-être.

– *By Jove*, vous pourriez bien avoir raison. Avec cette chaleur, je ne pense pas à Noël. Vous verrez des poulettes charmantes appartenant au tout Calcutta. Non seulement des petits fours, mais aussi du champagne, *of course*. Avez-vous un habit ?

– Euh, c'est que je suis en mission.

– Nous en trouverons un. Tenez, le jeune Cave Brown est parti à l'école publique en Angleterre. Il a peut-être laissé son habit, je veux dire. Il a treize ans. Ce sera juste votre taille, *old man*.

Je rédige dans ma tête mon rapport à l'intention de Nigel : "Si vous voulez savoir à quoi ressemble le bureau de Calcutta de *Remorse*, lisez P.G. Wodehouse." *On the other hand*, j'ai découvert au cours de mes entraînements en Angleterre et en Écosse, puis de mes missions au-dessus des mers, que les aristocrates nonchalants deviennent des guerriers farouches quand c'est nécessaire. Ils ont un modèle remarquable : Churchill, ancien élève d'Eton et membre de l'une des familles les plus illustres du royaume. À peine me suis-je couché après la soirée – ou plutôt, nuit – d'anniversaire de miss Cave Brown et du petit Jésus, que l'un des personnages de roman me réveille en sonnant du clairon à trois centimètres de mes oreilles.

– *Hallo, old thing* ! Nous partons chasser le tigre.

– Je n'ai dormi que trois minutes. Laissez-moi au moins trois minutes de plus... Le matin de Noël !

– Le breakfast est servi, mais vous devez chauffer l'eau pour le thé vous-même. Les

Zinzin et Filou

domestiques sont partis devant avec les paniers pour le pique-nique.

– J’espère que le tigre ne va pas les dévorer.

Zinzin a chassé le tigre à dos d’éléphant avec un maharadjah. Je me contente d’un vulgaire cheval. Nous longeons une rivière, traversons des rizières, pénétrons dans la jungle. Soudain, Mowgli, qui chevauche en tête de notre escouade, sort de sa poche un appeau semblable à ceux qu’emploient les gens qui chassent le canard et se met à souffler dedans. On attire le tigre en couinant ? Je n’y connais rien. Tous ces snobs sont des experts de la chasse à coudre et de la chasse aux grands fauves. Je vois un mouvement dans un arbre. Cela ne ressemble pas à un tigre. Un grand singe. Vêtu d’un pyjama noir. Se balançant au bout d’une liane comme Tarzan, un pistolet mitrailleur en bandoulière. Un Chinois.

J’ai oublié “Trappeur” et ses chalumeaux. Mes compagnons rient de mon étonnement.

– Nous arrivons au camp d’entraînement des Chinois, *old man*.

Deux grandes tentes militaires sont plantées dans une clairière. Des Chinois, mais aussi des Malais et des Indiens, s’entraînent à grimper aux arbres et à démonter des pistolets, comme je l’ai fait à Wanborough Manor et Arisaig. Mowgli me présente à plusieurs personnes.

– Faïloo, qui vient de *Belgium*.

– Vous êtes anglais, monsieur ?

– Euh, non, je suis belge.

– Belge ? Vous voulez dire que *Belgium* est un pays ? Je croyais que c’était une ville en Angleterre.

– Et vous, d’où venez-vous ?

– De Singapour. C’est une ville et c’est un pays.

– Je connais Singapour. J’y ai fait escale il y a dix ans.

– Vous ne pourriez plus. Les Japonais y sont.

Au lieu de chasser le tigre, les joyeux officiers inspectent le camp et font livrer des provisions par leurs domestiques. Ils n’espèrent pas tromper les espions ennemis, mais peut-être les convaincre que cette mascarade est trop peu sérieuse pour présenter le moindre danger. Mowgli m’expose les subtilités de l’affrontement.

– Les Japonais ont emprisonné ou déporté tous les Anglais de Singapour. Si nous voulons mettre en place une résistance semblable à celle qui existe en France, nous devons former des indigènes.

– Les Indiens viennent de Singapour ?

– Il y a trois communautés là-bas. *Ah, well*, au début, pas mal de gens se réjouissaient. Les Japonais chassent les Anglais. *Jolly good* ! La lune de miel n’a pas duré longtemps. Les Japonais méprisent les Chinois, les brutalisent, les abattent sous n’importe quel prétexte. Ils

Zinzin et Filou

considèrent les Malais comme des sauvages. Seuls les Indiens échappent aux persécutions, quoi. Les Japonais les surnomment “Gandhi” et les traitent avec bienveillance. Ennemis des Anglais, *you know*.

– Tous ces futurs résistants veulent rendre Singapour à l’Angleterre ?

– Je vois que vous comprenez vite, *old thing*. Certains veulent d’abord chasser les Japonais, ensuite empêcher les Anglais de revenir. D’autres haïssent les Anglais encore plus que les Japonais et se sont glissés dans le groupe pour mieux trahir leurs camarades. Que pouvons-nous faire ? Nous échouerons peut-être, quoi, mais au moins nous aurons essayé. On dit que notre gouvernement a promis l’indépendance aux Indiens dès que la guerre sera finie.

J’attends l’avion de Kunming. Chaque jour, j’emprunte un vélo et je vais à l’aérodrome demander des nouvelles au chef d’escale.

– Non, il n’est pas venu aujourd’hui. Peut-être demain. En hiver, il a souvent trois ou quatre jours de retard. Le vent souffle en rafales, on ne peut plus franchir le *hump*.

– La bosse ?

– C’est ainsi que les pilotes appellent l’Himalaya.

– Sur la carte qui est affichée derrière vous, la ligne paraît passer très loin de l’Himalaya.

– Nous ne pouvons pas survoler la Birmanie. Les Japonais enverraient leurs chasseurs. L’avion effectue un détour par le nord.

Une autre dame de la bonne société de Calcutta donne une fête pour le réveillon du nouvel an. Je prends l’avion au début du mois de janvier 1943. Le pilote examine les passagers et les bagages d’un œil critique avant de les laisser embarquer.

– Vous, mon bonhomme, vous pesez autant qu’un buffle. Je ne vous laisse pas emporter cette malle. C’est quoi, ce passeport ? Belge ? Au moins, vous êtes léger.

– Je peux emporter sa malle.

– *No way*. Nous devons passer le *hump*. Notre Dakota a des moteurs spéciaux pour monter à neuf mille mètres. Ça suffit tout juste. Surtout quand le vent souffle à cent cinquante kilomètres à l’heure. La route s’appelle le cimetière d’aluminium. Vous avez peut-être envie d’aller rejoindre les autres épaves, moi pas.

Même au-dessus d’une petite montagne, l’air monte et reflue comme une vague heurtant la berge. Souvent, un avion ne sait plus à quoi se tenir. Alors l’Himalaya ! Le Dakota tombe dans un creux de plusieurs centaines de mètres, rebondit sur une colonne de vent, dégringole dans un nouveau puits sans fond. Certains passagers retiennent leur respiration et verdissent, d’autres hurlent. Moi, je ris comme un dératé chaque fois que Jeeves tire le malheureux Bertie Wooster d’un mauvais pas.

Zinzin et Filou

Je connais l'homme qui m'attend sur le terrain d'atterrissage. C'est Mike McCourt, que j'ai laissé au Congo chez le père Simon.

– Avez-vous fait bon voyage, Mr. Rayzeen ? Ça secoue, non ?

– J'ai appris à piloter sur un Bréguet XIV. C'était bien pire, croyez-moi. Je m'appelle Filou, maintenant. Et vous ?

– Moi ? Ah, mon nouveau nom... Cork.

– On voit de curieuses formations rocheuses en arrivant. On dirait des concombres géants plantés à la verticale.

– Les forêts de pierre. Les touristes viennent de loin pour les admirer.

– On vole au-dessus de pics enneigés, il fait un froid de canard dans l'avion malgré le chauffage, on atterrit dans la montagne. C'est étonnant : le paysage est vert, l'air est doux, on se croirait en Suisse en été.

– Nous sommes à près de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, mais à la latitude de Miami. Ils disent que Kunming est la cité de l'éternel printemps. L'ennui, vous verrez, c'est qu'il y a trop de Chinois.

– Les Chinois sont sans doute plus nombreux en Chine qu'en Angleterre.

– Quand même. Une ville de cent mille habitants. Vous ajoutez neuf cent mille réfugiés.

– Ah, je reconnais que ça fait beaucoup.

Kunming singe Shanghaï. Les Japonais, qui grignotent l'est de la Chine et les zones côtières depuis 1937, ont pris la grande ville le lendemain de Pearl Harbor. Elle a sans doute perdu son esprit et sa fièvre. Les foules ont cessé de parler toutes les langues du monde, de jouer et de danser dans des halls enfumés, d'échanger jusqu'au matin de tendres chuchotements. Cet esprit de Shanghaï, les personnes qui se sont enfuies à temps l'ont emporté ici et là, et pourquoi pas à Kunming. Les prostituées, beaucoup plus nombreuses que dans une petite ville de province ordinaire, les misérables qui vendent de l'opium ou des potions favorisant la virilité, parlent un sabir anglais que je n'ai entendu qu'à Shanghaï. On voit peu d'habitants indigènes. Ils appartiennent à divers peuples nommés Nahsi, Baï, Daï, Lissou, Hali, Sani, Miao ou Khampas. On reconnaît les femmes à leurs tabliers bleus et à leurs coiffes bariolées. Elles vendent des fleurs, des épices et des fruits dans des paniers sur la place du marché. La structure de la famille est matrilineaire. Un enfant connaît ses oncles, mais pas son père.

Les marchands les plus riches de Shanghaï ont aussi réussi à s'enfuir. Leur présence à Kunming explique la mienne. Ma mission consiste à trouver le moyen de leur soutirer de l'argent, afin de financer des camps d'entraînement semblables à celui de Calcutta.

Cork (alias Mike McCourt) ne sait pas gagner de l'argent, mais seulement le perdre.

Zinzin et Filou

Pourtant, il ne mise ni sur les lévriers, ni sur les coqs.

– Montre-moi tes comptes, Corky.

– Tiens. Tu vois, Nigel ne m’envoie pas assez. Je dois payer les instructeurs, nourrir les élèves, donner des, euh, pots-de-vin aux fonctionnaires qui délivrent les permis d’implantation des camps.

– Tu dépenses de l’argent chinois, mais Nigel t’envoie des livres sterling. Où changes-tu les livres ?

– Ben à la banque, non ? Où veux-tu que je les change ?

– C’est là que le bât blesse. La banque centrale de Chine te donne un taux ridicule. Si tu changeais tes livres dans la rue, tu obtiendrais cinq ou six fois plus et tu pourrais payer tout le monde sans difficulté.

– Je le sais bien, mais les changeurs à la sauvette prennent seulement de petites sommes. Il faudrait que j’y passe toute la journée.

– Nigel m’a parlé des riches marchands de Shanghai. Nous pourrions tenter de négocier quelque chose avec eux.

– J’ai essayé. J’ai un homme à tout faire, Mr. Shu. Nous le surnommons Fixit. Je l’ai envoyé chez les marchands de Shanghai. Ils se méfient des livres sterling. Si l’Angleterre perd la guerre, elles ne vaudront plus rien.

– Je vais y réfléchir.

Je pense vaguement à un système de troc. Pour négocier à armes égales avec les marchands, nous devons devenir marchands nous-mêmes. Au lieu de nous envoyer des livres sterling, Nigel nous enverrait des marchandises.

Comme à Calcutta, nous habitons près du champ d’aviation. Cork me montre des baraques de l’autre côté de la piste d’atterrissage.

– C’est le terrain des Américains. Il faut que tu leur rendes visite.

– Ah oui, Nigel m’a parlé d’eux. Les *Flying Tigers*. Des mercenaires.

– “Irréguliers”. En 1940, oui, quand l’Amérique n’était pas encore en guerre. Comme nous : tu te souviens, au Congo. Une mission sans soutien officiel. Depuis Pearl Harbor, ils appartiennent à l’US Air Force.

Nous traversons la piste. Les *Flying Tigers* ont peint des mâchoires de requin à l’avant de leurs avions. J’ai vu beaucoup de cowboys au cinéma, mais pas un seul en Amérique. Mes premiers cowboys. Leur chef porte un nom étrange pour un homme (en Amérique, tout est possible) : Claire Chenault. Comme il est parti je ne sais où, je rencontre le sous-chef, Hal Nace. Des photographies de femmes dévêtues couvrent les murs de son bureau.

– C’est bien, mon petit gars, d’entraîner les gens. Ça peut rendre service. Deux de vos

Zinzin et Filou

Chinois sur trois sont communistes. Ils préfèrent Mao Tse Toung à Tchang Kaï-Chek, ne me demandez pas pourquoi. Vos Malais ne vous rendront jamais la péninsule. Ils ont vu des Asiatiques vous botter le cul. Vous garderez peut-être Hong-Kong. La seule grande puissance dans cette région et partout dans le monde, après la guerre, ce sera l'Amérique.

– Vous me prenez pour un Anglais, je crois, mais je suis belge.

– Après la guerre, il y aura l'Amérique et la Russie. Tous les autres pays auront autant d'importance que la Belgique.

– Vous avez de beaux avions.

– P-40 Tomahawks. Un peu lents, mais solides.

Une grande femme brune entre sans frapper. Si j'étais peintre ou sculpteur, j'aurais envie de reproduire l'arrondi de ses pommettes.

– Un tes tigres a kidnappé la femme chez moi, Hal. Tiens, mais n'est-ce pas M. Goustav ?

– Vous me connaissez, donc je vous connais sans doute aussi.

– Ya Natacha !

Je la raccompagne en souvenir du bon vieux temps. Elle devient de plus en plus belle. Les Chinoises lui ont sans doute enseigné l'art de préparer des décoctions d'herbes qui chassent les rides. Nous avons dansé ensemble à Shanghai. Je me souviens encore de la chaleur de son corps.

Elle dirige le *Rainbow*, un établissement dans lequel les tigres volants et autres personnes fortunées se délassent après le travail. Elle se vante d'offrir le plus grand choix de boissons et de femmes de tout Kunming. Je lui dis que j'aimerais rencontrer les principaux marchands chinois. Elle devine que je possède une quantité indéfinie de pouvoir et d'argent.

– Si tu demandes, Goustav, pourr somme rraisonnable, je te donne le laisser-passer. Tu peux venirr le Rrainbow et choisirr la femme qui te plaît. Chinoise ou rrusse. J'ai aussi la trrès jolie Polonaise.

– Je vais réfléchir à cette aimable proposition.

– Ou si tu prrêfèrres la petite Chinoise chez toi. Faire la cuisine et laver les chemises et toujours là.

– C'est tentant, mais je dois repartir bientôt.

– Tu veux moi ?

– Oh, je me souviens que tu es trop chère pour moi.

– Tu te moques la pauvrre Natacha. Tu trrouves moi trop vieille.

– *Voui samaia krasivieichaia djienchinchinia ia znaiou.*

– Goustav, tu parles russe !

– Un peu.

Zinzin et Filou

Elle me présente à plusieurs marchands. Je dresse une liste en notant leurs souhaits et leurs besoins : vers à soie / papier à cigarettes / pièces détachées pour les automobiles / bicyclettes / médicaments / imperméables “Mackintosh”.

Selon Natacha, ils n’ont pas tout dit.

– Ils aiment beaucoup diamants et perles pour les maîtresses.

– Qui sont, comme par hasard, tes employées.

– Et aussi les montres suisses. Attention seulement les marques Rolex, Omega, Longines et Jaeger-leCoultre. Le whisky, aiment la marque Dewar.

– Je ne peux pas m’occuper de tout ça moi-même, mais je connais quelqu’un.

Je reprends le premier avion qui saute le hump, puis je vais au Caire. Dom Alvaro de Campos, qui végète dans son souk, m’accueille comme le génie de la lampe en personne.

– En Chine je n’ai pas encore fait commerce. Je réjouis votre proposition. J’ai beaucoup la chance être revenu ici. La semaine dernière, vous n’auriez pas trouvé moi.

– Où étiez-vous ?

– Dans mon pays Lisbonne. Dire bonjour à la vieille mère. Là-bas toujours beaucoup les espions allemands. Maintenant, comme en français vous dites : “Les souris quittent le navire.”

– Les rats.

– Ne croient plus la victoire du Reich, plusieurs pour les Anglais en secret travaillent. Envoyent à Berlin les fausses informations. Les Allemands foutus.

– Dieu vous entende, cher ami.

– Vous avez appris ? Le général von Paulus juste récent capitulé à Stalingrad. Les Soviétiques encerclaient depuis deux mois. C’est la ville ne vaut pas bataille, mais les Russes voulaient défendre et les boches capturer à cause son nom symbolique. Ils étaient trop loin l’Allemagne. Difficile envoyer l’essence et les pièces détachées. Je connais bien la question approvisionnement.

– Il leur manquait quelqu’un comme vous.

– Pendant ce temps, Montgomery vaincu Rommel à El Alamein. Les Américains débarqué l’Afrique du nord. Les Allemands envahi sud de la France pour empêcher débarquement sur la Riviera. Puis ouvert tête de pont en Tunisie pour contre-attaque et évacuer Rommel. Encore un an.

– Ou deux.

À Calcutta, j’emmène Dom Alvaro dans la jungle pour lui montrer le camp des Chinois.

– Nous voulons installer un camp analogue à Kunming.

– Je vois. Il faut les tentes, les lits de camp, la cuisine de campagne.

– Les armes et les munitions pour l’entraînement. Une fois que les gens sont prêts, nous les

Zinzin et Filou

envoyons en mission. C'est ce qui coûte le plus cher.

Un obstacle met en péril notre entreprise : le hump. Dom Alvaro n'apprécie pas les trous d'air.

– Sainte Marie Mère de Dieu ! Ne précipitez pas votre serviteur à l'enfer ! Je repens de mes péchés ! Ouh, ouh... Je dirai cent soixante-huit Ave !

– Pourquoi cent soixante-huit ?

– Vingt-quatre par jour pendant une semaine.

– Ça secoue un peu, mais j'ai vu pire. Vous vous habituerez.

– Habituer ? Vous voulez dire je dois recommencer le supplice ?

– Eh bien, pour le commerce, il faut aller et venir, non ? Quand je vous ai rencontré, vous naviguiez de Port-Saïd à Djibouti et retour. Ensuite, de Varna à Haïfa. Vous avez sans doute affronté des tempêtes.

– Sur le bateau, il y a le canot de sauvetage. Ouh, ouh... Nous coulons !

– Mais non. Enfin, j'espère que non.

Dès que nous atterrissons à Kunming, dom Alvaro retrouve sa bonne humeur. S'il dit ses cent soixante-huit Ave, c'est *in petto*. Dès le lendemain de son arrivée, il ordonne la construction d'un hangar près de l'aérodrome.

– Ici nous entreposerons les marchandises. Nous devons engager les gardes très sûrs pour protéger contre voleurs.

Il court partout pour évaluer les besoins et noter les commandes sur un petit carnet. Il engage Mr. Shu, surnommé Fixit, comme assistant. Je l'emmène chez Natacha. Il lui explique aussitôt comment améliorer le *Rainbow*.

– Pour cette sorte de, euh, maison, il faut beaucoup les miroirs. Dans les chambres, miroirs sur les plafonds. Peut-être aussi quelques uns miroirs sans tain.

– Mirroirs satin ?

– Sans tain. Dans la chambre, cela ressemble à un miroir, mais dans l'autre chambre, on peut voir...

– Ah, je comprends.

– Je peux trouver aussi les jolies lampes à pétrole, pour lumière tamisée.

– J'ai besoin moustiquaires. Grrands Américains pendant arrdeurr amourreuse déchirrent moustiquaire.

– Je note. Vous savez ce qui serait magnifique ? Les tableaux dans les chambres. Vénus sortant de l'océan, Léda et le cygne, Enlèvement des Sabines. Éviter vulgaire. La véritable peinture à l'huile. Je choisirai le bon goût. Faites confiance !

Il a vite rempli le hangar de bicyclettes, motocyclettes, pneus, caisses de médicaments, etc.

Zinzin et Filou

Tout à son désir de développer son entreprise, il surmonte sa terreur et saute le hump plusieurs fois par mois. Auparavant, Cork perdait beaucoup d'argent sur les opérations de change. Dom Alvaro y trouve, au contraire, notre principale source de revenus. C'est ce qu'on appelle le génie des affaires.

– Les marchands, quand ils avaient le grand magasin à Shanghai, possédaient le compte en banque à Londres. Aujourd'hui, impossible accéder. Alors je propose racheter les comptes. Pour le compte de cent mille livres, je paie trente mille.

– Beau bénéfice. Où trouverez-vous les trente mille livres ? Je croyais qu'ils se méfiaient des livres sterling ?

– Je ne donne pas les livres, mais les marchandises. Le marchand nous signe l'ordre de virement pour cent mille livres à Londres. Vous devez demander à votre patron un numéro de compte. Quand les cent mille livres créditées au compte, votre patron achète pour trente mille livre de marchandises, peut-être les diamants ou les pneus, la liste du marchand. Il reste à votre patron soixante-dix mille pour acheter les tentes, les armes et munitions. Aussi pour nous payer. J'ai promis deux fox à Fixit.

– Deux fox à Fixit ?

– Fox terriers. Les chiens. Je vous prie demander à votre patron.

– Il veut les manger ?

– Cela, il n'a pas dit. J'ai trouvé nouveau client, la Croix Rouge. Trois cents litres teinture d'iode, une tonne quinine, bande velpeau pour cinq mille personnes.

Tout fonctionne si bien que je m'accorde une semaine de vacances. Fixit me conseille d'aller à Jong Dian, sur le versant chinois de l'Himalaya.

– Vous connaissez livre "Horizons perdus ?" Auteur James Hilton.

– Je ne l'ai pas lu, mais j'ai vu le film. La vallée mystérieuse, au Tibet, où les gens vivent des siècles.

– Ville Jong Dian servi modèle pour Shangri la.

– Ce n'est pas au Tibet ?

– Appartient à la Chine, mais les habitants tibétains.

– On tombe amoureux d'une jeune fille, en vérité elle est centenaire. Ah, pourquoi pas ? Le Tibet, c'est tentant.

– Là-bas voir Rimpa, lui parle anglais. A vécu en Inde. Bon guide dans la montagne. L'année dernière conduit expédition pour trouver l'avion.

– Dans le cimetière d'aluminium ?

– Transportait les caisses spéciales. Peut-être beaucoup l'argent.

Les Américains me prêtent une petite voiture militaire appelée Jeep, Natacha une petite

Zinzin et Filou

pensionnaire appelée Chou – ce qui signifie “pois de senteur” ou “fleur d’égantier”, je ne sais plus. Une gamine translucide de vingt ans qui ne parle pas anglais et qui tente de deviner mes désirs. Je l’appelle “Chou-fleur”, mais en mon for intérieur je la surnomme “vengeance de Natacha”. Nous traversons le haut Yangtsé sur un pont de bois suspendu à des chaînes. Je roule tout doucement. Ma passagère ferme les yeux, mais je préfère garder les miens grand ouverts. La rivière gronde au fond d’une gorge étroite appelée le Saut du Tigre. La route s’enfonce dans des forêts de rhododendrons géants, puis monte à quatre mille mètres d’altitude pour franchir des cols enneigés dans les monts des Dragons de Jade. Nous respirons avec peine, la Jeep aussi. Des villages paisibles me rappellent la Suisse. Les maisons ont des murs épais et des toits de pierres plates capables de porter un lourd manteau de neige. Les paysans ont découpé la montagne en terrasses pour cultiver l’orge. Ils ajoutent de l’orge en poudre à tous les aliments. Par exemple, ils fabriquent une pâte à modeler comestible en malaxant du fromage frit et de la poudre d’orge. Ils mangent aussi des œufs, des pommes de terre, de la graisse de porc. L’hiver touche à sa fin, mais il fait encore très froid. Pour se réchauffer, les Tibétains boivent au moins vingt tasses de thé au beurre de yak par jour. Je leur parle en diverses langues qu’ils ne comprennent pas.

– Ce thé est à vomir, mais si vous m’autorisez à le rebaptiser “soupe”, alors je reconnais que ce n’est pas trop mauvais.

À la fin du repas, les hommes sortent des pipes de bambou qui ressemblent à des grosses clarinettes, les bourrent d’herbes séchées, et fument pendant des heures. Pendant que les hommes se reposent, les femmes travaillent. Elles coupent le bois et pilent l’orge. Leur costume comporte des sangles croisées sur leur poitrine qui leur permettent d’arrimer de lourdes charges sur leur dos.

Nous visitons un monastère. Les moinillons jouent avec de grands cerfs-volants représentant des démons grimaçants. Ils veulent tous s’installer au volant de la Jeep et faire semblant de la conduire. Les moines passent leur vie à méditer et à prier, comme chez nous. De plus, ils ont dressé devant le monastère des bannières qui claquent au vent pour envoyer des prières là-haut. Les dieux étant insatiables ou un peu durs d’oreille, on leur expédie aussi des messages en caressant avec la paume de la main des batteries de cylindres appelés moulins à prières et en barrissant comme des éléphants dans de longues trompes de bois.

L’unique auberge de Jong Dian ressemble à celles où nous avons dormi en chemin. Une pièce unique, un feu dans une fosse pour cuire les aliments et chauffer l’air, un trou dans le toit pour laisser monter la fumée. Des messieurs bavardent autour du feu sans cesser de manger de la pâte à modeler, de siroter de la soupe au thé et de fumer leur clarinette. Nous dormons, ou tentons de dormir, sur une banquette de terre adossée au mur.

Zinzin et Filou

À l'heure où le brouillard gris de l'aube repousse l'obscurité et délave la lueur rouge des braises, quelques insomniaques fument encore leur pipe en silence. Je leur demande où je peux trouver Rimpa. L'un d'eux me conduit au bout de la rue et me montre un homme qui coupe du bois avec une hachette derrière une petite maison. Ces villages sans électricité s'endorment à sept heures du soir, mais débordent d'activité à six heures du matin.

Rimpa nous propose une promenade en montagne.

– Trois jours. Jusqu'au lac de Sérénité. Deux porteurs pour tentes et cuisine. Cent cinquante roupies.

– La sérénité pour cent cinquante roupies, c'est une bonne affaire.

Nous partons au début de l'après-midi. Au bout d'une demi-heure, alors que nous venons de quitter la route pour nous engager sur un chemin un peu raide, Chou-fleur s'arrête. Sa respiration est devenue bruyante. Elle ronfle, siffle, gémit. Rimpa l'interroge en chinois. Elle réussit à prononcer quelques mots.

– Asthme. Elle doit rester la maison. Ma sœur s'occuper d'elle.

Deux lacets de la route nous ont emmenés à une centaine de mètres au-dessus de Jong Dian. Rimpa montre à Chou-fleur la maison de sa sœur. Je lui donne un peu d'argent. Elle chuchote une phrase ou deux en haletant et en sanglotant.

– Elle vous supplie accorder le pardon. Le souffle refuse obéir.

– Elle n'a commis aucune faute, donc je n'ai pas à lui pardonner. Dites-lui de bien se soigner et de m'attendre sagement. Je la reverrai dans trois jours.

Son départ me soulage. Je me suis habitué à sa présence à côté de moi dans la Jeep, je la trouve gentille. Pourtant, je préfère rechercher la sérénité en solitaire.

Le chemin monte dans la forêt, s'appuyant sur les racines des arbres comme sur les marches d'un escalier. Il descend le long d'un éboulement de pierres noires, traverse un torrent à gué, longe un marécage, escalade le bas d'un glacier. Les porteurs marchent pieds nus sur les pierres et la neige. Ils n'appartiennent pas à la tribu des hommes paresseux et des femmes laborieuses. Leur charge, qui pèse environ quarante kilogrammes, n'est pas tenue par des sangles croisées sur leur poitrine, mais par une courroie unique accrochée à leur front. Ils sont partis une bonne heure avant nous. Nous les revoyons vers midi. Ils ont entassé des pierres pour allumer un feu à l'abri du vent, sorti la marmite de leur paquetage et préparé une soupe à l'orge et à la viande de yak. Quand nous arrivons au campement du soir, ils ont déjà monté les tentes et nous servent un thé au beurre roboratif. Rimpa dort avec eux dans une tente, moi dans une autre.

Je n'arrive pas à fermer l'œil. Quatre mille mètres, comme à La Paz. Des idées et des images se bousculent dans ma tête. Je vois des couloirs et des boyaux. Des lueurs de lampe à

Zinzin et Filou

pétrole. Des demoiselles tricotent, des hommes fument je ne sais quoi dans des pipes de bambou. Ce que je prenais pour une tente est en réalité un sous-marin. Camille Van der Broeke entre pour me donner une leçon de piano. Je sens que je cours un grand danger, et qu'elle seule peut me sauver. Je me demande si je me suis endormi et si j'ai rêvé. Une vision plutôt. Une rencontre télépathique. Si je reste dans ce sous-marin, je vais couler. Sûr et certain. Je dois changer de vie, je dois absolument changer de vie.

Je me réveille frais et dispos. Les porteurs ont déjà préparé une bonne soupe. Plusieurs pics enneigés flottent au-dessus de la brume. Rimpa indique du doigt le plus haut.

– La dent du loup.

– Dans les Alpes, ce genre de montagne s'appelle toujours la dent du loup. Ici, j'aurais espéré voir la dent du tigre ou la dent du dragon.

– La dent du tigre là derrière.

– Ah tout de même.

Je marche d'un pas si vif que je ne suis pas loin de m'envoler. L'oxygène m'enivre. Après avoir suscité des hallucinations d'un réalisme presque effrayant au milieu de la nuit, l'altitude me rend euphorique. Je me mets à chanter l'air du fantassin des Flandres.

Allons, bons compagnons,
 En ce beau jour, marchons,
 Partons en Westphalie,
 Conquérons l'Italie !
 Au nom de l'empereur
 Nous nous battons sans peur.
 Chantons la brabançonne,
 Déjà la charge on sonne.
 L'ennemi par milliers
 Surgit de tous côtés,
 Sans pitié nous assaille.
 Nous taille, nous mitraille.
 Ah, pour mon empereur,
 Je tombe, je me meurs.
 Chantons la brabançonne,
 Au loin la cloche sonne.
 Pour qui tous ces corbeaux ?
 Les morts ne disent mot.
 Aucun soldat ne bouge,

Zinzin et Filou

La plaine est toute rouge.

Aujourd'hui l'empereur

Est de mauvaise humeur.

Chantons la brabançonne,

Ding, dong, dong, sonne, sonne.

J'ai découvert la recette du bonheur : un pré fleuri, quelques nuages nacrés et le gazouillis de l'eau dévalant les pentes. J'envie Rimpa et les porteurs comme j'enviais les Indiens d'Amazonie. Ils ne vivent peut-être pas deux siècles, mais ils suivent les préceptes de la sagesse bouddhiste et évitent ce qui rend malheureux. Bob Levi-Strauss disait que notre prétendue civilisation ne sert qu'à produire des déchets pour accélérer la délitescence de notre planète.

Nous croisons une caravane de yaks.

– Attention, monsieur. Rester sur le chemin côté montagne. Si côté fossé, alors yak peut pousser vous en bas.

– Ah, je le sais. J'ai marché dans la montagne en Amérique du sud. Leur yak s'appelle lama, mais il lui arrive aussi de s'écarter du droit chemin. En plus, il vous crache dessus.

– Là-bas lac de Sérénité. L'avion, au-dessus. Regardez, monsieur.

Il sort une paire de jumelles de son sac. Je reconnais la queue et un morceau d'aile d'un Dakota. Les jumelles, une bonne invention qui ne fait de mal à personne, comme le vélo. N'empêche, quand Galilée a fabriqué sa première longue-vue, il a voulu la vendre au Sénat de Venise comme appareil militaire : "Vous verrez arriver l'ennemi bien plus tôt en mer et sur le champ de bataille." J'ai entendu parler de nouvelles torpilles. De munitions qui explosent en s'approchant d'un avion ennemi, sans avoir besoin de le frapper. D'une bombe atomique. Ils se massacrent pour vaincre l'ennui, alors qu'il suffit de marcher dans la montagne.

Comment trouver la sérénité dans un endroit où je ne dors pas ? Je dois obéir à mon destin et m'efforcer de mener une vie sereine à Londres ou à Bruxelles. Je reviens chercher Chou-fleur chez la sœur de Rimpa. Dans le film *Horizons perdus*, les belles filles de Shangri-la paraissent un siècle ou deux de moins que leur âge. Seule une maquilleuse experte réussirait à rajeunir la sœur de Rimpa. Le vent glacé des cimes et le soleil brutal de la haute montagne lui ont tanné une peau de centenaire. Au contraire, on ne donnerait pas à Chou-fleur une seconde de plus que ses vingt ans. Mon excursion au septième ciel m'a tourné la tête. Je la trouve divine, tout à coup, ma petite Chinoise. Je prie Rimpa de lui demander si elle respire mieux.

– Elle dit va très bien. Reposée et admiré grandes montagnes. Aimerais rester ici toujours.

– Moi aussi. C'est impossible, hélas. Nous devons repartir.

Zinzin et Filou

J'ai hâte de reprendre la route avec ma passagère. Nous nous arrêtons sous les rhododendrons géants et nous, hmm, rattrapons le temps perdu.

Dom Alvaro et Cork ont commencé la construction du camp d'entraînement. Ils se débrouillent très bien sans moi.

Dom Alvaro ne chôme pas.

– Nouveau client l'agence Reuter. Une demi tonne quinine et douze caisses whisky Dewar's. Je prépare procurer les montres suisses. Les résistants français Jura vont chercher et donneront à courriers qui iront livrer à Madrid. J'ai appris triste nouvelle.

– Une cargaison perdue ?

– Vous souvenez le tsar Boris ?

– Le roi de Carpatie.

– Bulgarie. Il est mort. On dit l'attaque cérébrale.

– Il n'était pas vieux.

– Pas encore cinquante, je crois. On dit empoisonné.

– Ceux qui disent "attaque cérébrale" ne sont pas les mêmes que ceux qui disent "empoisonné", je suppose.

– Revenait d'Allemagne, où rencontré Hitler. On dit les Allemands l'empoisonnent car il veut renoncer l'alliance. Le prince Siméon six ans seulement.

– Je l'ai vu bébé.

– Conseil de régence, donc désordre et confusion. On dit les Anglais l'empoisonnent car confusion oblige les Allemands envoyer troupes. Avec guérilla en Serbie et en Grèce, désordre dans les Balkans occupe les Allemands, moins de troupes à l'ouest alors plus facile débarquer en France.

– Tout est possible. Je me suis promené dans la montagne justement pour oublier ces jeux byzantins.

– C'était bon client. Je lui vendu locomotive spéciale, avec couchette et cabinet toilette. Homme très habile. Il réussit à agrandir son pays jusqu'à la mer Égée et prendre province à la Roumanie, pourtant sans envoyer troupes à l'est ni déclarer guerre à Union Soviétique, ni se fâcher non plus avec l'ouest. Il a protégé les juifs de Bulgarie.

– Je vais rentrer en Angleterre.

– Je vous remercie pour ce travail vous m'avez choisi, M. Raisin. Je saurai montrer digne votre confiance. En Angleterre, je vous prie demander passeport pour Fixit.

– Un passeport pour Fixit ? Britannique ?

– Il veut s'installer Hong Kong après la guerre.

16 Au Portugal

J'explique à Nigel que l'entreprise commerciale dirigée par Dom Alvaro se présente au mieux.

– Je n'en doute pas. Des bénéfices s'accumulent déjà sur le compte spécial que vous m'avez fait ouvrir. Votre Portugais est très fort.

– Il n'a pas besoin de moi, donc je suis revenu me mettre à votre disposition.

– Une bonne nouvelle, Failoo : Ultra fonctionne de nouveau. Votre exploit a permis de retourner la situation. Nous reprenons le dessus. Nous avons coulé des dizaines de sous-marins. Les convois américains arrivent à bon port sans pertes.

– Les Allemands ne se doutent de rien ?

– Plutôt que de croire que des sous-hommes polonais ont réussi à déchiffrer leur code, ils attribuent les fuites éventuelles à des Allemands. Ils recherchent des espions, des traîtres anti-nazis. *By the way*, pendant que vous mangiez des nids d'hirondelle, mes Norvégiens ont fait sauter les installations d'eau lourde.

– Bravo.

– Six hommes, parachutés à cinquante kilomètres de l'usine avec leurs skis et leurs combinaisons blanches. Ils ont escaladé cent cinquante mètres de falaise pour monter jusqu'à un conduit amenant des câbles. Ils ont rampé dans le conduit, ont accroché dix-huit pains d'explosifs sur les dix-huit cellules d'électrolyse en acier et sont ressortis sans que personne n'ait remarqué leur présence. Et puis quatre cents kilomètres à skis pour filer en Suède. Je prépare une autre petite action, l'opération *Mincemeat*. Vous pourriez me donner un coup de main.

– Dites-moi tout.

– Il faudrait acheter quelques menus objets pour le capitaine William Martin, des Royal Marines. Le pauvre homme manque de tout pour la bonne raison qu'il n'existe pas.

– C'est bien mystérieux.

– Il doit jouer un rôle crucial dans une grande affaire. Nous tenons l'Afrique du nord. Notre prochaine étape, c'est de débarquer en Europe. Nous avons des alliés emmerdants.

– Les Américains ?

– À peine étaient-ils entrés en guerre qu'ils voulaient déjà envahir la France. Nous avons sacrifié six mille hommes à Dieppe, l'année dernière, pour leur montrer que c'était impossible, ou au moins prématuré. Maintenant, ils veulent attaquer l'Italie. De la Tunisie à la

Zinzin et Filou

Sicile, il n'y a qu'un saut de puce. Nous avons expliqué à nos chers alliés que ce serait tout de même plus facile si les boches nous attendaient ailleurs. Le capitaine Martin doit convaincre les Allemands que nous voulons débarquer en Grèce.

– Savez-vous qui a empoisonné le tsar Boris ?

– Je sais seulement qu'il est mort. Des rumeurs circulent. On parle d'une injection de venin de serpent. Même s'il est mort d'une attaque cérébrale, nous avons intérêt à répandre ces rumeurs et à faire croire que les boches l'ont tué. Histoire de semer la zizanie. Le désordre dans les Balkans, c'est la hantise des Allemands. La grande guerre a commencé là-bas. Les partisans en Serbie et en Grèce ne les dérangent pas beaucoup, mais si les Anglais et les Américains viennent leur prêter main forte, cela change tout. Et puis ils considèrent que les Anglais sont obstinés. Puisqu'ils nous ont chassés de Grèce, nous voudrions forcément y revenir.

– Je viens de passer près d'une semaine en avion. J'ai l'impression que ma tête continue de vibrer à dix mille tours minute. En tout cas, je n'arrive pas du tout à imaginer comment un capitaine imaginaire va convaincre les Allemands de la réalité d'un débarquement imaginaire.

– Vous vous souvenez de la superbe valise étanche que vous avez rapportée d'Alexandrie ? Vous allez me trouver une mallette aussi étanche, mais plus discrète. Nous y placerons une lettre d'un général de l'état-major anglais à son homologue américain exposant les détails du débarquement en Grèce. Il ne manquera pas de signaler une fausse attaque en Sicile, afin que les Allemands prennent nos préparatifs pour une manœuvre de diversion. Nous accrocherons la mallette au poignet du capitaine Martin par une chaînette et nous jeterons ce pauvre Bill dans l'océan au large du Portugal.

– Vous le jetez ? Vous faites semblant de le jeter ?

– Nous avons un cadavre qui attend au frais à la morgue. Mort d'une pneumonie. De l'eau dans les poumons comme un noyé. Nous avons un uniforme d'officier d'état-major coupé sur mesure par un tailleur militaire, un gilet de sauvetage d'avion qui lui permettra de surnager le temps qu'il faudra. Regardez, la mallette contiendra cette lettre de recommandation signée par Mountbatten en personne, adressée au commandant des forces en Méditerranée.

– Voyons. “Mr. William Martin... Expert en débarquement... Calme et timide, mais connaît son affaire... S'est opposé avec vigueur au raid de Dieppe... A participé à la mise au point des péniches de débarquement en Écosse...” On regrette qu'il n'existe pas, cet homme-là.

– Nous avons préparé aussi un relevé de son compte en banque, réel bien entendu, la facture d'une bague qu'il vient d'offrir à sa fiancée, des lettres de son père et de son avocat. Si vous pouviez m'apporter une ou deux lettres de sa fiancée, ce serait parfait.

Zinzin et Filou

– Je les écris ?

– Il faut une écriture de femme. Vous trouverez bien quelqu'un.

– Je pense à une chose. Il y a des partisans prêts à vous aider en Grèce, mais pas en Sicile. Pourquoi ne débarquez-vous pas vraiment en Grèce ?

– Ces partisans sont tous communistes. Nous ne voulons pas les aider.

– Voilà qui est clair. C'est même si clair que les Allemands sont capables de le deviner, donc de comprendre que vous avez inventé ce débarquement en Grèce pour les tromper.

– Les responsables des services secrets, l'amiral Canaris en tête, réalisent des analyses impeccables. Heureusement pour nous, Hitler n'aime pas ces gens-là. Il préfère se fier à son intuition et à une poignée de proches qui lui disent ce qu'il veut entendre.

Nigel m'envoie chez le maroquinier de la famille royale. J'expose mes desiderata à un gentleman très poli, qui me rappelle Jeeves.

– La mallette contiendra des documents de la plus haute importance. Son propriétaire, le capitaine Martin, doit effectuer un voyage très risqué en avion. Au cours des voyages précédents, l'avion a été abattu une fois sur trois. Nous aimerions que les documents restent au sec, même si la mallette passe une semaine dans l'eau.

– Je peux vous proposer ce type de mallette, que nous appelons "attaché-case". Nous choisirons un cuir solide, dans le collet. C'est le cou de la vache, sir.

– Il faut qu'elle soit solide, en effet. Et surtout étanche.

– L'intérieur sera doublé de caoutchouc. Pour assurer une fermeture hermétique, nous utiliserons des baguettes d'acier et des joints de caoutchouc.

– Le système qui assure l'étanchéité des portières d'automobile me paraît très efficace. Il y a des sortes de bourrelets de caoutchouc.

– En effet. Nous pourrions prévoir deux cadres métalliques qui s'emboîtent. Je vais en parler à nos techniciens. Je vous remercie pour cette suggestion, sir.

Pour écrire les lettres de la fiancée, j'ai pensé à Lady Chatterley. J'habite sur Edgware road. Je traverse Hyde Park pour aller à l'hôtel Dorset. Peine perdue. L'hôtel est devenu une mission religieuse mormone. Les soldats américains y sont toujours aussi nombreux, mais la belle inconnue a disparu. Pour me consoler, j'imagine que je publie une annonce dans le *Times* : "Belle inconnue, vous m'avez conseillé Wodehouse à l'hôtel Dorset..." En attendant, j'ai besoin d'une main de femme. La libraire du *Runcible Hat*, sur Kensington High Street. Elle me reconnaît, après un moment d'hésitation dont je trouve la brièveté plutôt flatteuse.

– Vous avez fini *Pickwick Papers* ?

– Depuis longtemps. J'ai un service à vous demander. C'est un peu délicat. Vous ne devez pas chercher à comprendre. Il s'agit d'écrire deux ou trois lettres.

Zinzin et Filou

– À qui ?

– À votre fiancé, William, qui est parti au loin. D’abord pour le remercier. La bague est magnifique, presque trop belle pour vous, surtout en ces temps difficiles. Vous espérez qu’il ne court pas de trop grands dangers. En vérité, une pensée apaise vos craintes : un amour aussi intense que le vôtre ne peut pas exister en vain.

– Cette jeune femme, celle à laquelle je me substitue, me paraît très romantique et exaltée.

– Ah, William ne la mérite pas ! C’est un homme un peu falot, je dois dire. Elle se nomme Millicent Goody. Dans la deuxième lettre, vous pourriez raconter un dimanche à la campagne. Les bombes pleuvent et les sous-marins coulent, mais on ne va tout de même pas empêcher les enfants de s’amuser. Sinon, nous aurons des adultes sinistres après la guerre. Vous décririez une course en sacs, ou même deux. Celle des enfants, puis celle des grands-mères. On laisse gagner lady Rowbotham...

– On croirait du Wodehouse.

– Comment ça ? Mais pas du tout. Chez Wodehouse, ce qui est rigolo, c’est que des petits malins organisent des paris clandestins sur la course des grands-mères. Bingo Little repère une véritable gazelle, sur laquelle il mise toute sa fortune. Ce voyou de Rupert Steggle fait avaler une bouteille de cherry à la dame, si bien qu’elle arrive avant-dernière. Jeeves sauve la situation *in extremis* : il trouve un article de règlement qui permet de disqualifier toutes les concurrentes arrivées devant la gazelle... Vous avez raison. Nous devons éviter de tomber dans le plagiat. Décrivez un dimanche à la campagne d’après vos propres souvenirs !

Nigel passe au moins un quart d’heure à admirer la mallette.

– Le maroquinier du roi, *of course*. J’en commanderais volontiers une pour mon propre usage.

– Il est satisfait de son travail. Il a dit qu’il produirait ce nouveau modèle en petite série. Si vous y allez, dites-lui que vous voulez une mallette Martin.

– Les lettres de la fiancée sont parfaites. Il ne reste plus qu’à expédier le capitaine Martin au Portugal. Je ne vous demande pas de l’accompagner, car il va voyager en sous-marin.

– Il y a déjà un sous-marin dans mes cauchemars. J’en veux bien un autre, pour changer un peu.

– Je préfère vous envoyer à Lisbonne en avion. Il me faut quelqu’un sur place, pour vérifier que l’opération se passe bien. Je suppose que vous connaissez des gens au Portugal.

– On ne peut rien vous cacher. J’ai appliqué les principes du bon petit espion, que l’on m’a enseignés à Guildford. Puisque j’avais entièrement confiance en dom Alvaro de Campos, je lui ai demandé de m’indiquer quelques adresses sûres à Lisbonne. Je les ai apprises par cœur, bien entendu. Il m’a donné une information intéressante : les personnes qui vendent des

Zinzin et Filou

renseignements à l'Allemagne pensent qu'il est temps de rechercher d'autres clients.

– J'allais vous en parler. Vous prendrez sans doute contact avec des gens bien informés. Dites-leur que vous voulez rencontrer Méphisto. C'est un agent indépendant qui a longtemps aidé les Allemands. Nous ne pouvons pas le payer autant que les boches, mais je parie qu'il acceptera de travailler pour presque rien afin de rentrer dans nos bonnes grâces.

– Vous croyez qu'il possède des informations de valeur ? À Lisbonne ?

– Nous n'allons pas lui acheter des informations, mais lui en fournir, afin qu'il les vende à ses amis allemands. Ah, j'oubliais : j'ai reçu un paquet pour vous. De Bruxelles.

– Par la poste ? Il a peut-être traversé la mer du Nord sur un bateau à voiles noires.

– Nous avons aussi des petits avions, *you know*. Des biplaces Westland Lysander. Ça se pose de nuit dans un champ éclairé par trois loupottes, ça redécalle au bout de trente secondes.

– Vous vous souvenez de quelqu'un dans la police, qui vous a donné de bons renseignements sur moi avant notre voyage en Afrique ? Je suppose que c'est lui qui l'a envoyé. Bon, voyons ce qu'il y a dedans. Tiens, de nouveaux albums de Zinzin ! En couleurs, maintenant. Moins de pages... C'est beau, non ?

– Nous n'avons pas ce genre de chose en Angleterre. Surtout en ce moment. Les gens diraient que l'on gâche le papier.

– La lettre d'accompagnement, qui n'est pas signée, évoque cette question. Le papier est devenu rare, donc le nombre de pages a diminué, mais le dessinateur connaît des gens influents qui en ont trouvé des tonnes spécialement pour lui.

– Un jour, il se mordra les doigts d'avoir fréquenté ces gens influents.

– C'est ce que dit la lettre. Le paquet contient aussi des exemplaires du principal quotidien de mon pays, *Le Soir*. Une équipe agréée par les Allemands a repris le journal. Les gens l'appellent *Le Soir Volé*. Regardez, le dessinateur a fondé un supplément pour les enfants, *Le Petit Soir*, dès le mois d'octobre 1940. Un an plus tard, ils ont arrêté faute de papier. Le récit des aventures de Zinzin a continué dans le quotidien lui-même, à raison d'une bande de trois ou quatre images par jour. Cela ressemble aux "strips" des journaux américains.

– Je parie que vos aventures sont plus extraordinaires que celles du petit bonhomme qui s'inspire de vous.

Je lis les aventures du petit bonhomme. *Zinzin au Maroc* prend justement pour point de départ mon voyage en Afrique avec Nigel. Le *Montego Bay* est devenu le *Montiboudjan*. Le "grand port sur la côté marocaine", baptisé Bazzhar, dans lequel se déroule la deuxième partie de l'histoire, ne ressemble pas à Casablanca. Plutôt au décor de *Pépé le Moko*. Erdé a sans

Zinzin et Filou

doute vu aussi *La Bandera* et *Laurel et Hardy Légionnaires*. Comme le Japon est devenu l'allié de la Belgique, par Allemagne interposée, le récit présente un bon Japonais, Ganji Buraki. Le contraire de Mastuhiro : au lieu d'importer de la drogue, il lutte contre les trafiquants.

Le capitaine Defock est aussi alcoolique que le capitaine Greenock, mais jure de manière beaucoup plus vigoureuse. Il me rappelle Léon Degrelle, qui traite ses adversaires d'anthropophages de carnaval et de troglodytes simiesques. Je l'ai vu plusieurs fois dans les bureaux du *Nouveau Siècle*. Je me souviens aussi d'un livre dans lequel on trouve des invectives à rallonges : *Bagatelle pour un Massacre*, de Louis-Ferdinand Céline. Même si Erdé ne lit pas beaucoup, il connaît ce pamphlet antisémite, que les rédacteurs du *Nouveau Siècle* tenaient pour un chef d'œuvre.

Une traversée du désert guérit le vieux poivrot. Je vois dans cette rédemption une sorte d'allégorie, peut-être inconsciente. Selon Erdé et ses amis, la Belgique, tombée dans la déchéance, vient de subir une épreuve salutaire, dont elle émerge aussi saine et vigoureuse que le grand Reich allemand.

L'aventure suivante, *Zinzin et la météorite*, commencée en septembre 1941, suit de manière beaucoup plus évidente les événements contemporains. Un conflit oppose l'Europe à l'Amérique. On craint l'apocalypse. Le début de l'histoire me rappelle ma visite à l'abbé Depardieu. Il disait qu'un astéroïde pouvait détruire notre planète sans émouvoir Dieu plus que ça. Dans l'histoire, l'astéroïde finit par tomber dans l'océan. Il constitue l'objet de la rivalité entre l'Europe et l'Amérique. Les champions de l'Europe viennent de Belgique, d'Allemagne, d'Espagne, du Portugal, de Suisse et de Suède. Le patron du camp américain est un banquier louche, Blumenfeld, dont le nez ressemble à un concombre. Mon expéditeur inconnu a envoyé un dessin paru dans le *Soir volé* mais pas dans l'album. L'éditeur des albums possède assez de bon sens pour comprendre que ce genre de dessin n'es ni anodin, ni innocent.



Zinzin et Filou

Le *Soir volé* contient de nombreux articles et éditoriaux sur les juifs rusés, ennemis de la Belgique, qui provoquent les guerres pour mieux dominer le monde.

Depuis un an environ, Erdé dessine une nouvelle histoire, sans aucun rapport avec la guerre ou la politique – ni avec mes propres aventures, puisque je ne suis plus là pour les raconter. Il a tout de même montré Mme Merle en train de faire la soupe, ce que je considère comme un délicat hommage posthume. Le récit s’inspire de *L’Île au Trésor*, de Stevenson, entrecroisant plusieurs intrigues de manière ingénieuse. Je trouve Erdé très en verve. Les gags et les jeux de mots sont plus nombreux et encore plus drôles que d’habitude. L’occupation allemande ne le tourmente pas trop. Ou bien, au contraire, il se réfugie dans l’humour le plus cocasse pour échapper à l’angoisse.

J’ai parlé à Erdé du professeur Sonnenblum, que j’ai rencontré à l’université de Jérusalem. Erdé donne un équivalent de son nom à un nouveau venu : le professeur Héliotrope, un bricoleur qui a construit un petit sous-marin. Les Anglais utilisent des sous-marins de poche pour couler des navires allemands en Norvège, mais ils ne ressemblent sans doute pas à des requins.

Dom Alvaro m’a donné l’adresse à Lisbonne de son “cousin António”. J’habite chez ce brave homme, qui est fonctionnaire des douanes. Un commerçant fréquente un douanier, rien de plus naturel. Dom Alvaro a ajouté un lien de parenté par goût du panache.

– Je crois, en effet, la belle-sœur de mon grand-père avait marié le cousin de sa grand-mère. Si c’est comme ça, tous les Portugais cousins. J’ai arrangé l’affaire pour lui l’autre jour. Il voulait expédier Calcutta la quantité importante de quinine qui devait partir dans nos colonies le Mozambique. Je ne devrais pas vous dire, mais il m’a offert cette montre Longines pour me remercier mon aide. Elle se remonte automate quand on remue le bras.

– Du coup, la malaria fait des ravages au Mozambique.

– Nous n’envoyons plus la quinine depuis longtemps. Plusieurs cargos ont été coulés au large l’Afrique par qui je ne sais. Les colons du Mozambique achètent en Afrique du Sud.

– À propos de cargos coulés : j’aimerais bien que l’on m’avertisse si des pêcheurs trouvent un noyé dans la région.

– Quel genre noyé ?

– Un officier anglais.

Une dizaine de jours plus tard, dom António me raconte ce que j’espérais.

– Des pêcheurs à Setúbal, c’est le sud de Lisboa, ont attrapé le noyé dans les filets. À son poignet une petite valise attachée par la chaîne. Ils ont donné le cadavre à l’officier garnison maritime de Setúbal. Lui voit c’est le capitaine anglais, avertit le consul d’Angleterre, mister

Zinzin et Filou

Addison. Le consul téléphone à Lisboa mister Monroe, lui attaché naval anglais. Mister Monroe dit : “Surtout, personne n’ouvrir la valise. Je viens chercher.” Il téléphone aussi le chef de la police de Setúbal et le ministre des affaires étrangères pour dire : “Personne n’ouvrir la valise.”

La nervosité de l’attaché naval anglais rend les autorités portugaises curieuses. Elle ouvrent la mallette, photographient son contenu, puis offrent ou vendent les films aux Allemands. Nous le savons parce que Bletchley Park déchiffre tous les messages allemands.

Le Times publie l’avis de décès du capitaine Martin. Les avions de guerre s’écrasent pour un oui ou pour un non. Les soldats qui s’occupent de leur entretien n’ont pas le temps de tout vérifier bien comme il faut. Par un heureux hasard (enfin, pas heureux pour tout le monde), la rubrique nécrologique du Times contient deux autres avis similaires le même jour. Un avion est tombé en mer au large de Vigo, un autre au large de Cadix.

Le consul fait enterrer le capitaine Martin à Setúbal. L’attaché naval vient de Lisbonne avec un bataillon qui rend les honneurs militaires à l’éminent spécialiste du débarquement. Une magnifique couronne porte les mots “*Yours forever*” et “Millicent Goody”. Le consul commande une pierre tombale en marbre gris.

J’ai dit à dom António que son cousin à la mode portugaise m’avait parlé d’espions désirant changer de camp – et que, d’autre part, j’avais entendu mentionner un certain “Méphisto”. L’homme que je rencontre dans le *Museu de Arqueologia* ne ressemble pas à un démon, mais à un fonctionnaire entre deux âges. Comme convenu, je tiens à la main un guide de Lisbonne en français.

– Vous êtes français, monsieur ? Que pensez-vous de cette mosaïque romaine ?

– J’ai un ami qui dessine dans le même style. Vous êtes Méphisto ?

– Appelez-moi comme vous voulez. Vous comprendrez que je ne vous révèle pas mon véritable nom.

– Le diable mène l’Allemagne à sa perte. Goethe doit se retourner dans sa tombe.

– Je n’éprouve aucune sympathie pour ces gredins. Il faut bien gagner sa vie. Ils ont d’ailleurs tenté de me tromper et je leur ai rendu la monnaie de leur pièce. Comment dit-on ? À brigand, brigand et demi.

– Les Allemands ont tenté de vous tromper ?

– J’avais des soucis d’argent. Quelqu’un m’a dit que l’on pouvait gagner gros en leur vendant des renseignements sur le contenu réel de certains navires. La première fois qu’ils m’ont payé, ils m’ont donné de fausses livres sterling.

– Ah ça, c’est trop fort ! Je connaissais un policier, à Bruxelles, qui était convaincu que les

Zinzin et Filou

Russes imprimeraient de la fausse monnaie pour perturber le monde capitaliste. En fin de compte, ce sont les nazis qui l'ont fait.

– J'ai protesté, bien sûr. J'ai exigé de véritables dollars. Ils étaient plutôt contents de voir que je n'étais pas le dernier des imbéciles. Ils m'ont enseigné comment fabriquer de l'encre sympathique en pulvérisant des comprimés de Pyramidon et en les dissolvant dans l'alcool. Ils m'ont donné une sorte d'agrandisseur photographique à l'envers qui permet de produire un *Mikropunkt*, c'est-à-dire un texte à l'intérieur d'un point sur une page imprimée. Ensuite, on le lit avec un microscope. Nous échangeons aussi des informations en code. Nous remplaçons les lettres par des séries de chiffres qui représentent leurs coordonnées à l'intérieur du *Livre de San Michele* d'Axel Munthe. Les agents allemands en Afrique du nord utilisent un autre livre : *Rebecca*, de Daphné du Maurier.

– Vous me dites tout cela pour me convaincre de votre désir de travailler pour les Anglais ?

– Je vais vous en dire beaucoup plus. La guerre est bientôt finie. Je dois penser à l'avenir. Je n'éprouve aucune sympathie pour les Allemands, encore moins pour leurs idées. Je voulais leurs dollars. Je voulais aussi les punir parce qu'ils m'avaient offensé avec leurs fausses livres sterling. J'ai inventé un correspondant au Maroc. Il envoyait des renseignements de première qualité, mais coûteux. Ensuite, j'ai imaginé d'autres correspondants : en Espagne, à Madère, au Brésil, aux Bermudes, dans la communauté portugaise de New York. J'ai monté tout un réseau. Les boches dépensent une fortune pour que je puisse payer tous mes gens.

– Vous devez tout de même fournir des informations.

– Je passe beaucoup de temps dans les grands cafés de Lisbonne, à boire du moka en lisant le journal. J'écoute les conversations, je note les rumeurs. J'écoute la radio. Je ne comprends ni le hongrois, ni le chinois, mais pour les autres langues, je me débrouille.

– Vous avez une curieuse façon d'appâter le client : vous lui révélez que vous vendez de la marchandise frelatée.

– Je ne crois pas que vous vouliez m'acheter des renseignements. L'Allemagne est enfermée dans sa petite Europe, alors je l'informe sur le vaste monde. L'Angleterre et l'Amérique dominant et connaissent le vaste monde. Je ne peux rien leur apprendre. Ce qui vaut de l'or pour vous, c'est que les Allemands me font confiance. On vient de découvrir je ne sais quel document dans la mallette d'un noyé anglais. Les Allemands l'ont sans doute déjà lu à l'heure qu'il est, mais ils ne peuvent pas se fier à une source d'information unique. Ah, mais si mes correspondants confirmaient le contenu du document...

– Vous avez peut-être inventé des correspondants à l'étranger, mais des informateurs bien réels vous ont parlé de ce noyé. L'information, ça court les rues. Vous savez déceler celle qui a de la valeur. L'argent que vous avez soutiré aux Allemands, vous ne l'avez pas volé.

Zinzin et Filou

– Je vous remercie. Quand vous travaillez dans l’ombre, personne ne vous apprécie à votre juste valeur.

– Voilà ce que vos correspondants ont découvert : les Anglais et les Américains se préparent à débarquer en Grèce ; ils ont prévu une petite opération de diversion en Sicile.

– Bien. Vous comprenez cependant que si les Anglais et les Américains ne débarquent pas en Grèce, je perdrai de mon crédit. Je devrai expliquer aux Allemands que mes correspondants se sont trompés, ou ont été trompés. N’oubliez donc pas de demander à vos commanditaires qu’ils m’envoient des informations disons authentiques, ou vérifiables, afin que je retrouve la confiance complète des Allemands.

– Nous garderons le contact avec vous par l’intermédiaire de dom António.

– Pas de noms. Dites “le douanier”. Je ne vous ai pas demandé votre nom.

– Dites “Filou”.

Je rentre à Londres. Je trouve Nigel plongé dans *Zinzin au Maroc*.

– Si ce navire représente le *Montego Bay* et cet ivrogne le capitaine Greenock, alors je suis Allen, le méchant.

– Je n’ai pas parlé de vous au dessinateur. J’ai juste dit que le second menait le bateau à la place du capitaine. À partir de ça, il a construit une histoire.

– Je suis content de vous voir. J’ai une caisse pleine d’articles de journaux et de textes divers à traduire et résumer. Du français, de l’allemand, du russe.

– Vous voulez une sorte de revue de presse. Donnez-moi tout. Dites, chaque fois que je reviens, j’ai l’impression que le nombre de soldats américains a doublé.

– Il paraît que nous en avons déjà plus d’un million. Des milliers de chars, de canons, de jeeps. Trois tonnes de matériel par soldat. Sans oublier le chewing-gum et le Coca-Cola.

– Vous avez des nouvelles ?

– Les Allemands ont envoyé une division blindée en Grèce. Commandée par Rommel en personne. Nous pouvons remercier nos amis le capitaine Martin et Mr. Méphisto.

– Il demande des informations sérieuses pour retrouver son crédit auprès des Allemands.

– Nous l’avons payé. Nous pourrions décider que nous n’avons plus besoin de lui et le laisser tomber.

– Je pense que ce serait une erreur. Il m’a paru très fort.

– En effet. L’opération a marché comme sur des roulettes. Nous aurons de nouveau envie d’égayer les Allemands quand nous tenterons le grand débarquement en France. Dites-lui que nous lui transmettrons des informations, mais pas tout de suite. Si nous dévoilons une de nos entreprises, nous sacrifions des vies. C’est difficile. Je dois remonter tout en haut de la

Zinzin et Filou

hiérarchie pour obtenir des autorisations. L'idéal, ce serait de leur signaler un truc qu'ils s'apprêtent à découvrir de toute façon.

Si l'Angleterre a sacrifié ses propres combattants, ainsi que des Américains, pour rétablir le crédit de Méphisto, elle ne s'en est jamais vantée. Nigel ne m'a rien dit. Je n'étais même pas anglais, après tout. Certains historiens pensent que Méphisto (et d'autres agents doubles qui devaient donner des gages) ont annoncé aux Allemands le raid aérien sur Nuremberg du 31 mars 1944. Plus de cent bombardiers ont été abattus. Plusieurs centaines de pilotes et membres d'équipage ont perdu la vie. Ils savaient ce qu'ils risquaient. On disait que l'espérance de vie d'un équipage de bombardiers ne dépassait pas celle d'un fantassin de la grande guerre.

Les Anglais possédaient quelques vieux bombardiers au début de la guerre. Ils ont construit des milliers de bimoteurs Blenheim, Wellington, Hampden et Whitleys, de quadrimoteurs Stirling, Lancaster et Halifax, de Mosquitos au fuselage en bois. Les alliés ont bombardé toutes les villes d'Allemagne et d'Europe Centrale sauf Prague et Vienne.

Patton et Montgomery débarquent en Sicile le 10 juillet 1943 sans rencontrer la moindre résistance. On dit que les bandits siciliens aident les Américains. En échange, les procureurs se montreraient indulgents envers les patriotes de la mafia de New York. Si Al Capone était vivant, le président n'hésiterait pas à l'amnistier.

Pendant que Rommel se tourne les pouces à Athènes, la plus grande bataille de chars de l'histoire se déroule à Koursk, au nord de Kharkov. Hitler a ordonné à la Wehrmacht de contre-attaquer. Il croit encore à la victoire. Selon le *Times*, les Allemands ont déjà perdu trois mille chars et soixante-dix mille hommes à Koursk, mais leurs usines fabriquent dix mille chars par an. Nigel, à qui je remets ma revue de presse deux fois par semaine, en sait plus long que le *Times*.

– Ils vont renoncer à leur contre-attaque. Ils ont encore des milliers de chars à Koursk. Ils vont les envoyer en Italie. Ils se méfient des Italiens. Si ces lâches n'ont pas défendu la Sicile, ils ne défendront pas non plus l'Italie. Nous avons mal joué ce coup-là.

– Que pouvions-nous faire ? Encourager les Italiens à défendre la Sicile contre nos troupes ?

– Peut-être. Ou retarder un peu le débarquement, pour laisser le temps aux Russes d'écraser les boches à Koursk. Ils ont un char formidable, le T-34.

– Je suis allé en Union Soviétique il y a longtemps. Ils affamaient les paysans pour vendre le blé à l'étranger et acheter des machines. Tout le monde croyait que Staline voulait posséder une industrie lourde par pure mégalomanie. Il avait raison, en fin de compte.

Zinzin et Filou

– Nous aurions dû prévoir une diversion un peu plus convaincante en Grèce, une autre en Norvège, encourager les Roumains et les Bulgares à retourner leur veste. Maintenant, les gens qui vont débarquer en Italie auront à affronter toute la puissance allemande. Ce qui se passe, hélas, c'est que nous sommes devenus des seconds couteaux. Il y a eu ce grand tournant : quand nous avons cédé le commandement de l'attaque en Afrique du Nord à Eisenhower. *Well*, l'empire britannique est mort et l'empire américain l'a remplacé. Ce grand jeu que nous pratiquons depuis des siècles, ces espions que nous retournons, ces faux renseignements que nous diffusons, les Américains détestent ça. Avant de bombarder Pearl Harbor, les Japonais ont demandé à leurs amis allemands d'envoyer des agents pour étudier les installations portuaires. J'avais un agent double dans le lot. Hoover, le chef du FBI, a refusé de le recevoir, sous prétexte qu'il n'aimait pas les agents doubles.

– Vos méthodes sont plus subtiles et plus économiques, mais la puissance des Américains et des Russes finira par vaincre le Grand Reich qui devait durer mille ans.

– Pas si sûr. Nous interceptons des messages qui mentionnent des armes nouvelles. Hitler a visité une usine à Pennemünde, sur la mer Baltique, où ils fabriquaient des bombes volantes sans pilote. Des machins qui filent à 700 km/h, avec un moteur à réaction.

– C'est un bon signe. Ils n'ont plus assez de pilotes.

– Ils ont aussi lancé des fusées expérimentales. Le chef du programme se nomme Von Braun. Hitler lui a demandé de fabriquer trente mille bombes volantes, afin de pouvoir raser Londres. Nous avons détourné quelques bombardiers qui se dirigeaient vers Berlin et nous avons bombardé l'usine. D'après les messages interceptés, nous avons tué un millier d'ouvriers et deux savants importants. Du coup, ils parlent de construire une énorme usine souterraine.

Le 8 septembre, les alliés débarquent dans le sud de la péninsule italienne. Les Allemands les attendaient. Le *Times* salue une formidable réussite, mais Nigel me raconte l'affaire autrement.

– Les boches ont lancé des fusées télécommandées. Les navires de transport de troupes et les péniches de débarquement coulaient les uns après les autres. Nous avons frôlé la catastrophe, hé hé.

– On dirait que cela vous réjouit.

– Les Américains ne nous ont jamais crus quand nous avons raconté le désastre de Dieppe. Nos troupes ont débarqué sur le quai, mais elles n'ont jamais même atteint la promenade qui borde le quai. Un massacre épouvantable. Au moins, nous avons appris qu'il ne faut pas débarquer dans un port.

– Cette fois, nous avons débarqué sur une plage. À vous entendre, c'était à peine mieux.

Zinzin et Filou

– La seule bonne méthode, c'est celle que nous avons appliquée en Sicile : convaincre les boches de nous attendre ailleurs. Les Américains font moins les farauds depuis que les fusées de Von Braun ont coulé leurs péniches. Pour le débarquement en France, nous leur laissons la direction des opérations sur le terrain. Ils nous laissent la préparation psychologique. Nous allons monter la plus grande mascarade que le monde ait jamais connue.

Au début du mois d'octobre 1943, Nigel me présente les grandes lignes de l'opération qui doit m'occuper pendant plus de six mois.

– L'invasion de la France s'appelle *Overlord*, le débarquement *Neptune*. Il aura lieu sur les plages de Normandie, au sud de la Seine. Les bateaux partiront de Portsmouth et des ports voisins. La traversée dure une nuit. Nous opérerons l'été prochain, de manière à avoir du beau temps. Il serait beaucoup plus logique de débarquer en Norvège depuis l'Écosse et surtout sur les plages du Pas-de-Calais, qui sont à trente ou quarante kilomètres de Douvres. C'est en Norvège et dans le Pas-de-Calais que les Allemands nous attendront. Le programme de débarquements imaginaires s'appelle *Fortitude*.

– Nous envoyons les plans de *Fortitude* dans une mallette accrochée au poignet d'un noyé ?

– Nous allons créer des armées imaginaires cantonnées dans le sud-est de l'Angleterre et en Écosse, un port de guerre imaginaire à Douvres, des avions imaginaires, des putains imaginaires pour le repos des guerriers imaginaires. J'ai aussi reçu un budget pour une opération baptisée *Bodyguard*, qui a pour but de maintenir la dispersion des armées allemandes en Europe. On signalera de nouveau des préparatifs de débarquement en Grèce, ainsi qu'à Trieste, à Bordeaux. Nous inciterons les opposants à s'agiter en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie. Tout cela fera du bruit. Les correspondants de Méphisto auront beaucoup à raconter. Vous retournerez au Portugal. Je ne sais pas encore quand.

– Très volontiers. J'ai trouvé que Lisbonne avait beaucoup de charme.

– Quand vous verrez Méphisto, vous décrierez *Fortitude* bien en détail, mais vous ne mentionnerez pas *Neptune*.

– *Of course*.

– Si je précise ce qui est évident, c'est que la même consigne s'applique aux personnes que vous pouvez fréquenter à Londres ou ailleurs.

– Quelles personnes, par exemple ?

– Eh bien, vos amis belges.

– Mes amis belges ? Quels amis belges ?

– J'imagine que vous connaissez des membres du gouvernement belge en exil.

Zinzin et Filou

- Un gouvernement belge en exil ? C'est la première fois que j'en entends parler.
 - Dirigé par Mr. Pyerlow.
 - Hubert Pierlot ? C'était notre premier ministre quand les Allemands sont arrivés. Je suis un mauvais Belge, ou un mauvais agent de renseignement !
 - Il y a quatre ministres, qui tiennent tous les portefeuilles et remplacent aussi les députés. Ils sont très discrets. Au contraire, les Français du général De Gaulle se pavent partout comme des coqs. Même consigne pour eux.
 - Il faudra bien les informer un jour ou l'autre. Vous aurez besoin des résistants.
 - Nous attendrons le plus tard possible. Les Français sont trop bavards. Ils utilisent un code ridicule, que l'un de nos champions de mots croisés a déchiffré en une demi-heure. Les seuls résistants efficaces en France, ce sont les communistes, ce qui est bien irritant.
- Je me mets au travail. Bien entendu, je ne peux pas créer tout seul deux armées et un port de guerre, même imaginaires. J'appartiens à une équipe qui compte une cinquantaine d'employés permanents. Je retrouve plusieurs de mes anciens condisciples de Guilford et Arisaig. Il y a aussi douze ou treize Américains, dont la présence est nécessaire pour la bonne raison que l'armée imaginaire de Douvres est américaine : *First U.S. Army Group*, de son petit nom FUSAG. Nous avons besoin des Yankees pour imaginer des matchs de baseball entre les régiments, puis pour les commenter à la radio avec leur accent de mâcheurs de gomme. L'opération qui consiste à créer et faire vivre l'armée FUSAG porte elle-même un nom de code, *Quicksilver*.
- Je rencontre l'un des Américains chez Nigel.
 - *Hey, Dixie !*
 - *Gosh, Rayzeen !*
 - Filou, maintenant.
 - Ah oui. Moi, je m'appelle Brooklyn.
 - Vous venez vous joindre à nous ?
 - Je vais superviser *Fortitude North*. Je connais la Norvège, où j'ai cherché des minerais rares jadis. Je vais envoyer des agents là-bas. Ils recruteront des instructeurs de ski pour notre armée en Écosse. Sans trop se cacher. Les Allemands doivent en venir à soupçonner que nous préparons un débarquement dans un fjord. Nous allons acheter des tonnes d'anti-gel et des kilomètres de cordes d'escalade. En Norvège, nos gars demanderont si tel pont peut supporter le passage d'une colonne de chars, si tel col est très enneigé en hiver. Ils pourront saboter ou détruire une petite usine chimique ici ou là, c'est toujours ça de pris. Ils iront aussi en Suède.
 - Notre armée imaginaire envahira la Suède ?
 - Les boches envahissent les pays neutres, pas nous. Nos agents se contenteront de

Zinzin et Filou

répandre des rumeurs. Que la Suède pourrait renoncer à sa neutralité et basculer dans le camp allié. En vérité, si la Suède cessait d'aider les Allemands, ce serait déjà bien.

– Elle est neutre ou elle aide les Allemands ?

– Elle leur vend des roulements à billes pour leurs chars et leurs avions. Appelez ça comme vous voulez. Si nous arrivons à convaincre les Allemands que la Suède pourrait cesser d'exporter ses roulements, ils attaqueront le pays pour réquisitionner les usines et cela fera autant de troupes en moins en Normandie.

– Les Suédois ne se doutent pas qu'il profitent de leurs dernières nuits de sommeil paisible. Ils vous diront merci.

– En toute objectivité, ce sont des ennemis. Comme ces autres neutres hypocrites, les Suisses. Ils participent aussi à l'effort de guerre allemand. Dans une guerre mondiale, personne n'est vraiment neutre.

– Au fait, je n'entends plus parler de la bombe atomique.

– Mes compatriotes ont fini par lancer un énorme programme de recherche à la fin de l'année 1941.

– Quand ils sont entrés en guerre ?

– Par une sorte de hasard, la veille de Pearl Harbor. Churchill leur a frotté les oreilles, alors ils ont dit OK. Ils sont en train de construire la plus grande usine du monde dans le Tennessee pour séparer les deux sortes d'uranium, le 235 et le 238. Le second est cent trente fois plus abondant que le premier, mais il n'explose pas. Les séparer est presque impossible. Il faut une quantité d'énergie prodigieuse. Ils ont bâti une première usine juste pour produire l'électricité nécessaire. Par ailleurs, ils ont construit à Chicago ce qu'ils appellent une "pile atomique", un système dans lequel la fission de l'uranium se fait de manière contrôlée et non explosive. Cela permettra un jour d'obtenir de l'électricité pour presque rien. Ils ont découvert un phénomène nouveau dans la pile atomique : l'uranium inutile, le 238, peut se transformer en un nouveau corps qu'ils ont baptisé Plutonium. C'est un métal qui n'existe pas dans la nature, mais qui explose encore mieux que l'uranium 235. Ils ont caché des laboratoires secrets dans les montagnes Rocheuses pour fabriquer la bombe, ou plutôt les bombes : celle à l'uranium 235 et celle au plutonium.

– Les Allemands ont commencé deux ans plus tôt. Ça fait froid dans le dos. Nigel dit qu'ils possèdent des bombes sans pilote et des fusées.

– Mais pas la bombe atomique. Ils ont cherché dans une mauvaise direction et sont coincés dans une impasse. Nous possédons de bons renseignements parce que le patron du programme, le professeur Heisenberg, est venu à Copenhague pour se confesser auprès de Niels Bohr, son maître. Ensuite, les Allemands ont voulu déporter les juifs danois, qu'ils

Zinzin et Filou

avaient laissés tranquilles jusque là. Niels Bohr, qui est à moitié juif, s'est enfui en Suède. À sa demande, le roi de Suède a accepté d'accueillir tous les juifs danois. Niels Bohr vient d'arriver ici. Nous allons l'expédier en Amérique pour qu'il explique ce que lui a dit Heisenberg.

– Des amis de Nigel ont fait sauter une usine d'eau lourde en Norvège. Vous ne m'avez pas parlé d'eau lourde.

– Dans la pile atomique de Chicago, l'uranium est enchâssé dans du graphite, qui facilite la réaction en ralentissant les neutrons. Les Allemands n'ont pas réussi à obtenir la réaction avec du graphite. Ils n'ont pas compris que le graphite devait être très pur. En utilisant de l'eau lourde à la place du graphite, c'est plus facile. Tant que nous réussissons à les priver d'eau lourde, ils ne peuvent pas construire leur pile. D'autre part, ils ont tenté de séparer l'uranium par un procédé qui ne marche pas. En Amérique, nous avons essayé cinq ou six procédés différents. Les Allemands y croyaient à moitié. On dit que plusieurs hauts dignitaires, Hitler lui-même peut-être, se méfiaient de la théorie "juive" d'Einstein. Ils n'ont pas investi les sommes nécessaires quand c'était encore possible. Maintenant, c'est trop tard.

– S'ils ont renoncé, pourquoi continuez-vous ?

– Certains disent que Roosevelt veut lancer ces nouvelles bombes sur le Japon. D'autres pensent qu'il prévoit déjà une guerre contre les Russes. Vous savez quoi ? En fin de compte, nous utilisons l'uranium du Congo. Notre expédition n'aura pas été inutile.

Je participe à la plus grande mascarade que le monde ait jamais connue. De toute mes aventures, c'est sans doute la plus extraordinaire. Pourtant, je consacre l'essentiel de mon temps à des tâches d'employé de bureau. J'écris des lettres et des rapports, je téléphone, je prends le métro pour porter un pli, je cours à droite et à gauche. Je vais presque tous les jours aux studios de cinéma de Shepperton, dans la banlieue de Londres. Ils doivent construire un faux débarcadère pétrolier pour le port de Douvres, de faux pipe-lines, de faux hôpitaux de campagne, des chars en caoutchouc et des canons en contreplaqué. Je supervise la fabrication de quatre cents fausses péniches de débarquement. Un simple radeau est posé sur des bidons vides. Une superstructure de bois et de toile complète l'illusion.

– La cheminée est en carton ?

– Carton ondulé, *sir*.

– J'ai lu dans le dossier qu'il y aurait de la fumée. Elle ne va pas brûler ?

– Nous aurons un petit fumigène. Ça ne risque rien.

– Les équipages ?

– Nous avons trouvé les retraités, mais les uniformes ne sont pas encore prêts.

Zinzin et Filou

– Et les comédiens ?

– Nous aurons une dizaine de personnes dans le studio d'enregistrement radio après-demain. Vous devez nous apporter les textes, *sir*.

– Je suis en train de les taper. J'ai passé une semaine à Portsmouth dans les bureaux et sur le port. J'ai noté des conversations, j'ai écrit des sortes de canevas sur lesquels il faudra broder. Les intendants recherchent des provisions égarées : "J'ai dix mille hommes qui vont mourir de faim, et pour commencer ils vont tout casser, nom de Dieu !" Un général réclame une secrétaire, un camion de pétrole est en flammes. Les chars reçoivent des munitions destinées à l'artillerie lourde, et réciproquement. J'ai au moins cent voix différentes.

– Ce sont des comédiens habitués à la radio. Ils savent changer leur voix.

Nigel considère les agents des services spéciaux américains comme des cowboys à peine plus malins que leurs mules, mais ceux qui travaillent avec nous ont vite compris ce qu'ils doivent faire.

– *You know what, Nigie ?* Nous allons nommer Patton à la tête de l'armée FUSAG. Les Allemands le connaissent et le craignent. Il leur en a mis plein la vue en Afrique du Nord.

– C'est quand même un débarquement secret, en principe. Nous ne pouvons pas crier sur les toits que Patton commande les troupes.

– Pas besoin. Nous allons le faire venir en Angleterre et lui demander de rester discret.

– Autant demander à un éléphant de visiter un magasin de porcelaine sans rien casser.

– Justement. Ce grand connard va se faire remarquer. Vous le connaissez. Il ne peut pas s'empêcher de fréquenter les bars, d'échanger des coups avec des sous-off et de foutre la main aux fesses des soldates. Les Allemands seront avertis de sa présence sans qu'elle ait été annoncée officiellement. L'un de vos agents doubles leur transmettra une information confidentielle : Patton commande l'énorme armée qui se rassemble près de Douvres pour débarquer dans le Pas-de-Calais. Si nous jouons bien notre bluff, ils le croiront, et croiront par la même occasion à l'opération *Quicksilver*.

– Savez-vous si votre président a enfin décidé qui commanderait la vraie armée, celle de Normandie ?

– Il hésite entre Eisenhower, qui a réussi le débarquement en Afrique, et Marshall, qui est meilleur stratège. On dit qu'il préfère garder Marshall auprès de lui.

Je vais au *Runcible Hat* et j'achète tous les livres de Wodehouse. Ils sont absents des rayons, mais la libraire les trouve je ne sais où par amitié pour moi.

– Cela faisait longtemps. Vous voulez que j'écrive une autre lettre à mon fiancé ?

– J'ai le regret de vous annoncer qu'il est mort. Le Times a publié l'avis de décès. Il a rendu de grands services à la Grande Bretagne. Je crois qu'il lui ont donné une médaille.

Zinzin et Filou

Même en passant mes soirées avec Bertie Wooster et Jeeves, j'ai du mal à oublier le lourd fardeau qui pèse sur mes épaules. Non seulement je dois taper des rapports que j'aurais dû rendre hier, répondre au téléphone toutes les deux minutes, vérifier que personne ne dit la vérité par erreur, mais je me demande – une fois de plus – si le jeu en vaut la chandelle. Les rumeurs que nous répandons arrivent aux oreilles des Gaullistes, qui les transmettent aux résistants du Pas-de-Calais. Ces derniers, des amateurs encadrés par quelques combattants exercés, entreprennent des actions dangereuses en croyant nous aider. Les Allemands les cueillent comme des fleurs. Plus de mille malheureux ont été pris et exécutés depuis le début de l'opération *Fortitude*. De plus, nos avions bombardent les blockhaus, casernes et garages du Pas-de-Calais, comme si nous voulions affaiblir l'ennemi avant le débarquement. De nombreux civils français périssent, victimes de l'imprécision des bombardements.

Selon les déchiffreurs de Bletchley Park, Hitler croit dur comme fer à une prochaine attaque dans le Pas-de-Calais. Il se fie à son instinct. Notre mascarade n'est pas inutile : elle confirme ses convictions. D'autre part, Mephisto et les autres agents doubles mentionnent souvent l'armée FUSAG. Pour rejeter les alliés à la mer, Hitler confie la défense du mur de l'Atlantique à Rommel.

Nigel considère que nous avons encore du pain sur la planche.

– Ils comptent sur leurs armes nouvelles pour compenser l'infériorité numérique de leurs troupes. Ils construisent des avions ultrarapides sans hélices : Messerschmitt 262, Arado 234, Heinkel 174. Le même moteur à réaction que leur bombe volante. Ils ont essayé un canon de cent vingt-cinq mètres de long, enterré jusqu'à la gueule.

– Jules Verne a imaginé ce genre de jouet pour expédier des gens sur la lune.

– Il envoie des obus contenant vingt-cinq kilos d'explosifs à six cents kilomètres.

– Vous m'aviez parlé d'une usine souterraine.

– Près de Weimar. Ils ont creusé deux tunnels de deux kilomètres reliés par quarante-six galeries transversales. Seize mille esclaves tirés d'un camp de concentration voisin y fabriquent les bombes volantes, sous la supervision de deux mille techniciens allemands.

– Mais ils ne savent toujours pas comment fabriquer une bombe atomique.

– Ils ont tout de même réparé l'usine d'eau lourde en Norvège. Des B17 américains l'ont bombardée en novembre dernier. Ils se préparent à transporter tout le stock d'eau lourde en Allemagne. Mes Norvégiens vont intercepter le convoi d'une manière ou d'une autre. Le train transportant les barils doit traverser un lac sur un ferry. Ils envisagent de couler le ferry.

– Vous recevez toujours des renseignements de Zwerg ?

– Quand l'armée rouge a repris Smolensk et Kiev, Zwerg nous a écrit que les dirigeants

Zinzin et Filou

hongrois se demandaient comment relâcher les liens qui les unissaient à l'Allemagne. Ensuite, il nous a avertis que les boches se préparaient à envahir la Hongrie. Ils l'ont fait une semaine plus tard. Je dois dire que nous sommes de mieux en mieux informés. Maintenant, le chef des services secrets lui-même nous envoie des lettres d'amour.

– L'amiral Canaris ?

– La moitié de l'état-major complotte pour éliminer Hitler. Les généraux qu'il n'a pas chassés ou exécutés, les aristocrates prussiens qui constituent les cadres de l'armée depuis toujours. Canaris est dans le coup, Rommel aussi. Ils espèrent sauver l'Allemagne avant qu'elle ne soit totalement détruite. Une civilisation millénaire et tout ça. Ils voudraient que nous débarquions vite pour arriver à Berlin avant l'armée rouge. Ils croient à la possibilité d'un grand renversement si Hitler disparaît. Les alliés et l'Allemagne unis contre l'Union Soviétique ! J'entends parler de contacts très secrets entre Churchill et certains généraux allemands. Un diplomate suédois sert aussi d'intermédiaire. Cela passe au-dessus de ma tête.

– Nous leur pardonnerions leurs crimes, les massacres, les horreurs ? Hitler n'est pas le seul coupable, quand même.

– Vous avez entendu Dixie, l'autre jour : Roosevelt fabrique sa bombe atomique pour le cas où les Russes voudraient avaler toute l'Europe. Churchill pense aussi à ce qui se passera après la guerre, mais ne m'en demandez pas plus. Il ne me met pas dans la confiance.

Je retourne en Écosse, dans un coin désert des Highlands, face à l'île de Skye. Nos allées et venues aident les gens de *Fortitude North*, qui prétendent exister dans le coin. Nous campons sur la lande. Je retrouve Karol, le psychologue tchèque que j'ai connu à Bletchley Park. Des ingénieurs de la marine assemblent des simulacres. Combien de ballons métallisés faut-il accrocher à une vedette pour que son écho sur un écran radar ressemble à celui d'un navire de transport de troupes ? Ni trop, ni trop peu. *Bigger is not better*, dit Karol.

– Avec un ou deux ballons, si les vagues sont grosses, rien sur le radar. Trois ou quatre, très bien. Dix ballons, la vedette devient le porte-avions. Au moins, tu es sûr le radar le voit. Mais qu'est-ce que c'est, ce porte-avions dans le Pas-de-Calais ? D'où est-il venu ?

– Surtout que trente vedettes qui jouent au ballon peuvent devenir trente transports de troupes. Tandis que trente porte-avions apparaissant d'un seul coup sur le radar, c'est louche.

Des petits avions jettent des filaments d'aluminium pour produire l'illusion d'une attaque aérienne à grande échelle. Ils larguent des parachutistes en carton, qui explosent en touchant le sol. C'est encore de la haute psychologie.

– Les paysans croient le parachutiste est tombé sur la mine. Ou bien il a tiré sur les ennemis en arrivant. Ils ne s'approchent pas car ont peur les coups de feu, mais signalent le

Zinzin et Filou

grand parachutage. S'ils viennent voir plus tard, ne trouvent rien. Pensez les parachutistes partis.

– S'ils trouvaient des parachutistes en carton, ce serait gênant, en effet.

Je dors sous la tente et je prépare le grand jamboree de Normandie. Scout toujours. Je cours dans la lande à l'aube. Je croise des lièvres, parfois un renard. Pourquoi venons-nous les déranger avec nos explosions ?

La flotte assemblée à Portsmouth et Southampton vérifie le niveau d'huile et fait le plein d'essence au début du mois de juin. Les dates convenant pour le débarquement dépendent de la position de la lune. Il faut arriver avec la marée vers la fin de la nuit. Ce serait le 5 ou 6 juin, ou bien quinze jours plus tard. Je m'installe à Douvres. Nous multiplions les échanges de communications radiophoniques sur fond de grondements de moteurs, grincements de grues, sifflets, chocs de coques, avec assaisonnement de jurons américains. Vingt-cinq camions vides roulent jour et nuit de Londres à Douvres et de Douvres à Londres.

Le 4 juin, les spécialistes de la météorologie annoncent tempête, pluie et brouillard. Je téléphone à Nigel pour lui demander des instructions.

– Les gens de *Neptune* poursuivent leurs préparatifs, Faïloo. Vous devez donc continuer à vous agiter.

– La reconnaissance aérienne me dit que les Allemands mangent leur choucroute de l'autre côté sans s'occuper de rien. Ils n'y croient pas. Ils ont aussi des météorologues.

– Ils y croient si peu que Rommel vient de partir en vacances. Il va dire bonjour à sa femme et à son Führer. Selon nos sources, il prévoit un débarquement dans le Pas-de-Calais vers le 19 juin.

Le 5 juin au soir, le météorologue en chef prévoit la possibilité d'une brève éclaircie, quelques heures, au petit matin. Eisenhower décide d'y aller. Nigel m'appelle.

– Vous lancez vos vaisseaux fantômes, vos avions à filaments et vos parachutistes pétards à quatre heures du matin.

– Ça leur fera une sacrée surprise. En l'absence de Rommel, en plus !

– Ce n'est pas gagné d'avance. Face aux gars qui débarquent, en majorité des Américains, donc des débutants, vous avez des professionnels. Les champions du monde. Notre seule chance, c'est que le bonhomme qui les dirige est aussi cinglé que le chapelier fou d'*Alice in Wonderland*.

Le brouillard se lève juste à temps le 6 juin à l'aube, ce qui n'empêche pas des navires de transport de s'éventrer les uns les autres et de couler. Le débarquement se déroule sans anicroche sur certaines plages, avec anicroches sur d'autres. Sur la plage baptisée Omaha, des

Zinzin et Filou

artilleurs allemands bien réveillés fauchent des milliers de paysans du Kansas. Nos ballons et nos filaments n'affolent pas les défenseurs de Calais. Ils croient à un test, ou à une tentative d'intimidation précédant la véritable offensive.

Quand les adjoints de Rommel apprennent que des Américains foulent les plages de Normandie, ils pensent que c'est une diversion, que les alliés veulent éloigner les chars du véritable champ de bataille. Les divisions blindées ne bougent pas. Rommel revient. Il devine vite que *Neptune* n'est pas une diversion, mais il ne réussit pas à convaincre Hitler, qui attend le vrai débarquement et refuse d'affaiblir les défenses du Pas-de-Calais. Le 7 juin et les jours suivants, nous maintenons un niveau élevé de cacophonie radiophonique à Douvres. Méphisto continue à dire que l'armée FUSAG va bientôt quitter l'Angleterre. Hitler garde des troupes d'élite à Calais jusqu'à la fin du mois de juillet.

Les alliés réussissent à installer des ports artificiels et une tête de pont solide en Normandie. Douze mille hommes ont été tués ou blessés au cours du débarquement. Les Américains, qui ne croyaient pas aux mascarades anglaises, avaient prévu des pertes beaucoup plus élevées : au moins soixante-quinze mille hommes. Nigel me félicite comme si j'avais sauvé moi-même toutes ces vies.

– Ils étaient vraiment convaincus que Patton et l'armée FUSAG allaient embarquer à Douvres. Vous avez fait du bon boulot, Faïloo.

– Vous pourriez aussi bien remercier Hitler pour son entêtement. Vous savez ce que je pense ? Un jour, quand les historiens étudieront ce débarquement, ils décerneront des lauriers à Méphisto. C'est un homme subtil et intelligent, qui mène les Allemands par le bout du nez. En passant ses journées à lire le journal dans les cafés de Lisbonne.

– *Yeah*. Un employé des boches qui a retourné sa veste. Les historiens diront qui il a le mieux servi : ses premiers maîtres ou nous. Je reconnais qu'il a un cerveau. Ce n'est pas comme la girafe qui prétend diriger le gouvernement français en exil.

– De Gaulle ?

– Nous ne pouvions pas le tenir complètement à l'écart d'*Overlord*. Nous l'avons mis dans le coup le plus tard possible. Nous lui avons donné un calendrier pour l'intervention des résistants, région par région. Ils devaient attendre que les Allemands se mettent en mouvement et attaquer les convois. De Gaulle refuse de recevoir des ordres. Il a appelé à l'insurrection générale. Beaucoup trop tôt. Ces Français n'en font qu'à leur tête. Ils commencent par attraper et fusiller des collaborateurs, réels ou supposés. Ensuite, ils se font la guéguerre entre groupes rivaux. Les boches doivent rigoler. Les maquisards sont sortis du bois, il n'y a qu'à tirer dans le tas. Les communistes attendent leur heure.

Six jours après le début du débarquement, les Allemands lancent les premières bombes

Zinzin et Filou

volantes VI en direction de l'Angleterre. Elles explosent au départ, ou bien tombent en rase campagne. Sur mille bombes lancées, dix seulement atteignent Londres. Les artilleurs ajustent leur tir. Au cours de la deuxième attaque, soixante-dix VI explosent à Londres. Ensuite, des centaines. Dix mille bombes volantes partent du Pas-de-Calais, deux mille cinq cents arrivent à Londres. Six mille morts, vingt mille blessés.

Nigel redoute ces armes nouvelles.

– Les Allemands ont les meilleures armes et les meilleurs soldats. Nous avons de la chance qu'ils soient si stupides. Nous-mêmes, nous avons bombardé bêtement leurs villes en espérant démoraliser les populations civiles. Hitler se venge en attaquant Londres. Ça ne marche pas. Ils ne nous ont pas démoralisés la dernière fois, nous ne les avons pas démoralisés non plus. S'il attaquait plutôt Southampton et Portsmouth, il couperait le cordon ombilical qui alimente l'offensive de Normandie en essence et en munitions. Ils peuvent encore gagner.

– Prions le ciel que rien n'arrive à Hitler. C'est notre meilleur allié !

– Vous ai-je parlé de leurs nouveaux sous-marins ?

– Je croyais qu'on ne parlait plus des sous-marins.

– Un nouveau modèle, type XXI, qui échappe à la détection. S'ils l'avaient fabriqué plus tôt, nous étions foutus. Quand ils ont envahi la Hollande, ils ont trouvé deux petits sous-marins dans le port d'Amsterdam, affublés d'un tuyau articulé qui ne servait à rien. Il était rangé le long de la coque. On pouvait le tourner jusqu'à une position verticale. Un *schnorchel*. Ils ont pensé que cela permettait aux hommes de respirer quand le sous-marin se planquait juste sous la surface de l'eau. Les Allemands ne sont pas des mauviettes comme les Hollandais. Ils respirent de l'air vicié sans se plaindre. Ils ont enlevé les *schnorchel* et récupéré les sous-marins.

– C'était un tuyau de respiration pour le moteur.

– Vous êtes plus malin qu'eux. Ils l'ont compris au bout de quatre ans. Leurs nouveaux sous-marins n'ont plus besoin de remonter en surface pour avancer. Le moteur diesel fonctionne en immersion.

Le 20 juillet, le général-comte von Stauffenberg croit qu'il a tué Hitler. Il assiste à une réunion en présence du Führer. Il dépose sa serviette sous la table, après avoir amorcé la bombe qu'elle contient. Excusez-moi, messieurs, je vais faire pipi. Il croit sauver sa peau. L'Allemagne a besoin de moi. Demain, avec mes camarades, nous chasserons les complices de ce gangster et nous remettrons le pays sur le droit chemin. Hitler a des fourmis dans les jambes. Quand la bombe saute, il est parti se promener de l'autre côté de la pièce. Quatre morts. Une bombinette bricolée par des maladroits. Hitler à peine égratigné. Stauffenberg aurait dû rester dans la pièce et suivre le Führer avec sa serviette. Ils le fusillèrent le lendemain

Zinzin et Filou

– ainsi que Rommel, Canaris et deux ou trois douzaines de généraux prussiens.

Vers la fin du mois d'août, les alliés libèrent Paris. Des régiments français, partis de Brazzaville et de Douala, entrent dans la ville devant le gros des troupes.

La Turquie, la Roumanie et la Bulgarie disent aux Allemands : “Continuez sans nous.” La Roumanie déclare même la guerre à l'Allemagne quatre minutes avant l'arrivée de l'armée rouge.

17 En Pologne

Le 4 septembre 1944, alors que j'écoute la BBC en me rasant, j'entends le mot "*Brussels*" dans une liste de villes libérées la veille par l'armée anglaise. Je suggère à Nigel de m'envoyer en mission chez moi.

– Un retournement de situation inhabituel va se produire. Je vous ferai un rapport. Hier, des milliers de personnes collaboraient avec les Allemands. Demain, on aura bien du mal à les retrouver, mais on se cognera le nez sur des résistants à tous les coins de rue. Il faudrait trouver une méthode pour séparer le bon grain de l'ivraie dans les villes abandonnées par les Allemands. Ou même dans des pays entiers, comme la Bulgarie.

– Les Russes feront ce boulot en Bulgarie. Sans prendre de gants, je le crains. Un pays qui nous donnera du fil à retordre, c'est l'Allemagne. Les criminels seront les premiers à montrer patte blanche.

– Dans ce cas, arrêtez les premiers qui montrent patte blanche.

– Nous avons le temps d'y réfléchir. L'Allemagne est encore loin. Partez donc en Belgique, Faïloo. Prenez des vacances. Ne nous sentez pas tenu de rédiger un rapport. Je vais tout de même vous donner un ordre de mission.

La nouvelle concierge de la rue du Groenland me dit que tous les appartements sont loués. Je m'installe à l'hôtel Érasme, un palace poussiéreux réquisitionné par l'armée anglaise. Les gens que je connaissais à Bruxelles ont eu plus de quatre ans pour disparaître ou déménager. Au lieu d'aller frapper aux portes, je montre mon ordre de mission aux soldats qui gardent l'hôtel de police et je monte dans le bureau de M. Van der Broucke.

– Tiens donc. Quelle surprise ! M. Raisin... Ou dois-je dire Filou ?

– Bonjour, monsieur. Vous n'avez pas changé de bureau.

– Je suis revenu seulement la semaine dernière. J'étais parti à la campagne. Je cultivais mon jardin.

– Et M. Van der Broeke ?

– Lui, c'est le contraire. Il a passé toute la guerre ici et il est parti la semaine dernière.

– À la campagne ?

– Dans une cellule où il est à l'abri de la pluie. Il a beaucoup travaillé, il va savoir se reposer pendant quelques années.

– Avez-vous des nouvelles de sa fille ?

– Vous ne l'avez pas vue à Londres ? Elle s'occupait de je ne sais quoi pour notre gouver-

Zinzin et Filou

nement en exil.

– Je me sentais plus anglais que belge. Je ne sais même pas où ce gouvernement en exil avait ses bureaux. C'est dommage, j'aurais bien aimé la rencontrer. Le père dans un camp, la fille dans l'autre.

– C'est courant. Tenez, votre ami Erdé. Son frère travaillait à Londres, lui aussi. Il a trouvé des milliers de Belges dans la marine marchande anglaise. Il les a envoyés suivre une formation pour se spécialiser dans le déminage. Il y avait des marins belges sur tous les dragueurs de mines.

– Son petit frère ? Je l'ai peut-être vu une fois. Si je l'avais croisé dans les rues de Londres, je ne l'aurais pas reconnu. Ah, je vous remercie de m'avoir envoyé les journaux et les livres.

– Il n'y a pas de quoi. J'ai pensé que ça vous amuserait.

– Et Erdé ? Est-il en prison, comme Van der Broeke ?

– Pas à ma connaissance. Je dois dire que de toute l'équipe qui rédigeait le journal que nous appelions *Le Soir Volé*, il est le seul qui ait échappé au cachot. C'est avec une grande satisfaction que nous lisons de nouveau le véritable *Soir*. Erdé n'y travaille plus, bien entendu. Désirez-vous que je vous donne son adresse ?

– J'aimerais le revoir, c'est certain. Je ne veux pas perdre mes amis d'enfance. Je n'ai pas de famille. Et puis je me demande comment il va justifier certains dessins ignobles que vous m'avez envoyés.

– Il ne les justifie pas. Il joue les grands naïfs. Il prétend ne pas comprendre ce qu'on lui reproche.

– Ont-ils retrouvé le trésor du pirate ?

– Il y a longtemps. Dans la crypte du château de Roumoulin.

– Ils sont partis au bout du monde pour rien ?

– Ils ont déniché un parchemin dans l'épave. Le titre de propriété du château, offert par Louis XIV au chevalier de Foque. Cela explique que les frères Roseau y aient trouvé une maquette du navire Le Centaure. Attendez, j'ai les albums quelque part.

– C'est la même intrigue que *Zinzin et le fétiche*. On cherche un objet que l'on a sous le nez.

– Le capitaine rachète le château de son ancêtre avec l'argent que Héliotrope a obtenu pour le brevet de son sous-marin.

– Il porte un nom anglais, mais son ancêtre était français. Maintenant, il s'installe en France. Si Roumoulin se trouve en France, alors le marché aux puces aussi. Les frères Roseau sont français, ainsi que Dupont/Durand et même Zinzin. Il a commencé une nouvelle aventure ?

Zinzin et Filou

– Des archéologues qui ont rapporté une momie Inca du Pérou semblent succomber à une malédiction.

– Ah oui ? Il a dû retrouver mon reportage en Bolivie dans un tiroir.

– Tenez, voici les deux albums et les pages du *Soir Volé* avec cette histoire de momie. Vous me les rapporterez quand vous voudrez.

À l'époque où je voyais Erdé dans les bureaux du *Petit Nouveau*, il louait un logement modeste près de la gare du Midi. Je le retrouve dans une banlieue cossue. La maison qu'il occupe avec Yvonne, au milieu d'un jardin qui mériterait presque le nom de parc, est certes plus petite que le château de Roumoulin. On pourrait néanmoins y loger au large Zinzin, le capitaine Defock, Victor et Héliotrope.

Yvonne m'ouvre la porte. Elle ne paraît pas enchantée de me revoir.

– Ah, c'est vous... Denis, c'est Tatave ! Entrez donc.

Erdé est assis, ou plutôt affaissé, dans un grand fauteuil verdâtre. Il se lève lentement. Il est mal rasé. Le blanc de ses yeux ressemble à une faïence sale. Il ne me sourit pas. Il marmonne. Je dois tendre l'oreille pour comprendre certains mots.

– Je croyais que c'était encore la police. Salauds...

– Bonjour, Dédé. Je suis content de te revoir, dis donc.

– M'ont arrêté quatre fois.

– La police ?

– La Sûreté, la police, nom de Dieu. Des justiciers l'improviste. Résistants de dernière minute. Vermine. Cloportes émergent de la fange... Tu ne viens pas m'arrêter, au moins ?

– Mais non. Je ne suis pas policier.

– Tu es quoi ?

– Eh bien, hmm, c'est une longue histoire.

– Dès le 3 septembre, merde. Un dimanche. À minuit, les charognes. Minuit... Leur brochure, ordure, prétendue "Galerie des Traîtres". M'ont accordé l'honneur, traître deux fois. Dans la liste des criminels, oui, criminels, qui rédigeaient le *Soir-Ersatz*, comme ils disent, Erdé et Denis René. Torchon. Dégueulasse... Erdé, tout le monde connaît, ont mis ma photographie et cette adresse, mais Denis René ? Inconnu au bataillon. Sa notice, écoute : "Impossible d'obtenir des renseignements sur cet individu. Sans doute dangereux. À surveiller de près." La police, passé une nuit en prison. Là, savaient me surveiller de près.

– Une nuit en tant que Erdé ou que Denis René ?

– Une nuit à discuter avec Paul Herten. Tu l'as connu ? A dirigé *Cassandra* et le *Nouveau Journal*. Craignait de passer dix ans. "Ils vont me coller dix ans ! Tous devenus fous !" Je

Zinzin et Filou

l'entends encore. Je l'entends, sais-tu... "Dix ans, mon Dieu ! Je ne verrai pas mes enfants grandir..." Un homme honnête. Je l'ai rassuré : "La fièvre va retomber, Paul." Ils l'ont fusillé.

– Il n'exerçait pas n'importe quelle profession. Il savait à quoi il s'engageait.

– Il pensait accomplir son devoir... Son devoir, tout simplement. N'a tué personne. Père de famille.

– Des pères de famille dirigent l'Allemagne au nom de Hitler. Ils n'ont tué personne et pensent accomplir leur devoir. Cela ne les empêche pas d'être des criminels.

– Tu compares Paul Herten à Goering, c'est ça ?

– Non, tu as raison. Ceux qui l'ont fusillé ont commis un crime en prétendant punir un criminel. Des tensions se sont accumulées au cours des années, et maintenant ça explose. Ça tombe sur les gens en vue, les hommes publics, comme Paul Herten. J'ai cru comprendre que l'on supprime aussi un voisin gênant, ici et là. La jalousie ou la vengeance profitent du désordre pour se grimer en justice.

– Ils ont flanqué des centaines de journalistes au trou, des centaines, et interdit aux autres d'exercer leur profession. L'intolérance absolue... Les aventures de Zinzin, c'est fini.

– Voyons, qu'est-ce que tu racontes ?

– Je ne vais pas me tourner les pouces. J'ai à reprendre les albums déjà publiés. Les colorier. Soixante-deux pages.

– Ils abandonneraient le professeur Héliotrope ? Tu dois les envoyer au Pérou !

– Plus le droit d'exercer. Va donc le chercher toi-même, Héliotrope. Tu es déjà allé là-bas. Un jeu d'enfant pour un grand voyageur. Où étais-tu, toutes ces années ? Amérique ? Tombouctou ? Chine ?

– J'ai séjourné en Chine, en effet. J'ai surtout vécu à Londres.

– Tu travaillais pour les macaques, le pseudo gouvernement, comme mon frère ?

– Pour les Anglais. Tu te souviens que tu avais parié, il y a longtemps, que je porterais un jour l'uniforme ? Eh bien, je l'ai fait. Je te dois mille francs.

– Tu as choisi le bon côté, et maintenant tu sais te pavaner. Bravo.

– Je n'ai rien choisi. Ils sont venus me chercher. Les gens avec lesquels j'étais allé au Maroc. Si je me souviens bien, tu es parti en France dans ton Opel deux ou trois jours avant l'arrivée des Allemands. Moi, je n'avais pas de voiture. Je suis resté bêtement à Bruxelles avec Mme Merle, et d'ailleurs elle est morte, tu le sais sans doute. Les choses auraient pu tourner autrement : j'aurais passé toute la guerre ici, et toi à Londres.

– Un petit gars nous a hébergés, près Clermont-Ferrand... Aller à Londres ? Même pas pensé. J'aurais fait quoi ? Parle pas anglais.

– J'ai rencontré des Belges qui étaient en France et qui ont trouvé un bateau je ne sais où, à

Zinzin et Filou

Bordeaux je crois, pour les emmener en Angleterre.

– Si le roi était parti à Londres, je ne dis pas. La reine de Hollande à Londres. Le roi de Norvège. Non, il a raison, Léopold. Rester avec son peuple. Vivre les mêmes épreuves. Quand il nous invite, revenez au pays, chers compatriotes, reprenez le travail, j’obéis. Je reprends mon travail. Un boulanger, un cordonnier, pareil. De Becker, tu l’as connu à Saint-Boni, me dit qu’il dirige *Le Soir* et me propose du boulot. Je dois gagner ma vie, non ?

– Le travail du boulanger et du cordonnier est indispensable à la société et reste toujours le même. Toi, tu es passé d’un journal belge à un journal contrôlé par les Allemands. Je me demande si on sait appeler ça “reprendre son travail”.

Il se redresse. Il se met à parler de manière véhémement, sans bredouiller. J’ai l’impression qu’il répète sa défense en prévision du jour où il s’adressera à ses juges.

– Je dessine pour les gosses, c’est tout. Amuser les enfants, c’est encore plus nécessaire quand la vie n’est pas drôle. *Le Nouveau Siècle* avait cessé de paraître. *Le Soir* n’était pas contrôlé par les Allemands. Il collaborait avec les Allemands, ce n’est pas la même chose. Il y avait des journaux sous contrôle, que personne n’achetait.

– Tu prétends amuser les enfants en te moquant des juifs.

– Je me moque des policiers, des militaires, des gangsters, des cantatrices.

– Tu te moquais de gens qui devaient porter une étoile jaune et respecter un couvre-feu de huit heures du soir à sept heures du matin. Vingt-cinq mille d’entre eux ont été déportés on ne sait où. Je reconnais que *Le Soir Volé* contenait des articles antisémites bien pires que tes dessins. Et vive l’Europe aryenne par-ci, et vivent nos vaillants soldats par-là, qui se battent contre les bolcheviques aux côtés de l’armée allemande.

La discussion prend un tour déplaisant que je n’ai pas voulu. Alors que je me demande comment changer de sujet, Yvonne apporte une bouteille de porto.

– Euh, excusez-moi, Yvonne. Je ne bois toujours pas d’alcool.

– Ah, c’est vrai. Une citronnade, ça va ?

– Il boit du Coca-Cola.

– Je veux bien une citronnade, merci.

Il boit son verre de porto, le mien et encore un autre. Yvonne l’observe sans dire un mot. Elle emporte la bouteille.

– Écoute, Tatave. Cela fait plus d’un an que tout le monde sait les Allemands foutus. Tout le monde. Depuis que les Russes les ont battus à Stalingrad... Maintenant, c’est le rouleau compresseur. Les rouges avancent lentement mais sûrement. Nous verrons où ils s’arrêteront. Nous verrons... Tous les journalistes du *Soir* prévoaient. Ce qui allait se passer. Ce qui se passe aujourd’hui. J’ai bien compris que j’appartenais au mauvais camp. Que, malgré moi,

Zinzin et Filou

j'appartenais au mauvais camp.

– Mais tu n'as pas tenté de t'évader.

– Quitter *Le Soir* ? J'aurais peut-être mieux fait. Quitter *Le Soir* et travailler à la refonte des albums. Attendre avant de publier l'affaire de la momie disparue. Je ne voulais pas donner l'impression... Laisser croire que je changeais de camp par opportunisme. Ou parce que j'avais quelque chose à me reprocher.

– Tu sais, les deux policiers, Van der Broeke et Van der Broucke, qui t'ont donné l'idée d'inventer Dupont et Durand. Le premier est en prison, le second vient de retrouver son poste.

– Un bon gag. Si on m'autorise un jour à dessiner de nouveau... Dupont arrête Durand, ou l'inverse. La moitié de la Belgique met l'autre en prison. Nous sommes bien avancés.

Nigel m'envoie un télégramme pour me rappeler à Londres. Je prends congé de Van der Broucke avant de repartir. Je lui résume ma conversation avec Erdé.

– J'avais toujours pensé que Dupont et Durand ressemblaient à certains collègues un peu, hmm, bornés. Je n'imaginai pas que j'avais servi de modèle.

– Juste pour le nom. Pour la ressemblance, c'est son père et son oncle, qui sont jumeaux.

– Il s'indigne que la moitié de la Belgique mette l'autre en prison, ce qui est fortement exagéré. Nous avons arrêté quelques dizaines de milliers de personnes. Il ne protestait pas quand la moitié de la Belgique torturait l'autre et l'envoyait dans des camps dont personne n'est jamais revenu.

– Il a passé toute sa vie dans le cercle des anciens élèves de Saint-Boniface. Son monde s'écroule autour de lui. Il a peur d'être arrêté pour de bon.

– Le moment le plus dangereux est passé. Le déchaînement des passions, les exécutions sommaires. Maintenant, la justice punit avant tout les crimes politiques. Ses amis de Saint-Boniface, tous ces collabos qui attendent en prison d'être jugés, étaient beaucoup plus engagés que lui. Ils s'étaient inscrits au parti rexiste. Ils travaillaient pour *Le Pays Réel*, le journal de Degrelle, un vrai journal nazi. Erdé les voyait peut-être tous les jours, mais il s'est bien gardé de dessiner pour eux. Même s'il partageait leurs idées, ce qui me paraît probable, il visait plus large. Il est passé d'un journal de seconde zone au plus grand quotidien belge. Vous avez vu sa maison ?

– Il a gagné beaucoup d'argent.

– Vous n'avez pas idée. Quand il est arrivé au *Soir Volé*, les ventes ont sauté de deux cent cinquante à trois cent mille. Pour calculer le nombre de lecteurs, multipliez par trois ou quatre. Du jour au lendemain, un million de nouveaux lecteurs pour les aventures de Zinzin ! Les anciens albums se sont vendus comme des petits pains. L'éditeur a fait fortune, Erdé

Zinzin et Filou

aussi. Et je ne parle même pas de son salaire au journal, dix mille francs par mois, ça met du beurre dans les épinards. Pendant que les gens crevaient de faim, il dînait avec ses amis rexistes dans les restaurants fréquentés par les officiers boches. J'ai des photos. Figurez-vous qu'il se fait envoyer des colis de nourriture du Portugal...

– Du Portugal ?

– Son éditeur à Lisbonne. Il lui a demandé d'envoyer les droits d'auteur sous forme de sardines et de saucisson.

– De morue séchée.

– C'est ça. Il ne manquait de rien.

– Il boit du porto. Un peu trop, peut-être. Et l'abbé Waldstein, dites, toujours dans son abbaye ?

– Il a échangé sa cellule de moine contre une autre cellule.

– Je croyais qu'il aurait passé la guerre à méditer sagement.

– Il n'a pas pu s'empêcher d'écrire ses sottises habituelles sur le complot mondial, les pouvoirs occultes, la haute finance internationale, le chancre juif qu'il faut exciser pour guérir la société, et autres foutaises.

– Quand même, j'aimerais bien qu'ils partent au Pérou pour retrouver Héliotrope.

Nigel m'attend avec impatience.

– Nous avons reçu un sac postal plein de factures. Vous devez les vérifier et les signer. Le studio de cinéma, le loueur de camions, les salaires pour les figurants. Ensuite, je les envoie au ministère.

– Je m'en occupe.

– Votre voyage ? Satisfait ?

– Il y a eu des règlements de compte, sans doute pas tous légitimes. Les collabos qui se sont conduits en crapules au vu et au su de tous vont passer quelques années en prison. Sauf ceux qui sont partis en Allemagne et qui peuvent encore trouver le moyen de s'évanouir dans la nature. Parmi les collabos ordinaires, les plus malins se feront pistonner par des amis bien placés pour obtenir un "certificat de civisme", un viatique qui les mettra à l'abri des embêtements. Les pauvres types se feront avoir, comme toujours. Les magistrats qui condamnaient hier les résistants jugeront les collaborateurs.

– Les mêmes magistrats ?

– Plus ou moins. C'est un métier qui ne s'improvise pas. Il faut connaître le code, posséder de l'expérience.

– Les Russes sont arrivés à l'est de la Pologne. Ils ont découvert des camps où les

Zinzin et Filou

Allemands exterminaient les juifs.

– Les rumeurs étaient donc vraies... Ils les exterminaient. *Good Heavens*. Vous qui êtes un as des renseignements, vous saviez tout, je suppose.

– Quelques évadés nous ont raconté des choses. Des agents comme Zwerg les ont confirmées. Ce que l'armée rouge a trouvé va bien au-delà de nos estimations. Vous parlez russe, si je me souviens bien.

– J'ai étudié le russe. Je le lis. Cela fait longtemps que je n'ai pas parlé. Je me doutais que vous ne m'aviez pas rappelé pour signer des factures.

– Votre ami portugais...

– Mephisto ?

– Lui, il prétend que les Allemands préparent une contre-attaque de grande envergure. Les Américains n'y croient pas. Ils se voient déjà à Berlin. En tout cas, les boches ont fini par comprendre que nous déchiffrons leurs messages et ils n'utilisent plus les machines Enigma. Non, je voulais parler de l'autre, en Chine.

– Dom Alvaro de Campos. Vous avez des nouvelles ? L'affaire marche toujours bien ?

– Le compte en banque déborde. Le ministère craint que l'on nous soupçonne bientôt de vouloir nous remplir les poches. Vous ne m'aviez pas dit qu'il connaissait des Russes.

– Il connaît des Russes ? Dom Alvaro ? C'est possible, remarquez. Il cabotait dans la mer Noire. Il a pu rencontrer des Russes à Odessa.

– Ils aimeraient avoir quelqu'un de chez nous. Dom Alfado a suggéré votre nom. Étant donné que vous êtes journaliste et que vous parlez russe. Une excellente idée.

– Quelqu'un de chez nous ? Pour quoi faire ?

– Eh bien, pour accompagner l'armée quand elle découvre ces camps. Un témoin impartial. Ils ne veulent pas qu'on prenne ce qu'ils racontent pour de la propagande communiste. Habillez-vous chaudement. Il fait froid, là-bas, en janvier.

– Et les factures ?

– Vous avez toute la journée. Vous partez demain matin.

Des avions de plus en plus petits m'emmènent à Stockholm, à Vilnius et à Lublin, capitale provisoire de la Pologne. Un officier des services spéciaux soviétiques me donne un sauf-conduit.

– Un camion va vous conduire à Cracovie. L'armée de Koniev vient de reprendre la ville. C'est quand cette même armée a conquis la ville de L'vov, en Ukraine, qu'ils ont trouvé le premier camp. J'ai le nom quelque part. Ah, voilà : Belzec. Il y en avait un à côté d'ici, à Maïdanek. On parle d'un grand camp près de Cracovie. Vous avez un pistolet ?

Zinzin et Filou

– Euh, non.

– Votre sac à dos est trop beau. Aucun soldat soviétique n’oserait toucher quelqu’un qui possède un sauf-conduit des services spéciaux, mais il y a des Polonais qui crèvent de faim, des déserteurs allemands, des bandits. Allez à l’intendance et prenez un vieux sac de toile. Cachez votre montre. Le matin, au lieu de nettoyer vos chaussures, salissez-les.

L’armée rouge a établi des postes de contrôle aux principaux carrefours de Cracovie. Le chauffeur du camion hurle, jure et klaxonne pour se frayer un chemin dans la confusion de véhicules et de piétons qui encombrant les rues. Les Allemands viennent de libérer les milliers d’appartements qu’ils avaient réquisitionnés. Leurs occupants légitimes se hâtent de rentrer chez eux, poussant et tirant des charrettes sur lesquelles ils ont encordé des montagnes de meubles et de vêtements.

Un agent de je ne sais quel service spécial, secret ou politique m’accueille à ma descente de camion. Il lit et relit mon sauf-conduit comme s’il voulait l’apprendre par cœur. Il hèle un motocycliste qui passe par là.

– Ce camarade est un observateur étranger. Il doit rejoindre le douzième régiment, sur la route de Skawina.

Je monte derrière le motocycliste. D’une main, je tiens sa taille ; de l’autre, mon baluchon de toile. Il doit être professeur d’histoire dans la vie civile. Il crie des commentaires tout en zigzaguant entre les charrettes et les camions.

– Regarde si cette ville est belle, camarade. L’ancienne capitale de la Pologne. La ville de Copernic. Ils ont fait venir des architectes italiens pour bâtir tous ces palais. Les boches l’ont respectée, heureusement.

Nous rattrapons le régiment au bout d’une vingtaine de minutes. Le commandant tente d’apprendre mon sauf-conduit par cœur, lui aussi. Le motocycliste repart. Les soldats m’observent comme une bête curieuse.

– C’est encore un commissaire politique ?

– Non, un étranger.

– *Amerikanski* ?

– Tu parles russe, camarade ? Tu es américain ?

– *Ya belguiisk*.

– Bulgare ?

– Je viens de Belgique. C’est un pays tout petit, à côté de la France.

– Ah, la France, *da, da*. Jean Jaurès ! Maurice Thorez !

Nous passons la nuit à l’entrée d’une petite ville appelée Oswiecim. Le commandant m’explique comment il choisit un bivouac.

Zinzin et Filou

– À la lisière de la ville, petit père, tu trouves toujours des fermes, autrement dit des granges et des étables. Dormir avec les vaches, que peux-tu souhaiter de mieux par ce temps ? D'autant plus que mes gars sont tous des moujiks. Vous avez des vaches, dans ton pays ?

– Bien sûr. C'est comme ici. Nous avons des vaches, des moutons, des porcs. Ni éléphants, ni tigres.

– L'empire soviétique est vaste. Des tigres, nous en avons en Sibérie. Des éléphants, je ne sais pas.

Les fermiers nous parlent d'un camp de l'autre côté de la ville, à une dizaine de kilomètres. Je me suis toujours demandé comment la Grande Armée a pu aller à pied de Paris à Moscou. Ces soldats russes qui viennent de parcourir la moitié du chemin en sens inverse m'apportent la réponse : ils marchent vite, au pas cadencé et en chantant. Pourtant ils ralentissent et se taisent en découvrant le camp. Des barbelés et des miradors barrent la plaine comme pour marquer la frontière d'un étrange pays. Nous poussons une grille qui n'est pas fermée. Des allées bien droites, bordées de baraquements parfaitement alignés, courent jusqu'à l'horizon. J'ai l'impression d'entrer dans une ville dont les habitants ont disparu après quelque catastrophe. Leur absence donne au silence une densité douloureuse. Je pense à l'Atlantide, je ne sais pourquoi. La neige gémit sous nos pas.

Les allées sont droites, mais pas plates. Des sortes de grosses varices blanches déforment le sol de tous côtés. Soudain, un soldat hurle.

– Un macchabée, foutrechien !

Il a buté sur un des monticules blancs, arrachant une plaque de neige et révélant un bout de tissu gris. Sous chaque boursoufflure neigeuse se cache un cadavre gelé.

Les soldats se mettent à parler.

– Ils n'enterraient pas les morts.

– Ces corps sont là depuis longtemps. Regarde, ils sont tout desséchés.

– La peau sur les os.

– Des milliers.

Je remarque que la porte de l'un des bâtiments s'entrouvre. Les cadavres ne sont pas tous morts. Le baraquement en contient toute une réserve. Ils sortent à pas lents. Je crois voir les spectres des Atlantes. Ils ne marchent pas comme des êtres humains, mais comme de grandes marionnettes tenues par des fils invisibles. Leurs paroles peinent à fendre l'air glacé. Certains parlent russe, les autres allemand. Je sers d'interprète.

– Vous... les soldats russes ?

– Nous sommes soviétiques, camarade. Ces salauds de boches sont partis ?

– Il y a trois jours. Ils ont emmené tout le monde... Nous nous sommes cachés pour vous

Zinzin et Filou

attendre. Nous entendions le canon....

- Nous étions malades. Ils nous ont laissés en arrière par peur de la contagion.
- Tous ces cadavres, camarade, ce sont les gens qu'ils exterminaient ?
- Oh non. Juste les pauvres gars qui sont morts le dernier jour.
- Les corps, nous les emportons au four. Les SS voulaient un camp propre. Nous devons nettoyer.
- Nous allons vous montrer où ils nous gazaient.

Je ne suis pas sûr d'avoir bien traduit ce verbe, qui ne m'est pas familier. Ils nous montrent des batteries de fours crématoires et, sous terre, des chambres à gaz déguisées en salles de douche. J'essaie de comprendre. L'horreur dépasse ce que je sais imaginer. Des hangars contiennent des collections immenses de valises, de poupées, de violons, de machines à coudre, de montres, de stylographes. Des ballots de vêtements rangés par taille et par genre s'entassent dans un baraquement que les spectres appellent "Canada".

- Pourquoi "Canada", camarades ?
- Nous l'ignorons, monsieur l'officier. Il a toujours porté ce nom.
- Dites, à quoi servait ce stock d'étope, de l'autre côté ?
- Ils rasaient nos têtes quand nous arrivions. Cette étope, c'est la chevelure de notre peuple. On dit qu'elle enveloppait les pieds des sous-marinières, sous la forme de chaussons de feutre.

Les Allemands ont assassiné les juifs de L'vov à Belzec, ceux de Lublin à Maïdanek et ceux de Varsovie à Treblinka. Dans ce grand camp, ils ont accueilli les juifs de toute l'Europe. Comme ils ont annexé cette partie de la Pologne, ils ont donné à la ville d'Oswiecim un nom germanique, Auschwitz.

- Je parle à des survivants grecs, italiens, tchèques, hongrois, hollandais, français.
- Ils ont demandé aux juifs de se déclarer au commissariat. Cela paraissait anodin. Ensuite, ils nous ont convoqués pour vérifier nos papiers. C'est là que des autocars nous attendaient.
- Ils nous ont raflés dans la rue.
- Ils sont venus chez nous au milieu de la nuit. Des voisins nous avaient dénoncés.
- Ils gazaient les vieux dès leur arrivée. Et aussi les mères et les enfants. Mes parents, ma femme et mes trois enfants sont partis en fumée.

- Nous avons voulu vivre pour raconter.
- À quoi bon ? Personne ne nous croira.

Je les écoute pendant des heures. Je note une dizaine de récits détaillés sur mon carnet.

L'officier des transmissions du régiment possède un poste émetteur-récepteur qui lui permet de réclamer une équipe médicale d'urgence. Une ambulance poussiéreuse franchit la

Zinzin et Filou

grille quelques heures plus tard. Les médecins paraissent stupéfaits. Des squelettes semblables à ceux qui pendouillent dans l'amphithéâtre d'anatomie se tiennent debout, marchent et parlent ! Malgré leurs soins, de nombreux détenus, qui s'étaient juré de tenir le coup jusqu'à l'arrivée de l'armée rouge, meurent de joie.

Au bout de trois jours, les services spéciaux soviétiques envoient une motocyclette qui me ramène à Cracovie. Un homme encore jeune, que chacun traite avec déférence, m'explique que j'en ai assez vu.

– Nous avons de bonnes raisons de penser que ce camp est le plus important d'Europe. Vous avez compris ce que les boches y faisaient. Dites-le aux personnes qui vous emploient. Nous savons que certains de vos politiciens rêvent de s'allier aux Allemands pour empêcher l'Union Soviétique de répandre les idées de Marx et de Lénine en Europe. Dites-leur ce que vous avez vu. Vous ne pouvez pas plus vous allier aux Allemands qu'on ne s'allie avec le diable. Vous ne pourrez pas non plus empêcher les prolétaires d'adopter nos idées.

Je repars à Stockholm, puis à Londres. J'écris un rapport sur le processus d'annihilation des juifs, mais personne n'a le temps de le lire, ni même de m'écouter. Les Allemands contre-attaquent dans les Ardennes, ainsi que Mephisto l'a prédit. Ils menacent de reprendre Bruxelles. La ruée de leurs chars a surpris les Américains en 1945 autant que les Français en 1940. Nigel ricane.

– La naïveté de ces yankees ! Ils croyaient l'armée allemande totalement décomposée. Les boches ont reconstitué des régiments en prenant des chars et des hommes à droite et à gauche. Ils savent toujours se battre. Ils manquent de nourriture, d'essence, de munitions, et Hitler a fait exécuter les meilleurs généraux. Disons que ces petits handicaps les amènent au niveau des Américains. Vous avez d'un côté les combattants les plus aguerris du monde, de l'autre des débutants qui se croient invincibles.

– Les avions, les chars et les canons américains finiront tout de même par les laminer. Ils prolongent le supplice pour rien. Ils ne sont plus si aguerris que vous le dites. Ils en sont à recruter des gamins, qui vont mourir parce que leur Führer ne veut pas accepter la réalité.

– Une jeune femme charmante vous cherchait l'autre jour.

– Une jeune femme charmante ? J'en connais beaucoup, bien sûr.

– Elle a laissé un mot.

– Ah, Camille Van der Broeke. C'est mon professeur de piano.

Le mot dit : "Je rentre en Belgique avec le gouvernement. J'ignorais que nous habitons dans la même ville. J'espère vous revoir à Bruxelles."

18 Au Japon

Ce que j'ai vu et entendu à Auschwitz me gâte l'humeur. Je ne me sens pas bien dans mon assiette. Je rentrerais volontiers à Bruxelles pour prendre deux ou trois ans de vacances. Je connais un excellent remède au mal de vivre : le babil angélique du contrepoint de Bach. Le piano que j'ai laissé rue du Groenland y est-il encore ?

Nigel sait comment me remonter le moral.

– Après l'affaire du sous-marin, je vous ai envoyé en Chine pour vous changer les idées. J'ai lu le début de votre rapport sur le camp nazi. Pardieu, Faïloo, c'est brutal. J'imagine que la mission vous a foutrement secoué. Je vais vous renvoyer là-bas.

– À Auschwitz ?

– Non, en Chine. Plutôt que de ruminer ici ou en Belgique, vous penserez à autre chose. Vous mangerez du chien et du serpent, vous lutinerez les petites Chinoises.

– Je vous remercie pour votre sollicitude.

– *Yeah*. Il y a du boulot, aussi.

– Le commerce de dom Alvaro rapporte trop d'argent.

– Personne ne s'est jamais plaint de gagner trop d'argent. Ce qui cloche, c'est la manière dont nous le dépensons. Les camps d'entraînement.

– Nous les entraînon mal ?

– Au contraire. Notre programme est trop efficace. Tant qu'ils devaient emmerder les Japonais, tout allait bien. Quand les Américains auront vaincu les Japs, ce qui ne saurait tarder, contre qui lutteront-ils, tous ces vaillants combattants ? Nous formons nos futurs ennemis.

– On m'avait déjà dit ça quand je suis allé à Kunming. Ils sont presque tous communistes.

– Les Indochinois voient qu'ils peuvent vivre sans les Français, les gens des Indes Hollandaises se passent fort bien des Hollandais, les Malais n'ont pas envie de revoir les Anglais.

– Il paraît que vous avez promis aux Indiens de leur accorder l'indépendance après la guerre.

– Moi ? Je leur accorderai l'indépendance quand vous ferez de même au Congo. En tout cas, je vais vous donner une lettre signée par le ministre en personne ordonnant la fermeture des camps d'entraînement de Kunming. Dites à dom Alvaro qu'il peut continuer son commerce sans nous.

Zinzin et Filou

Je passe voir la librairie du *Runcible Hat*, à Kensington.

– Bonjour, *miss*. Je dois voyager en avion pendant plusieurs jours. J'ai pris l'habitude de lire du Wodehouse pour passer le temps, mais j'ai envie de revenir à Dickens. Vous vous souvenez que je vous ai acheté *Pickwick Papers*, il y a longtemps ?

– Regardez, j'ai cette belle édition de *Our Mutual Friend*. Le cuir de la reliure est fin mais solide. Où allez-vous ?

– À la montagne.

– Si vous alliez en Amérique, je vous conseillerais plutôt *Martin Chuzzlewit*.

– Je vais prendre *Our Mutual Friend*. Merci.

Dom Alvaro approuve la fermeture des camps d'entraînement.

– C'était la dépense inutile. Les Russes vont financer à votre place. Un nouveau monde après la guerre : d'un côté l'Amérique, de l'autre l'Union Soviétique.

– Toute l'Asie deviendra communiste ?

– Au moins la Chine, je pense. Vous connaissez Mao Tse-Toung ? Quand les Japonais vaincus, peut-être ici sera la guerre civile, alors c'est lui le plus fort.

– Cela ne se fera pas du jour au lendemain. En attendant, mon patron vous autorise à conserver les bénéfices de votre petit commerce.

– Bientôt fini le commerce. De moins en moins les tigres américains. Presque tous partis à Manille. Ensuite, les marchands chinois rentrer à Shanghai.

– Vous allez retourner au Caire ?

– À Lisboa. Voir venir. Vous savez que l'armée rouge vient d'entrer l'Allemagne ?

– Quand j'ai quitté Londres, elle s'approchait de la frontière.

– Dans quelques semaines, les Russes à Berlin et la guerre s'arrête. Les Américains à Francfort et Stuttgart. S'ils restent en Allemagne pour empêcher les communistes avancer, alors les bonnes occasions de commerce avec l'armée américaine.

Natacha se prépare à mettre la clé sous la porte, elle aussi.

– Les tigres s'en vont, alors il n'y a plus personne pour dévorer tes poulettes.

– Tu as fait des progrès en russe, Goustav.

– Merci. Mlle Chou va bien ?

– Elle a suivi un tigre à Manille. Le général MacArthur a repris la ville. Il est en train de chasser les derniers Japonais des Philippines. Il installe de grandes bases navales et aériennes, d'où il lance des raids jusqu'au Japon. Chou m'écrit que je devrais ouvrir un bar à Manille. Je vais essayer. Ensuite, si l'armée américaine occupe une partie de l'Allemagne, c'est ce que prévoit dom Alvaro, j'irai là-bas. À la fin, j'espère, en Amérique. Elle m'a dit que tu l'as

Zinzin et Filou

emmenée voir une montagne magnifique. Tu as marché, elle s'est reposée.

– J'ai l'intention de remettre ça. J'ai beaucoup bossé. Quelques jours de vacances me feront du bien.

– Cette fois, je vais avec toi. Moi aussi, j'ai beaucoup travaillé sans jamais prendre de vacances. Tu parles bien, mais tu emploies des expressions particulières. Tu parles comme un soldat.

– Un soldat ? Hmm. J'ai appris le russe en lisant *Guerre et Paix*.

– Tu ne parles pas comme un soldat de Koutouzov.

– J'ai lu *La Garde Blanche*, de Boulgakov.

– Moi je ne l'ai pas lu, donc je ne dis plus rien.

Don Alvaro me prête une Jeep. Je vais chercher Natacha un matin à l'aube, comme convenu. Elle habite une maisonnette à côté du *Rainbow*. Une petite servante m'ouvre la porte et me montre l'escalier. Arrivé à mi-étage, j'entends la voix de Natacha.

– Goustav ? Lin a dû préparer du thé. Demande-lui de te donner la théière. J'ai des tasses. Excuse-moi, je ne suis pas encore levée.

En entrant dans sa chambre, je me souviens de celle où je l'ai vue pour la première fois.

– Nous pourrions imaginer que tu es une cliente de l'hôtel Metropol. Moi, je suis un garçon d'étage. Vous avez commandé du thé, madame ?

– Oui, c'est bien, posez-le ici.

– Maintenant, je traîne dans la chambre en prétendant ranger et nettoyer jusqu'à ce que tu me proposes de te rejoindre dans le lit.

– C'est un jeu ?

– En 1928, il y a dix-sept ans... J'avais l'impression que le métier de femme de chambre ne t'enchantait pas, ou en tout cas ne te rapportait pas beaucoup d'argent, et que si je t'avais montré un billet de dix dollars tu te serais aussitôt déshabillée. J'étais encore un gosse. Je me disais que je me trompais peut-être. J'étais trop timide pour tenter le coup. Tu te serais moquée de moi parce que j'étais trop jeune. Ou tu te serais fâchée. "Pour qui me prenez-vous, camarade ?"

– Quel bavard ! Viens donc dans le lit. Tu veux dix dollars ? Tu as toujours l'air d'un gosse. Pas une seule ride ! Il faudra que tu me donnes ta recette. Je voyais bien que tu n'avais jamais acheté une femme de chambre dans un hôtel. Si j'avais su que tu étais journaliste, je n'aurais pas hésité.

– Les journalistes sont riches ?

– Les gens importants rapportaient le double. Le client payait pour l'amour, ensuite la Guépéou achetait les renseignements.

Zinzin et Filou

– Toutes les femmes de chambre travaillaient pour la Guépéou ?

– Pour devenir femme de chambre au Metropol, il fallait coucher avec toute une ribambelle de messieurs de la Guépéou. C'était une bonne préparation. Ensuite, même quand un client était hideux, on y allait. Avec toi, c'est pour le plaisir, bien sûr.

– Pas parce que je suis journaliste, pas parce que je connais des gens intéressants en Angleterre et en Amérique.

– Pour le plaisir, Goustav. Je vais te le prouver.

Elle me serre dans ses bras et la suite avec une passion et une tendresse qui ne me semblent pas feintes. Tout de même, je ne peux m'empêcher de repenser à mon voyage en Pologne. Quand Nigel m'a demandé si dom Alvaro connaissait des Russes, j'ai supposé qu'il commerçait à Odessa. J'ai oublié que dom Alvaro connaissait une Russe à Kunming. Qui a couché avec la moitié de la Guépéou. Dans *Zinzin à Moscou*, la Guépéou tend au petit reporter les pièges les plus stupides, alors qu'il serait si facile de fourrer une Mata Hari dans son lit. Si c'est elle qui a suggéré cette mission en Pologne, elle sait bien pourquoi je parle russe comme un soldat. La Guépéou a disparu. Pour se débarrasser des agents doubles, Staline envoie tout le monde au poteau. Maintenant, NKVD. Va tous les fusiller et changer de sigle. Le savoir-vivre des agents spéciaux m'interdit de demander à Natacha si elle vend des renseignements au NKVD. Les tigres l'ont peut-être recrutée au nom de l'Amérique.

Sur la route, elle est plus amusante que Chou. Sa voix chante comme celle du garçonnet dans les *Enfantines*.

– Tu as vu ce précipice, Goustav ? La rivière tout en bas, on dirait un ruban d'argent. Hé, ne va pas trop vite ! Il y a encore des plaques de neige. Si tu dérapes, hop, c'est le grand saut. Tu devrais me laisser conduire, j'ai l'habitude. Cette ville est amusante, avec tous ces petits canaux. Comment s'appelle-t-elle ?

– La Venise du Yunnan.

– À Kunming, il faisait plus chaud. La route a beaucoup monté. À quelle altitude sommes-nous, d'après toi ? Quatre mille, sûrement. Pour qu'il reste de la neige au mois de mai. Oh, regarde ces champs en terrasse... J'ai grandi dans la montagne. Ils ne cultivent pas les pentes comme ici. Chez moi, il y a des forêts partout.

– Quelle montagne ?

– L'Oural. Près de la ville de Iekaterinbourg, qui s'appelle maintenant Sverdlovsk.

Nous mangeons de la pâte à modeler à l'orge, buvons du thé au beurre de yak, caressons les moulins à prière. Rimpa nous emmène au lac de la Sérénité. Natacha ne rebrousse pas chemin comme Chou, mais elle manque un peu de souffle.

– Toi, Goustav, tu cours le matin... Tu as de l'endurance... Moi, je monte à mon rythme...

Zinzin et Filou

Va devant avec Rimpa... Tu m'attendras là-haut...

– Tu veux que je trouve un de ces porteurs qui emportent les vieilles dames malades sur leur dos ?

– Si tu dis encore des bêtises... Tu te moques de Natacha la baba yaga... Tu mérites un terrible châtement... Je te couperai la langue cette nuit... Quand tu dormiras...

Je l'ai déjà remarqué il y a deux ans : sous l'effet de l'altitude ou de la marche, ou de la combinaison des deux, mes pensées deviennent aussi légères et fluides que l'air qui danse autour des cimes. La croûte terrestre s'est brisée et soulevée comme la pâte d'un gâteau trop cuit pour façonner ces énormes montagnes, sans se préoccuper des fourmis humaines qui courent dans tous les sens à sa surface. De nouveau, je rêve de m'installer dans une maisonnette de pierre semblable à celle de Rimpa, loin de la vaine agitation du monde. Tout en bas, les fourmis se bousculent, s'insultent, s'entretuent. La massue, la hache, le couteau, l'épée, la catapulte, le canon, le fusil, le pistolet, la mitrailleuse, les chars, les bombardiers, les torpilles, les fusées, les gaz asphyxiants. Massacrer nos ennemis supposés. Exterminer aussi leurs femmes et leurs enfants afin d'empêcher nos futurs adversaires de naître et de grandir. Le rédacteur en chef de je ne sais quel journal : "Ils vont me coller dix ans." L'ont fusillé. Je monte entre des rhododendrons géants et des magnolias couverts de fleurs crémeuses. Le crâne de Peigné roule au fond de la mer. Des petits poissons luminescents jouent à cache-cache, entrant dans une orbite et sortant par l'autre. Vivre. Tant que mon crâne reste accroché sur mes épaules, mêler mon corps à celui de Natacha. Deux ans de chasteté depuis Chou. Je dresse une liste dans mon esprit. Mme Merle, Marie-Immaculée au Congo, Vicky et Isabel, Iris Bleu à Shanghai, Blanka Muradova, Yaël, Chou, Natacha. Neuf. Loin des *mille tre* de Don Giovanni. Je les classe. Marie-Immaculée et Iris Bleu, une seule nuit. Yaël et Chou, plus petites que moi. Iris Bleu et Blanka, chanteuses. Et aussi Nelly, qui n'a pas même accepté de m'embrasser. Sauté en parachute quelque part en France. Encore vivante ? La plus belle femme du monde, que j'ai surnommée Lady Chatterley. Je lui dois la découverte d'un plaisir divin : celui de lire Wodehouse. Mes bons compagnons Bertie Wooster et Jeeves. Que vais-je devenir après la guerre ? J'ai cherché à me rendre utile. Accompli quelques missions. Je ne compte pas continuer à travailler pour Nigel. Rentrer en Belgique, ou rester au pays de Wodehouse et de Dickens ? Me marier, avoir des enfants. Natacha me plait. Vive et drôle. Un soupçon d'influence de mon éducation catholique me retient. Une femme qui a couché avec la moitié de la Guépéou et je ne sais combien de clients de l'hôtel Metropol. Appeler les choses par leur nom : une putain. Iris Bleu, Chou et Natacha, putains. Si j'avais été amoureux d'elle, j'aurais oublié ce détail insignifiant. Amoureux de Blanka.

Nous dormons sur la rive du lac de Sérénité. Toujours cette étrange récurrence dans ma

Zinzin et Filou

vie : une femme au bord d'un lac.

Quand nous revenons à Kunming, nous trouvons un dom Alvaro rayonnant de joie.

– Déjà vendu deux cents litres de champagne. J'attends la nouvelle cargaison, soixante caisses.

– Que fêtons-nous ?

– La guerre est finie en Europe ! Les Allemands sont kapitulés. Les renforts américains vont venir au Pacifique. Bientôt fini là-bas aussi.

Nigel cherche quelqu'un qui parle français.

– C'est un travail pénible, mais il faut bien le faire. Tous ces agents parachutés en France qui ne sont pas revenus... Les familles voudraient savoir. Voici les noms, les plans de vol, les lieux de parachutage. Si vous pouviez trouver comment ils sont morts, où ils sont enterrés.

Je parcours les provinces de France, j'examine des tombes, je remplis des formulaires dans les mairies pour donner un nom à des morts inconnus. De nombreux agents se sont évanouis dans la nature, capturés et emmenés par les Allemands. À Uzès, une ville ancienne proche du pont du Gard, je recherche la trace d'un certain Kenneth Bailey. On me parle d'un Anglais qui habite dans un village. Je le trouve en train de jouer aux boules.

– Il me semble que je vous connais. Vous avez suivi une formation en 1941 en Écosse, à Arisaig ?

– À Thame Park, près d'Oxford. Je me souviens de vous : le petit Belge.

– Vous vous appelez Kenneth Bailey ?

– C'était mon nom en 1941.

– Eh bien, je vous signale que vous êtes porté disparu. Votre famille sera heureuse de vous savoir vivant.

– Kenneth Bailey a disparu. Je m'appelle William Wright.

– Hmm. C'est un cas... On ne m'a pas donné d'instructions.

– Vous n'avez pas retrouvé Bailey. Oubliez que vous m'avez rencontré. Venez boire un pastis. Si vous voyez ma veuve, dites-lui qu'elle peut épouser mon crétin de frère.

– Je veux bien une limonade.

– Regardez autour de vous. Qui voudrait retourner en Angleterre après avoir découvert ce paradis ?

Je retrouve deux autres parachutés qui ont décidé de changer de vie. L'un à Cordes-sur-Ciel, dans le Tarn, où il tient l'orgue de l'église. Qualifier Uzès de paradis ne laisse plus de mot pour Cordes-sur-Ciel. Il me semble que je n'ai jamais vu, ni même imaginé, un endroit comparable à ce village blotti derrière ses remparts sur son piton rocheux. On sait peut-être y

Zinzin et Filou

vivre au-dessus des querelles ridicules du monde, comme à Shangri-la. En Belgique, *Le Soir* retrouvé a remplacé *Le Soir Volé*. De même, en France, des résistants ont créé *France-Soir* pour remplacer *Paris-Soir*, qui a léché les bottes des boches. C'est à Cordes-sur-Ciel, à la une de ce nouveau journal, que je découvre le champignon atomique d'Hiroshima vers le 10 août 1945.

Le dernier faux disparu habite à Valenciennes, dans un faubourg qui doit lui rappeler Manchester. Il ne reste pas en France pour les boules et le pastis, mais pour la femme qui l'a caché et soigné quand il était blessé.

J'ai imaginé vivre chez les Indiens du Brésil, comme l'explorateur Ridgewell, ou au Tibet. De vagues rêveries. Ces trois Anglais ont franchi le pas. Vais-je m'établir en Angleterre et m'habituer à ne jamais sortir sans mon parapluie ? Revenir en Belgique ? Chercher Blanka ?

En attendant de décider ce que je veux faire de ma vie, je rentre à Londres pour rédiger mon rapport sur les parachutés disparus.

Nigel ne me laisse jamais le temps de finir mes rapports.

– Faïloo... Venez voir qui est là !

– Tiens donc. Comment vous appelez-vous, déjà ? Brooklyn !

– Nous pouvons revenir à Dixie.

– Dans ce cas, je redeviens Raisin.

– Je pars au Japon.

– *Lucky man*.

– Nigel suggère que je vous emmène.

– Sans doute votre dernière mission, Faïloo, *I mean* Rayzeen. Je pense que la fin de la guerre signifie la fin du SOE, ou au moins sa transformation.

– Qu'allons-nous faire au Japon ?

– Vous vous souvenez que je suis un as du compteur Geiger.

– Hiroshima ? Notre uranium ? Nous avons contribué tous les trois à cette belle réalisation de l'ingéniosité humaine.

– Je lui ai parlé du travail remarquable que vous avez rapporté d'Auschwitz. Tous ces interviews de survivants.

– C'est un reportage. Je suis journaliste.

– Vous ferez le journaliste à Hiroshima. Je regrette que vos rapports doivent rester secrets. Ils mériteraient d'être publiés.

Nous visitons d'abord Tokyo. Une tempête de feu a laissé quelques pauvres épaves sur une grève de cendre et de boue : squelettes d'immeubles et de tramways, troncs d'arbres charbon-

Zinzin et Filou

neux, survivants faméliques vêtus de guenilles grises.

Hiroshima ressemble à Tokyo. La principale différence, c'est le visage effaré de Dixie.

– Je suis sûr qu'ils n'avaient pas prévu. Ils auraient dû prévoir... C'est pire que ce que nous imaginions. Bien pire. Sans aucun rapport avec ce que nous imaginions.

Comme à Tokyo, des ombres humaines semblent hanter les ruines. Un pasteur japonais, qui a passé plusieurs années en Amérique pour étudier la bible, me sert d'interprète pour leur parler. Il y a des survivants plus ou moins brûlés, des parents des morts, des enfants revenus de la campagne où ils avaient été envoyés par crainte des bombardements. Ils vivent dans des cabanes de planches ou sous des bâches, à l'emplacement des anciennes maisons.

– Excusez-moi, Tanimoto san. Vous me dites qu'ils viennent de la campagne. Pouvez-vous leur demander pourquoi ils préfèrent habiter ici dans la boue plutôt qu'à la campagne ?

– Ici s'élevait la maison de son frère, monsieur. Son frère est mort, mais il espère garder le terrain qui appartenait à leurs ancêtres. Les titres de propriété ont sans doute brûlé. Les registres conservés dans la mairie ont brûlé aussi. Il ne reste plus que sa parole.

La bombe a vaporisé les grands hôpitaux et leur personnel. Des milliers de mourants s'entassaient dans des petites cliniques familiales situées à la périphérie de la ville. J'interroge plusieurs médecins. En général, ils ont étudié la médecine dans des manuels allemands, souvent même effectué leur internat en Allemagne, donc je me passe d'interprète. Je traduis leurs propos pour Dixie.

– Il dit qu'ils ont d'abord vu venir des grands brûlés. Ils ont l'habitude. Les Japonais habitent dans des boîtes d'allumettes où ils entretiennent un petit foyer ouvert pour cuire et chauffer. Ça s'enflamme comme un rien. Au-dessus d'une certaine surface de peau brûlée, les gens meurent. En dessous, ils peuvent survivre. Alors les uns sont morts, les autres ont survécu. Et puis, au bout de quelques semaines, des survivants sont revenus. Ils avaient perdu l'appétit.

– Si vos rapports sont toujours aussi sardoniques, je comprends que Nigel regrette de ne pouvoir les publier.

– C'est à force de lire Dickens. Bon, ils se sentent très faibles. Ils ont un symptôme visible : des petits points rouges sur la peau. Des lésions qui s'agrandissent. Ils vomissent des quantités énormes de sang et ils meurent.

– Pas seulement du sang.

– Vous comprenez un peu l'allemand, tout de même. Ils vomissent tous leurs organes. Ensuite, c'est difficile de survivre.

– Je n'arrive pas à croire que personne n'ait prévu... Imaginé.

– Ces bombes ne sont pas simplement plus puissantes que les bombes ordinaires ?

Zinzin et Filou

– La température atteint des millions de degrés. La bombe émet des radiations très nocives. Le soleil envoie les mêmes, mais la haute atmosphère les arrête. Des rayons très pénétrants. Pensez aux rayons X. Imaginez que vos organes subissent des coups de soleil sans aucune protection.

– Attendez, je vais expliquer ça au médecin... Il dit que si les gens ne se trouvaient pas trop près du centre, on les sauve parfois en les forçant à manger. Pour reconstituer leurs globules rouges, si j'ai bien compris. Cette maladie inconnue tue aussi des gens qui n'étaient même pas présents à Hiroshima le 6 août. Des parents qui sont venus les jours suivants fouiller dans les décombres, afin de retrouver les ossements de leurs proches.

– Il y avait des résidus radioactifs. Quelle saloperie.

Je note avec soin les observations des médecins. Ils tiennent tous un journal pour la postérité.³

Nous habitons à une dizaine de kilomètres de la ville, dans un petit camp américain d'où l'on voit la mer intérieure et ses îles boisées. Je conduis la Jeep, car Dixie est trop nerveux.

– Les gens se liquéfient de l'intérieur. Merde. Ils le savaient forcément.

– Comment auraient-ils pu le savoir ? C'est la première bombe.

– La deuxième. Ils ont fait un essai dans le désert du Nouveau-Mexique.

– Un essai dans le désert... C'est comme si vous tiriez au fusil sur une cible. Ensuite, vous vous étonnez de ce qui se passe quand vous tirez sur un être humain.

– Vous pensez bien qu'ils ont ramassé des coyotes et des rats. Ils les ont examinés et disséqués. Ils savaient. Ceux qui ont décidé savaient. Ils considèrent les Japonais comme des rats.

– Vous avez entendu le général Rockwell, avant-hier : l'armée japonaise voulait sacrifier tous les habitants du pays. Cette bombe a sauvé non seulement des soldats américains, mais aussi des millions de Japonais.

– Ce que vous dites est peut-être vrai. Pourtant, rien ne peut justifier cette abomination. Le progrès scientifique ne doit pas servir à cela. Quand j'ai visité leur laboratoire de recherche secret dans le Nouveau Mexique, ils parlaient déjà d'une superbombe mille fois plus puissante que celle-ci. Où vous arrêterez-vous ?

– Moi ?

– La vie sur terre est une anomalie. Partout dans l'univers, les quantités d'énergie qui circulent sont si élevées qu'aucune vie n'est possible. Nous avons la chance d'habiter à proximité d'un soleil minuscule, derrière une atmosphère protectrice. Un miracle fragile.

³ Ils ont publié plus tard de nombreux articles et livres.

Zinzin et Filou

Vous voulez maîtriser l'énergie des étoiles ? Imaginez que leur superbombe éclate par erreur et que la terre devienne une étoile de plus. À l'échelle de l'univers, un événement sans la moindre importance...

– Je connais un astronome qui m'a dit la même chose. La nouvelle organisation, les Nations Unies, pourrait interdire ces bombes.

– Tous ces gens que vous interrogez pour votre reportage... Je suis sûr que le pasteur ne traduit pas tout ce qu'ils disent.

– J'ai pris deux ou trois leçons de japonais avant la guerre à Paris. La structure de la langue est particulière. On ne peut pas traduire vraiment.

– La fillette, ce matin, derrière le paravent. Je pense que son visage a fondu. Voudriez-vous que cela arrive à votre fille ? Vous savez, ce que vous m'avez raconté des chambres à gaz... Les boches avaient des intentions criminelles, les pires intentions criminelles, et des moyens techniques suffisants pour servir leurs intentions. Un peu de gaz au cyanure, on empoisonne trente ou quarante personnes d'un coup. Ici, l'intention n'était peut-être pas criminelle. L'Amérique se défendait après avoir été attaquée. Mais pour ce qui est de la technique, nous sommes foutrement plus efficaces que les nazis. Cent mille d'un coup !

– Vous nous avez dit vous-même qu'ils ont inventé ce machin pour devancer les nazis.

– Les boches cherchaient une technique plus performante pour servir leurs intentions criminelles. Les Américains leur ont emboîté le pas pour maintenir l'équilibre. C'est légitime. Quand ils ont su que les boches avaient renoncé, ils auraient dû arrêter.

– Quand l'ont-ils su ?

– Il y a un an à peu près, après le débarquement en Normandie, nous avons trouvé des papiers dans un laboratoire de recherche à Strasbourg. Ils avaient même renoncé depuis longtemps. C'est une arme immorale. Ça ne dérangeait pas les boches. La morale, ils s'en moquent. Ça devrait déranger les Américains.

Au moment où je m'efforce de noter précisément ce que les survivants et les médecins me disent, je ne prends pas le temps de réfléchir au sens des phrases. Tous les mots se gravent pourtant dans un coin de ma mémoire. Le soir, quand je crois avoir fini de travailler, des scènes affreuses viennent me tourmenter comme des remords. Je ressens une terrible lassitude. Le lendemain, je dois me forcer pour continuer. Une dizaine de jours après notre arrivée à Hiroshima, Dixie propose d'arrêter.

– Vous avez déjà rempli deux cahiers. Vous voulez écrire un roman ?

– J'ai ce qu'il me faut. Et vous ?

– J'ai dressé une carte approximative comportant des lignes de gradient pour les effets de souffle, de chaleur et de radiation. L'ingénieur que nous avons rencontré hier va continuer à

Zinzin et Filou

effectuer des relevés. Je lui ai donné mon adresse aux États-Unis.

Nous partons nous reposer à Kyoto. Dans les jardins des temples, l'automne allume les érables comme des torches géantes. Les officiers de la garnison américaine auxquels nous présentons nos ordres de mission prétendent que Roosevelt a épargné la ville par respect de l'antique culture japonaise. Dixie connaît le dessous des cartes.

– L'antique culture japonaise ! C'était bien le dernier de ses soucis.

– C'est tout de même l'ancienne capitale du pays. Une des plus belles villes du monde.

– Nous n'avons pas hésité à raser Dresde, qui était aussi l'une des plus belles villes du monde. L'ancienne capitale de je ne sais quel pays.

– La Saxe.

– Je vais vous dire pourquoi ils ont épargné Kyoto, mon cher Rayzeen. Ils avaient besoin de conserver intactes trois ou quatre grandes villes pour observer les effets de leurs nouvelles bombes. Hiroshima et Niigata avaient la taille et la forme parfaites. Kyoto et Nagasaki avaient la bonne taille, mais étaient entourées de montagnes qui empêcheraient de mesurer la portée exacte des bombes. Du second choix, en quelque sorte. En fin de compte, les nuages qui recouvraient Niigata le 9 août ont condamné à mort les habitants de Nagasaki.

– Ils regrettent sans doute d'avoir dû se contenter du second choix.

– D'autant plus qu'il y avait des nuages, là aussi. Ils n'avaient presque plus d'essence. Un de leurs réservoirs fuyait. Avant d'aller se poser en catastrophe à Okinawa, ils ont largué leur bombe au hasard. Elle est tombée à trois kilomètres de l'objectif. C'était la bombe au plutonium. En principe, elle est plus puissante que celle de Hiroshima. Les conditions étaient trop différentes. On ne peut pas comparer.

– C'est dommage. Vous devrez recommencer.

Nous visitons les principaux temples pour nous changer les idées. Les moines ratissent leur gravier sans se soucier des ravages provoqués par l'embrasement des passions. Les habitants de la ville nous observent avec curiosité et nous sourient. Nous portons des vêtements civils, mais ils sourient aussi aux soldats. Un vieil homme qui parle allemand nous invite à venir prendre le thé chez lui.

– Vous êtes médecin ?

– Ah, les médecins parlent allemand, c'est vrai. Non, j'étais professeur de philosophie. J'ai séjourné à Heidelberg avant l'autre guerre pour étudier Kant, Hegel, Schopenhauer et les autres. J'ai pris ma retraite depuis longtemps. Veuillez excuser l'état de ma pauvre hutte, mes amis. Nous manquons un peu de tout, n'est-ce pas. Je ne peux vous offrir les gateaux en forme de feuille d'érable que l'on mange en cette saison.

– Les gens sont très aimables. Nous n'avons vu aucune manifestation d'hostilité.

Zinzin et Filou

– La clique qui dirigeait le pays voulait notre mort. Vous nous apportez la paix. Il est rare qu'un Américain parle aussi bien allemand que vous.

– Je ne suis pas américain, mais belge.

– Oh oh, belge ? Ce n'est pas ordinaire, en vérité. Ce monsieur est belge aussi ?

– Lui, il est américain.

– Il a la bonne taille. Je vous trouvais petit pour un Américain.

– Et moi, au Japon, je me sens grand ! C'est très agréable. Je n'ai jamais rien compris à Kant, je dois dire.

– Avant d'agir, vous devez vous interroger : mon acte pourrait-il servir d'exemple pour fonder une règle universelle ?

– Si tout le monde agit de manière exemplaire, la vie devient vite ennuyeuse.

– Il est certes difficile de vivre selon la morale de Kant.

– Mon ami pense que la bombe atomique est immorale. Je crois que Kant serait du même avis.

– La morale ne dit rien des armes. Elle se préoccupe de l'usage que l'on en fait.

19 Au Nouveau Mexique

Dixie part en Amérique, je rentre en Angleterre. Je rédige mon rapport. Je dors mal. Je marche dans les rues de Londres au milieu de la nuit. J'ai vu trop de choses. J'envisage d'aller passer l'hiver à Uzès. Je n'ai jamais dépensé la totalité du salaire que me versait le SOE. J'achète un livre de Dickens ou une chemise de temps en temps. En mission, tous mes frais étaient couverts. Je possède un pécule suffisant pour mener une vie frugale dans un petit village de France pendant quelques mois.

Nigel reçoit une énorme liasse de journaux chaque matin.

– Regardez, Rayzeen, j'ai trouvé quelque chose pour vous dans le New York Times.

– La page des théâtres de Broadway ?

– Non, ici en bas. L'opéra.

– Blanka Muradova au Met dans la *Turandot* de Puccini. Ah tiens.

– La dernière fois, je vous ai dit que le Japon serait sans doute votre dernière mission.

– Vous m'envoyez en Amérique ?

– Si quelqu'un mérite un petit cadeau d'adieu, c'est bien vous. Des dizaines d'avions américains y vont tous les jours. Cela ne coûte presque rien. De plus, malin comme je vous connais, vous êtes capable de trouver des renseignements utiles même à l'opéra de New York. Je vais vous faire établir un ordre de mission de trois semaines.

Hop ! Assis de nouveau dans un bon vieux Dakota. Escales à Shannon et Gander. Un télégramme de l'honorable correspondant du SOE à New York, employé au service des visas du consulat de Sa Majesté, me sert de marque-page dans *The Old Curiosity Shop* : "Miss M. réside hôtel Plaza, cinquième avenue. Réservé chambre Raisin."

Quand je découvre l'immeuble grandiose de l'hôtel Plaza, les Cadillacs qui y déposent des clients, les portiers vêtus comme des colonels boliviens, je me dis que Nigel pratiquait l'art britannique de l'*understatement* quand il parlait de "petit" cadeau. Il est vrai que l'étrange entreprise que j'ai montée à Kunming avec dom Alvaro a rapporté des millions au SOE. Où est-il, ce cher dom Alvaro ? À Manille avec Natacha ? En Allemagne ? À Lisbonne en train de boire le café avec Méphisto ? Bien entendu, je ne serais pas étonné de le voir descendre d'une Cadillac et donner un pourboire de dix dollars au colonel.

Le premier renseignement utile que je recueille à New York présente un intérêt stratégique limité : il existe des chambres bon marché au Plaza. L'employé du consulat n'a pas réservé une chambre à quarante dollars avec vue panoramique sur Central Park, mais une chambre à

Zinzin et Filou

huit dollars donnant sur une cour lépreuse. Cela m'est bien égal. Après vingt-quatre heures de Dakota, j'accepterais de dormir sur une paille dans la cave.

Le lendemain de mon arrivée, vers dix heures du matin, je téléphone à Blanka sur le réseau intérieur de l'hôtel. Elle a peut-être oublié le français – je m'adresse à elle en allemand.

– Allo, Blanka ? Excusez-moi. J'espère que je ne vous réveille pas.

– Pas du tout. Mais qui êtes-vous ?

– C'est Gustave Raisin.

– Mon petit Gustave ! Quelle bonne surprise ! Comment vas-tu ? D'où m'appelles-tu ?

– De l'hôtel.

– Tu es ici à New York ? C'est merveilleux. As-tu déjà pris ton petit déjeuner ?

– Pas encore.

– Prenons le petit déjeuner ensemble dans le *Palm Court*. Dans vingt minutes, *okay* ?

– Où est le *Palm Court* ?

– Au rez-de-chaussée. Un grand reporter comme toi, tu le trouveras sans peine. Hmm. Je crains quelque chose... Cela fait si longtemps.

– Presque sept ans. À Paris.

– J'ai peur que tu ne me reconnais pas.

– Que dites-vous ? Je vous reconnaîtrais au bout de vingt ans, Blanka. Même si vous étiez déjà déguisée en Chinoise pour chanter Turandot.

– Au moins, toi, je suis sûr que tu n'as pas changé.

– Ah, je commence à perdre mes cheveux, vous verrez. À tout à l'heure.

Comment aurais-je manqué de reconnaître les couleurs chatoyantes de sa voix ? Des frissons d'extase s'élancent dans le lacs de mon système nerveux. Un éclair de bonheur va bientôt m'électriser, dissipant le résidu des idées noires accumulées pendant les années de guerre.

Comme ma chambre se trouve au troisième étage, je descends par l'escalier. Au moment où je passe devant les ascenseurs, la porte de l'un d'eux s'ouvre. Une grosse dame en sort. Je ne la reconnais pas. Je mets quelques secondes. Dans le *Palm Court*, je l'aurais cherchée des yeux, ou bien attendue et guettée. Pris au dépourvu.

– Blanka ! *My love* !

– Tu vois, je te l'avais dit.

– Vous êtes Blanka. Je suis Gustave. Nous nous sommes retrouvés. Nous ne nous quitterons jamais.

Elle a doublé de volume. Elle ressemble à Rosa Milanese. Je lui embrasse la main, car je ne peux pas la prendre dans mes bras. Elle pèse plus de cent kilogrammes. De toutes les

Zinzin et Filou

femmes que j'ai connues, Yaël et Chou étaient les plus petites, Natacha et Blanka les plus grandes. Je me sens ridicule à côté de cette nouvelle Blanka. Une femme qui pèse deux fois mon poids, ou peut-être plus. J'ignore comment me conduire.

Le maître d'hôtel du *Palm Court* nous donne une table.

– J'ai grossi pour chanter Brünnhilde et Isolde. On ne peut pas faire autrement. Tu ne verras jamais une maigrichonne chanter ces grands rôles wagnériens. Ma voix s'est amplifiée. Je suis passée de mezzo-soprano à soprano dramatique. Le corps accompagne le changement. On chante à pleine voix pendant des heures. C'est un exercice qui demande une grande vigueur athlétique, des jambes solides. J'ai beaucoup marché dans la montagne. Je prenais des cours particuliers de gymnastique. J'ai levé des haltères comme un lutteur de foire. Comment refuser ? Il n'existe pas de plus grande jouissance que de chanter Brünnhilde ou Isolde. Tu ne peux pas savoir. Tu ne peux pas non plus m'entendre. La tempête qui a balayé le Grand Reich a emporté aussi Wagner. Il est parti au purgatoire pour dix ans. Des œuvres sublimes, composées par un ignoble antisémite. Je chantais devant un parterre de nazis. Des SS en uniforme noir. Des assassins. Ils m'offraient des brassées de fleurs. Ils m'invitaient... J'ai passé des journées à la campagne avec des monstres. Ils me prenaient pour Brünnhilde et croyaient que je partageais leurs convictions criminelles. J'ai recueilli des confidences et appris des choses secrètes. Je ne peux plus me regarder dans la glace. On mange encore et encore pour accumuler des réserves d'énergie. Pendant que les pauvres gens crevaient de faim. Je suis affreuse.

– Plus vous me parlez, plus je vous retrouve. Vous êtes Blanka. Je vous ai entendu chanter *Der Zwerg* et *Der Feuerreiter* pour le tsar Boris.

– Il est mort, le pauvre.

– Vous croyez qu'il a été empoisonné par du venin de serpent ?

– Je ne sais rien. Mais toi... C'est vrai qu'un bon journaliste se tient bien informé. Les gens confondent la Bulgarie et la Slovaquie, ne connaissent pas plus le tsar Boris que le roi Zog d'Albanie, mais toi tu me cites une rumeur sur le venin de serpent.

– Vous savez qui m'a parlé de ça ? Dom Alvaro de Santos, un commerçant que nous avons rencontré au palais royal. J'ai travaillé avec lui en Chine.

– Il t'a emmené en Palestine sur son bateau.

– Il a vendu une locomotive au roi Boris. Vous chantez toujours *Der Zwerg* ?

– *Der Zwerg*... Une vieille histoire. Maintenant, c'est fini. Tu viens m'écouter à l'opéra tout à l'heure ?

– Tout à l'heure ?

– Le samedi, la représentation a lieu l'après-midi. En général, il faut réserver longtemps à

Zinzin et Filou

l'avance, mais ils gardent toujours quelques places libres pour des VIP.

– Je suis un VIP ?

– *You are a very important person for me*, Gustave. Je les prierai de préparer un billet à ton nom. Tu le demanderas au guichet.

– Merci. Il faut que je m'habille en pingouin, comme à l'opéra de Paris ?

– Pas l'après-midi.

– Ouf !

– Tu ne m'as pas encore dit, mon petit Gustave, ce que tu as fait pendant que je grossissais à Vienne.

– J'ai tenté de me rendre utile. Je suis allé à Londres, à Alexandrie, à Lisbonne. J'ai beaucoup pris l'avion. J'ai vu Auschwitz et Hiroshima, deux cimetières sans tombes ni cadavres.

Elle sent que ce survol des années sombres m'est pénible. Elle pose sa main sur la mienne pour me réconforter. Pendant un moment, j'oublie Brünnhilde et je revois Blanka.

Elle part à l'opéra pour se préparer. Je me promène un peu sur la cinquième avenue, mais il fait si froid que je rentre presque aussitôt. J'arrive en avance à l'opéra. Je veux avoir le temps de lire le résumé du livret pour comprendre l'histoire.

Blanka campe une princesse Turandot marmoréenne et terrifiante. Sa voix a changé, en effet. Elle ressemble à un instrument de musique très puissant plutôt qu'à une voix humaine. Si j'étais le prince, je préférerais la douce esclave Liu à la majestueuse Turandot.

Je ne suis pas le prince. Je suis le nain de la reine.

À l'entr'acte, alors que je me promène dans le foyer pour me détendre les jambes et me réveiller un peu, une jeune femme m'aborde en riant.

– *Gee*, c'est bien Gus ! Je vous ai vu dans votre loge avec mes jumelles. Vous vous souvenez de moi ? Isabel !

– Isabel ? *Of course* ! C'était en... Voyons...

– Décembre 1931. Je ne risque pas d'oublier la date. Celle de mon mariage.

– Ah, c'est vrai. Et moi j'ai enlevé la mariée sur mon blanc destrier, comme dans un roman.

– Mais maintenant, il y a une minute, si je ne vous avais pas sauté dessus, vous ne m'auriez pas reconnue.

– Bien sûr que si. Après tout, vous êtes peut-être la mère de mon enfant.

Elle éclate de rire.

– *Jesus Christ* ! Si j'avais eu un enfant avec une tête ronde et une mèche blonde, je vous aurais au moins envoyé sa photo.

– Vous êtes toujours mariée avec le publicitaire ?

Zinzin et Filou

– Nous avons divorcé au bout d'un an. Il s'est disputé avec mon père, qui a vendu l'agence de publicité de toute façon. Il voulait installer son petit ami chez nous, alors je l'ai chassé. Je me suis remariée, mais ça n'a pas marché non plus. Je viens d'épouser mon troisième mari. Cette fois, c'est le bon. Et vous ?

– Je suis toujours célibataire. Avec la guerre... J'ai été soldat.

– Ça sonne déjà. Je parie qu'il va résoudre l'énigme et épouser la princesse. Je suis en bas, vers le fond, avec ma tante Tricia. Vous retournez dans la loge présidentielle ?

– La loge présidentielle ? On m'a donné un billet de, hmm, VIP.

– *Wow!* Que faites-vous après l'opéra, Gus ? Ma tante rentre chez elle. Je dînerais volontiers avec un VIP.

– C'est que... Je connais Turandot, je veux dire miss Muradova. Je dois dîner avec elle. Demain soir, si vous voulez.

– *Okay.* Je suis descendue au Carlyle. Et vous ?

– Au Plaza.

– Ce n'est pas loin. Vous pouvez venir à pied. Passez me prendre demain à sept heures. Soixante-seizième et Madison.

Blanka m'a demandé de l'attendre au Plaza. Après avoir enlevé son lourd costume et son maquillage chinois, elle doit parler aux véritables VIP : journalistes, conseillers municipaux, millionnaires qui financent le *Metropolitan Opera*, producteurs de radio, éditeurs de disques et que sais-je encore. Quand elle rentre, elle se sent trop fatiguée pour ressortir. Nous dînons dans le restaurant de l'hôtel, *The Oak Room*.

– Vous avez lu *La Recherche du Temps Perdu*, Blanka ? Il mange une madeleine et soudain il se remémore le passé. Eh bien, ce poisson trop cuit me rappelle la cantine du collège Saint-Boniface, à Bruxelles. Le cuisinier s'appelait *Tête de Moule*. J'ai mangé du poisson trop cuit tous les vendredis pendant au moins dix ans. Au Japon, ils mangent du poisson cru.

– J'espère que j'irai chanter au Japon un jour. Je goûterai le poisson cru.

– Ils boivent une sorte de thé vert. Quand on entre dans une maison, on doit ôter ses chaussures. Ils se lavent et se rincent avant d'entrer dans leur bain.

– Pourquoi prennent-ils un bain, s'ils sont déjà propres ?

– Ils se détendent dans l'eau chaude. Le bain sert à plusieurs personnes, donc c'est mieux si l'eau reste propre.

– Tu ferais mieux de me parler de la Chine, puisque je joue une Chinoise.

– Turandot est plus italienne que chinoise. Remarquez, une impératrice douairière a régné à la fin du XIX^{ème} siècle. Elle était autoritaire et capricieuse comme Turandot. Ils ont un

Zinzin et Filou

“opéra”, mais les acteurs se livrent à des acrobaties qui rappellent plutôt celles que nous voyons au cirque. Quand ils chantent, on croirait entendre des portes qui grincent. Les villes chinoises sont très bruyantes. Les tireurs de pousse-pousse crient pour dégager la route, les marchandes vantent leurs fruits et leurs canards, les dominos de mah-jong claquent sur les tables.

– Tu viendras me souhaiter une bonne nuit ? Je suis dans la chambre 1214.

– Je le sais. Je vous ai téléphoné.

– Ne viens pas tout de suite. Dans une heure.

Elle me reçoit dans l’obscurité la plus complète. Ce corps qu’elle évite de regarder dans un miroir, je ne dois pas non plus le voir. J’ai l’impression étrange d’être devenu bigame. Tout en parlant à ma chère Blanka, je pétris la chair moelleuse de la sœur du bonhomme Bibendum. Comme au temps de notre première rencontre, je pense à la *Géante* de Baudelaire. *Parcourir à loisir ses magnifiques formes... Ramper sur le versant de ses genoux énormes...*

Je fréquente mon esprit depuis bientôt trente-trois ans et je sais qu’il n’en fait qu’à sa tête. Voilà qu’il se met à imaginer le lendemain soir. Isabel ! Pendant des années, j’ai rêvé de revoir Blanka et de partager sa vie. La nuit même de nos retrouvailles, je songe déjà à m’évader. Nous comprenons tous les deux que l’aventure s’est achevée à Paris il y a sept ans. Elle a besoin d’un gaillard à sa taille. Un Tristan, un Siegfried.

Renonçant à marier la carpe et le lapin, nous bavardons, plaisantons et jouons comme des enfants. Je lui chante la complainte de la géante.

Mon père m’a donné un mari
 Mon Dieu quel homme, quel petit homme
 Mon père m’a donné un mari
 Mon Dieu quel homme, qu’il est petit
 Je l’ai perdu dans mon grand lit
 Mon Dieu quel homme, quel petit homme
 Je l’ai perdu dans mon grand lit
 Mon Dieu quel homme, qu’il est petit
 Le chat l’a pris pour une souris
 Mon Dieu quel homme, quel petit homme
 Le chat l’a pris pour une souris
 Mon Dieu quel homme, qu’il est petit
 Au chat, au chat, c’est mon mari !
 Mon Dieu quel homme, quel petit homme
 Au chat, au chat, c’est mon mari !

Zinzin et Filou

Mon Dieu quel homme, qu'il est petit.

Elle rit beaucoup et nous nous quittons bons amis.

Isabel m'emmène dans un restaurant argentin de l'Upper East Side.

– Ils ont la meilleure viande de New York. Elle arrive tout droit de la Pampa.

– Vous êtes une grande carnassière. Quand on a grandi dans un ranch du Colorado...

– J'ai quitté le Colorado. Mon père a vendu le ranch en même temps que l'agence et il s'est retiré en Floride. J'habite à Santa Fe, dans le Nouveau Mexique.

– Vous n'avez pas parcouru une très grande distance.

– Trois cents miles vers le sud. Mon mari travaille à Los Alamos. J'ai ouvert une galerie de peinture à Santa Fe. Beaucoup d'artistes se sont installés dans la région. Vous connaissez Georgia O'Keeffe ? Je lui ai acheté plusieurs toiles. Je suis à New York pour voir un marchand d'art. Il doit me montrer des œuvres de peintres européens.

– Que fait votre mari ?

– Il est physicien. Vous savez, Los Alamos. C'est là qu'ils ont mis au point la bombe atomique.

– Ah oui, j'ai entendu parler d'un centre de recherche dans le désert. Vous vous souvenez que nous avons rencontré un géologue quand nous étions à Moab ? Everett Dixon.

– Très vaguement.

– C'est lui qui m'en a parlé. Je croyais que c'était secret.

– Difficile de tenir secret un endroit où travaillent des milliers de personnes. Les journaux lui ont consacré de grands articles après l'explosion d'Hiroshima. J'y suis allée en 1943 : ils cherchaient des institutrices pour leur école. J'ai rencontré mon mari au bal du samedi soir.

– Ils ont fait sauter une première bombe dans le désert, non ?

– Au sud d'Albuquerque, dans une zone militaire. Arnold y était.

– Votre mari.

– Il s'appelle Arnold Wagenstein.

– J'ai connu un Wagenstein en Bulgarie. Un pianiste. Peut-être un de ses parents.

– Bien sûr. C'est son frère. Arnold joue aussi du piano.

– Comme c'est étrange. Ce genre de coïncidence m'arrive tout le temps. Il accompagnait la cantatrice qui chantait Turandot, Blanka Muradova.

– J'ai vu dans le programme qu'elle est bulgare, mais qu'elle chante à Vienne. Je n'ai pas pensé au frère d'Arnold. Il est parti en Palestine à la fin de la guerre.

– Votre mari parle de la bombe ? Ou bien tout est ultrasecret...

– Oh, il en parle volontiers. Ce qui est ultrasecret est très technique, de toute façon, donc

Zinzin et Filou

cela ne pourrait intéresser qu'un physicien de haut niveau.

– J'aimerais bien le rencontrer. Vous vous souvenez que je suis journaliste.

– Vous lui parlerez de son frère. Il sera très content.

– À propos de frère et de sœur, que devient notre chère Vicky ?

– Elle dirige une agence de relations publiques à Chicago. Elle est mariée à un avocat. Ils ont deux enfants gâtés.

Je raccompagne Isabel jusqu'à l'hôtel Carlyle.

– Vous voulez monter pour un dernier verre, Gus ?

– J'allais vous le demander.

– Je l'ai bien deviné. Vous êtes comme tous ces pauvres soldats qui ont passé des années sur les champs de bataille sans voir une seule femme.

– Cet hôtel paraît encore plus chic que le Plaza.

– Le Plaza est trop grand. Ici, c'est plus intime.

– *Well*, au Plaza on appuie sur le bouton de l'ascenseur soi-même. L'espèce de groom s'est contenté d'actionner un levier et vous lui avez donné un dollar. Il doit gagner une fortune.

– C'est l'Amérique. Il y a des riches trop riches, comme moi, et des gens qui en profitent. Vous voyez, je n'occupe pas une simple chambre, mais toute une suite.

– Moi je dors dans une petite chambre de célibataire qui donne sur une vilaine cour toute noire. Mais elle me coûte seulement huit dollars. La galerie d'art marche bien ?

– Quand mon père a vendu l'agence et le ranch, il nous a donné de l'argent. Je dors tout de même parfois dans des chambres d'hôtel ordinaires. Ici, j'ai réservé une suite pour recevoir le marchand d'art et d'autres personnes.

– Il vient ici avec ses tableaux sous le bras ?

– Avec une mallette contenant des photographies de tableaux.

Malgré la vente du ranch, Isabel a conservé son corps de cowgirl. Mon esprit continue ses tours de cochon. Se détachant du rodéo charnel qui se déroule dans la suite, il pense à Blanka.

Je prends le petit déjeuner avec elle dans le *Palm Court* et nous dînons ensemble les soirs de relâche.

– J'ai le regret de devoir vous abandonner, Blanka. Je dois aller à Santa Fe.

– Toi, mon petit Gustave, tu as rencontré une autre femme.

– Ce n'est pas ce que vous croyez. Je suis tombé sur une ancienne connaissance à l'entr'acte et j'ai découvert qu'elle était mariée à l'un des artisans de la bombe atomique. Cela a éveillé ma curiosité de journaliste. Je vais à Santa Fe pour l'interviewer. D'ailleurs j'allais vous en parler : c'est le frère de Wagenstein, le pianiste qui vous accompagnait à Sofia.

Zinzin et Filou

– Ah, mais oui, Léon m'avait dit que son frère étudiait la physique. Il avait commencé à Göttingen. En 1933, quand les juifs ont été chassés des universités allemandes, il est parti à Cambridge, en Angleterre. Il a donc fini par traverser l'Atlantique.

– Pendant ce temps, votre Wagenstein s'est installé en Palestine.

– Je l'ai aidé à, hmm, se procurer des faux papiers pendant la guerre. Avec tous ces nazis que je fréquentais.

– On m'a dit que le tsar Boris protégeait les juifs.

– Il a fait de son mieux. Très peu ont été déportés. La Bulgarie était tout de même devenue une sorte de protectorat allemand. Le gouvernement a instauré des lois antijuives comme dans les autres pays d'Europe. Ils devaient porter une étoile, mais toute petite. Ensuite, le gouvernement a coupé l'électricité de l'usine qui fabriquait les étoiles, pour faire des économies. Soit les juifs ne portaient pas l'étoile, soit ils la portaient en même temps qu'un petit portrait du tsar. On ne considérait pas les convertis comme juifs.

– Il paraît que le roi du Danemark s'est bien conduit aussi. Je regrette que notre roi Léopold... Quarante pour cent des juifs présents en Belgique ont disparu. En France, seulement vingt-cinq pour cent.

– Derrière le roi, il y a le peuple. Les Bulgares ne sont pas antisémites. Les Danois non plus, je suppose. Nous n'avons eu ni pogroms, ni affaire Dreyfus.

– Vous êtes toujours bulgare ?

– Certes oui. Wagenstein le physicien est sans doute devenu américain. Ils n'auraient pas confié les secrets de leur bombe atomique à des étrangers. Transmettez-lui mes amitiés.

Je me souviens d'un petit vieux qui tirait de grands sons du piano. Arnold Wagenstein me paraît plus jeune que son frère, mais plus âgé qu'Isabel. Il est de taille moyenne. Une grosse touffe de cheveux gris pousse au sommet de son crâne.

– Isabel m'a dit vous avez à Sofia rencontré Léon.

– Il y a sept ans. J'habitais chez une cantatrice. Il venait tous les jours l'accompagner au piano.

– Lui c'est le pianiste professionnel, moi seulement l'amateur.

– Vous avez un beau piano.

– Le Steinway demi-queue américain. Moins bon que le Steinway de Hambourg, mais pour moi suffisant.

– Chez moi, en Belgique, je possédais un petit piano droit Pleyel, mais je crois qu'il a disparu pendant la guerre. Vous jouez du piano, Isabel ?

– J'ai appris à l'école. Quelques accords simples, de quoi tenir la partie de piano dans les

Zinzin et Filou

spectacles, quand les élèves chantaient des airs de Broadway. Maintenant, Arnold tente de m'initier à la musique classique.

– Ces meubles sont magnifiques.

– Ils ont été fabriqués par des gens qui s'appellent "shakers". Ils vivent à l'ancienne mode. Leurs meubles sont très réputés, malgré leurs formes un peu inhabituelles.

– Ce sont des tableaux de comment s'appelle-t-elle, dont vous m'avez parlé l'autre jour ?

– Georgia O'Keeffe.

– On reconnaît des paysages du désert et en même temps c'est de la peinture moderne. Elle rend le désert encore plus beau. Dans celui-ci, il y a une sorte de tension érotique.

– Elle habitait à New York, et puis elle tombée amoureuse du Nouveau Mexique.

– Je connais quelqu'un qui est allé à Los Alamos : un géologue, Everett Dixon.

– Il y avait milliers de personnes là-haut. Ce nom ne me sonne rien.

– Il prospectait dans divers pays pour trouver de l'uranium. Je l'ai rencontré au Congo. Il me disait que ce métal ne servait à rien, mais qu'on finirait par lui trouver un usage. Si je vous parle de lui, c'est que nous sommes allés ensemble à Hiroshima à l'automne dernier. C'est de l'uranium belge qui a tué tous ces pauvres Japonais.

– Parmi mes collègues qui travaillaient Los Alamos, certains sont embarqués dans les avions qui larguent les bombes, ou dans les avions de l'observation. Certains vont Hiroshima... Ils nous racontent ce qu'ils ont vu, sans omettre le seul détail. Le terrible épouvantable. Nous avons fabriqué le machin. On nous dit le but pour dissuader les Allemands l'utiliser, au cas où auraient fabriqué le même. Peu à peu, nous nous doutons que les Allemands n'y pas arrivés. Quand nous le savons façon certaine, Urey et Rotblatt arrêtent. Lise Meitner et Max Born refusé dès le début. Vous voulez savoir pourquoi nous continuons ?

– Vous le savez vous-même ?

– Je vois vous connaissez la nature humaine, jeune homme. D'abord la grande curiosité. Est-ce possible vraiment, obtenir la formidable réaction comme dans les étoiles ? Ensuite, notre reconnaissance envers le gouvernement américain. Remercier pour l'hospitalité quand l'Europe nous chasse. Obéir au président. Quand les militaires et les politiciens décident de l'envoyer sur Japon, personne ne nous demande l'avis. Mais nous avons eu les grands débats. Nous voulions jeter la bombe sur l'île déserte. Ils ont dit impossible, mais promis lancer sur cible militaire. Nous ont menti. Beaucoup les savant écœurés, après la guerre ont choisi l'autre métier. Entrepris les recherches en biologie pour sauver les vies.

– Le laboratoire est resté à Los Alamos, et vous aussi.

– Les premières expériences avec l'uranium, c'était le but de comprendre. Ensuite, l'espoir d'obtenir les grandes quantités d'énergie. Et puis, à cause la guerre, la bombe. Les gens

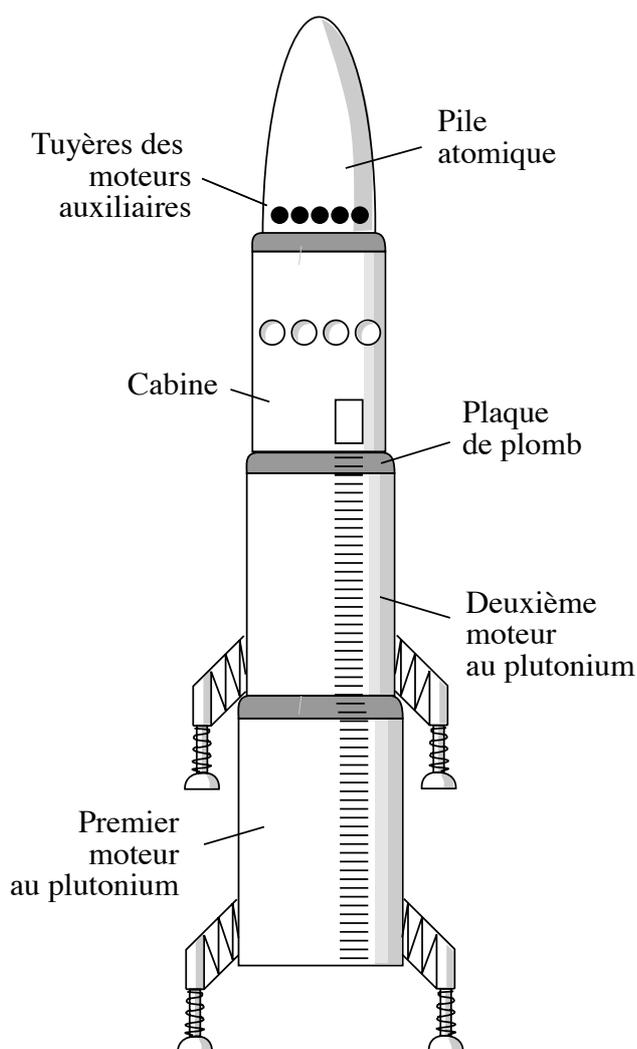
Zinzin et Filou

croient les savants mauvais génies inventent horribles bombes et gaz et fusées. Si nous revenons à utilisation pacifique de l'uranium, nous sauvons l'honneur des savants. À Chicago, fabriquent la pile atomique pour produire l'électricité. Moi, j'ai conçu la fusée atomique pour aller sur la lune.

– Vraiment, une fusée atomique ? Elle ira sur la lune toute seule, ou vous espérez que des gens monteront dedans ?

Il ne ressemble pas au professeur Héliotrope, ou peut-être seulement par son apparence physique. S'il me rappelle quelqu'un, c'est l'abbé Depardieu. Il ne paraît ni fou ni distrait. J'ai l'impression qu'il connaît l'univers comme sa poche, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Il a une bonne vue et un jugement sûr. Il ferait un excellent agent spécial.

Il dessine sa fusée sur une feuille de papier.



– Tout en haut, c'est la pile atomique. Enrico Fermi a fabriqué la première à Chicago en

Zinzin et Filou

1942. La fission de l'uranium produit la chaleur, qui vaporise l'eau pour tourner la turbine comme dans la machine à vapeur. Un jour, on obtiendra l'électricité cette manière avec les grosses piles. Je connais les chercheurs qui travaillent pour la marine, la pile miniature servirait de moteur dans les sous-marins.

– Pas besoin d'air. Il peuvent rester en plongée indéfiniment. C'est malin.

– Ma pile produit l'électricité pour les passagers et les instruments, aussi la vapeur permet orienter la fusée dans l'espace. Vous voyez ici petits moteurs auxiliaires. J'ai l'énergie aussi longtemps que je veux, mais pas la grande puissance. Pour naviguer dans l'espace, bien, mais pas assez de poussée pour arracher la fusée à l'attraction terrestre. Il faut la quantité d'énergie énorme pendant le temps très bref. Ce pourquoi j'ai le tronçon du bas la petite bombe.

– Une bombe atomique ?

– Je devrai trouver l'autre nom. Moteur plutonium, ça va ?

– Vous pouvez l'appeler comme vous voulez. Si c'est une bombe atomique, on ne vous laissera même pas construire un prototype.

– J'ai dit la petite bombe. Vous avez vu Hiroshima. Là-bas, la bombe à l'uranium. Si vous assemblez la quantité suffisante l'uranium 235, masse critique, environ vingt kilogrammes, alors vous avez la réaction en chaîne explosive. Dans la bombe il y a deux moitiés de masse critique, vous devez assembler au moment où vous voulez l'explosion. La difficulté, quand la première moitié approche la seconde, la réaction commence et le début d'explosion éloigne les morceaux et la réaction s'arrête. Donc on envoie première moitié très vite, comme un obus, dans le trou creusé très précis dans la seconde moitié la cible. Vous avez vu aussi Nagasaki ?

– Non. Hiroshima m'a largement suffi.

– À Nagasaki l'autre bombe avec plutonium. Le noyau de l'atome plutonium se casse encore plus facilement que celui d'uranium 235, si fragile que plutonium n'existe pas dans la nature, seulement fabriqué dans la pile atomique. La masse critique pour l'explosion dix kilogrammes. Explode trop facilement, la méthode de l'obus impossible. Dès que l'obus s'approche, l'explosion commence et le chasse. Ont inventé un autre système, l'implosion, très délicat, ce pourquoi nécessaire l'essai dans le désert. Dans mon moteur plutonium, je ne veux pas la grande explosion Nagasaki. Les deux moitiés de masse critique s'approchent, l'explosion commence et aussitôt s'arrête. Suffisant pour envoyer la fusée dans le ciel et échapper l'attraction terrestre. Après l'explosion, le plutonium dispersé, ne peut servir, donc le tronçon se détache et tombe dans l'océan.

– Vous lancez votre fusée depuis un bateau ?

– Depuis la côte par exemple Floride.

Zinzin et Filou

– Le deuxième tronçon contient une autre fausse bombe pour repartir de la lune ?

– L’attraction moins forte sur la lune, donc plus petit. Au-dessus, la cabine pour l’équipage. Ici, vous voyez, les plaques de plomb pour protéger l’équipage à cause les radiations.

– Je ne me porterai pas volontaire, franchement. Vous avez le droit de me parler de tout ça ? Ce n’est pas ultrasecret ?

– Ce que je vous ai dit sur la bombe atomique, tout le monde sait. Ces principes de base on expliquait les nouveaux arrivants à Los Alamos et on peut trouver dans les bibliothèques universitaires. Les mécanismes précis pour l’obus et l’implosion restent secrets. Des milliers de personnes ont travaillé trois ans pour mettre au point. Même chose ma fusée. Je vous dis le principe de base.

– Dans trois ans, vous partez sur la lune ?

– Ah ah ! Je n’ai pas les milliers de chercheurs, ni même les centaines. Un seul assistant. Peut-être dans trente ans.

– C’est dommage.

– Les Américains ne regardent pas l’avenir. Ils regardent les dollars. Ne rêvent pas de la lune. Veulent juste envoyer les bombes à Moscou. Pour cela ils ont déjà les fusées toutes prêtes.

– Laissez-moi deviner... Les V2 ? Les GIs sont arrivés à Weimar, où se trouvait l’usine souterraine, avant les Russes.

– Ils ont ramené en Amérique Doktor Wehrner von Braun et toute son équipe. Les savants juifs ont aidé gagner la guerre et maintenant, pour la suite du programme, ils choisissent les savants nazis.

– Curieuse façon de vous remercier.

– Je vous ai dit, nous sommes reconnaissants pour l’accueil. Ils ne nous doivent rien. J’habite Eden avec la femme merveilleuse. Je ne pas me plaindre.

Nigel trouve mon aventure aussi drôle que celles de Bertie Wooster.

– Vraiment ? À l’opéra ! Je l’avais bien dit.

– J’ai pensé que cela valait la peine d’aller à Santa Fe voir le mari de cette jeune femme, et que vous me rembourseriez les frais.

– *Of course*. Vous êtes vraiment un agent exceptionnel. Si je vous envoyais sur la lune, vous réussiriez à en rapporter des renseignements stratégiques.

– Vous ne croyez pas si bien dire. Cet Arnold Wagenstein, le mari... Figurez-vous que, par le plus pur des hasards, c’est le frère de Léon Wagenstein, le pianiste qui accompagnait miss

Zinzin et Filou

Muradova à Sofia. *Anyway*, Wagenstein le physicien travaille à Los Alamos, mais il ne m'a rien dit de précis là-dessus. J'ai cru comprendre qu'ils vont encore consacrer des années à perfectionner les bombes. Celles qui ont accepté d'exploser à Hiroshima et Nagasaki étaient des pièces uniques. Il faut trouver le moyen de les fabriquer en série en dépensant moins d'argent que pendant la guerre, mais sans prendre de risques pour autant. Il ne m'a pas parlé de la bombe, mais il m'a montré un projet de fusée atomique capable d'emmener des têtes brûlées sur la lune.

– Un projet officiel ? Secret ?

– Ni l'un ni l'autre. Plutôt ce que vous appelez un *hobby*. Cela existera peut-être un jour. Il ne peut pas avancer parce qu'il n'a pas obtenu de budget. Sa fusée marche au plutonium, un produit qui coûte un million de dollars le gramme. L'information intéressante que j'ai dégottée, c'est qu'il existe un projet de fusée peut-être officiel et certainement secret, confié à devinez qui...

– Von Braun.

– *Gosh*, je rapporte un ballon crevé. Vous n'allez pas me rembourser mes frais.

– J'ai dit "Von Braun" parce qu'il a disparu avec toute son équipe. Nous ne savions pas qui l'avait enlevé : les Américains ou les Russes. C'est un renseignement de première qualité. Nous avons récupéré quelques ingénieurs nous aussi. Même les Français en ont capturé une demi-douzaine.

– Wagenstein pense que les militaires américains se sentent très supérieurs aux Russes, parce qu'ils ont fabriqué les bombes et kidnappé tous ces savants boches. N'empêche que les Russes sont capables de mettre au point des bombes atomiques et des fusées sans l'aide de personne. C'est ce que dit Wagenstein.

– J'en prends bonne note. L'avenir nous réserve sans doute bien des surprises. Vous retournez en Belgique ?

– Je vais voir comment je m'y sens.

– Donnez-moi votre adresse quand vous serez installé. La mutation nécessaire du SOE va changer ma situation. Je ne pourrai plus vous signer des contrats à l'année comme pendant la guerre, mais je serais bien étonné si je n'avais pas une petite mission à vous proposer de temps en temps.

20 En Suisse

Je possède toujours le modeste pécule accumulé pendant la guerre. De plus, étant considéré comme une sorte de fonctionnaire anglais à la retraite, je reçois une pension. Je loue une chambre à l'hôtel du Canal, rue du Marché aux Herbes.

M. Van der Broucke me donne l'adresse de Camille Van der Broeke. Je l'invite à dîner.

– J'aimerais reprendre les leçons, mais je n'ai plus de piano.

– Je sais vous donner des cours chez moi. Pour travailler entre les leçons, il y a possible de louer un studio à l'heure avec un piano.

– Votre père est-il toujours, euh, en prison ? Comment va-t-il ?

– Je lui ai rendu visite ce matin. Il va mal. Il se laisse mourir, je crois. Il ne mange presque rien. Il ne se lave pas. Il sent mauvais. Il refuse d'admettre qu'il mérite ce qui lui arrive. Il dit qu'il s'est contenté d'accomplir son devoir de fonctionnaire. Il pense que les communistes, les francs-maçons et les juifs ont mis la main sur le pays. Il croit que les Soviétiques seront bientôt à Bruxelles. Il dit que nous verrons si nous préférons cette occupation-là à l'allemande. Il m'en veut, comme si j'avais réclamé son inculpation et son incarcération. Il me traite avec mépris et va jusqu'à m'insulter.

– D'un côté, je regrette d'être orphelin. D'une autre côté, j'y vois parfois des avantages.

– Vous comptez reprendre votre métier de journaliste ?

– Je l'ignore. Je travaillais pour *Le Nouveau Siècle*. Les gens que je connaissais sont en prison, au cimetière ou en Argentine.

– Sauf Erdé.

– Je vais lui rendre visite demain. Je verrai ce qu'il devient.

Je me demande si Erdé a dégringolé plus bas, s'il sent mauvais comme le père de Camille. Je suis soulagé de revoir l'homme que je connais depuis toujours, l'œil vif et les nerfs bien tendus.

– Eh bien, Dédé, j'ai l'impression que tu vas mieux que la dernière fois.

– Tout va très bien, madame la marquise ! Nous repartons à l'abordage, mille sabords ! Tu sais qui m'a sorti de l'ornière ? C'est Zinzin. Il a beaucoup d'admirateurs, le bougre. Trois petits gars qui ont grandi avec lui et l'adorent se sont demandé ce qu'il devenait. Ils déploraient sa disparition. Ils sont venus me proposer de fonder un "Journal de Zinzin".

– Ah, mais c'est une excellente idée. Ça va se faire ?

– J'ai signé le contrat il y a trois semaines. Le principal obstacle à franchir, c'est que je

Zinzin et Filou

dois encore obtenir un “certificat de civisme”, sinon je n’ai pas le droit d’exercer la profession de journaliste. Mes petits gars ne possèdent ni finances ni expérience, mais ils ont leur diplôme de résistant de première classe ! Le frère de l’un d’eux était directeur de je ne sais quoi dans le prétendu gouvernement de Londres.

– Ton frère aussi.

– Oui, mais lui, il n’a pas levé le petit doigt pour m’aider. Un autre des petits gars était en prison avec le gratin de la résistance. Tu sais ce qu’il a dit au juge ? Que les détenus attendaient *Le Soir* avec impatience, pour connaître la suite des aventures de Zinzin. Ils s’évadaient avec lui à la poursuite du trésor du pirate, tu comprends.

– Quel juge ?

– Celui qui instruisait mon affaire. Il a classé mon dossier, “eu égard au caractère anodin de mes dessins”. Les typographes et les photgraveurs du *Soir* ont témoigné en ma faveur. J’allais les voir tous les jours pour vérifier que les dessins s’imprimaient bien. Ils appartenaient à l’ancienne équipe. Ils détestaient tous les journalistes, sauf moi. Ils ont dit qu’ils me considéraient comme un brave garçon qui s’était “bêtement fourvoyé”. Le juge m’a trouvé “candide sur le plan politique”, et aussi, attends que je me souviens, “maladroit plutôt que traître”. Il a conclu que ce serait “ridiculiser la justice que de s’en prendre à l’auteur d’inoffensifs dessins pour enfants”.

– Tant mieux pour toi. D’un autre côté, ce juge est un ignare. En te déclarant innocent, il te dénie toute influence, c’est-à-dire toute influence en tant qu’artiste.

– Bah, je ne vais pas les supplier de m’envoyer en prison. Génie méconnu mais libre, ça me convient.

Erdé reçoit son certificat de civisme en mai 1946. En juin, il constate qu’il n’est pas tiré d’affaire. Le procès des journalistes du *Soir Volé* a lieu. L’auditeur militaire, c’est-à-dire le procureur, les qualifie de “valets de la propagande allemande”. Il réclame la peine de mort pour six des vingt-huit prévenus, à commencer par Raymond de Becker, le rédacteur en chef. Erdé assiste à toutes les audiences. Il vient me voir un soir à l’hôtel.

– Tu te souviens de Raymond ? Il était à Saint-Boni. C’est lui qui m’a engagé au *Soir*. Je le connais bien. Un patriote. Ses intentions étaient pures. Il voulait défendre la Belgique et la foi catholique. Quelle intolérance ! C’est affreux, affreux.

– Même s’ils le condamnent à mort, il n’exécutent plus personne. Ils vont commuer la peine en prison à vie, et puis il sortira dans cinq ans.

– Regarde ce torchon.

– C’est *Le Soir*. Tu le préférerais pendant la guerre ?

– Ils demandent pourquoi je ne suis pas dans le box des accusés. Ils disent que tout le

Zinzin et Filou

monde y est, même le type qui composait les mots croisés.

– C’est vrai ?

– Je n’en sais rien. Peut-être une exagération. Le chef de la rubrique sportive, oui. Ils disent que j’étais beaucoup plus influent que lui, que l’arrivée de Zinzin a provoqué un énorme bond en avant du chiffre de vente, plusieurs centaines de milliers de nouveaux lecteurs. Je te lis le passage : “Là-dessus, combien de jeunes gens, séduits par la propagande haineuse que distillait le reste du journal, se sont engagés dans les légions SS de Degrelle et sont morts sur le front russe ?” Ils me traitent d’assassin, sais-tu. C’était le seul quotidien qui restait. Les ventes auraient augmenté sans Zinzin. De toute façon, elles étaient limitées par la pénurie de papier.

– C’est un mauvais moment à passer, Dédé. Tu sais aussi bien que moi que tu ne risques rien. Quand le Journal de Zinzin doit-il sortir ?

– En septembre.

– Les personnes qui lancent le journal ont besoin de toi. Ils ont des amis au gouvernement. Et puis surtout, ton meilleur avocat, c’est Zinzin, encore une fois. Les lecteurs te confondent avec lui. Ils l’aiment trop. Ils ne comprendraient pas que l’on arrête Zinzin. Il s’est abstenu prudemment de soutenir les Allemands. Il est parti chercher un trésor au fond des mers. Maintenant, il doit retrouver le professeur Héliotrope.

– Au fait, Zinzin est parti au Pérou. J’ai dessiné les premières planches. Viens donc me voir au journal, je te les montrerai.

– Où est le journal ?

– Rue du Lombard, c’est à deux pas d’ici.

Je rencontre les trois petits gars qui dirigent les “Éditions du Lombard”. Ils ont trouvé une devise : “Zinzin, le journal de tous les jeunes de 8 à 88 ans.” Ils auraient pu ajouter : “réalisé par des jeunes de 18 à 28 ans”. Les cinq ou six gamins qui écrivent des reportages et dessinent les aventures de divers héros (tous masculins) traitent Erdé avec le respect dû à un vénérable vieillard. Ils le vouvoient et évitent de prononcer des gros mots en sa présence. Erdé me montre le début de *Zinzin chez les Incas*.

– Tu vois, la page est dessinée directement en couleur. Je ne sais plus le faire au dernier moment sur un coin de table, comme avant.

– Tiens, c’est curieux, il s’envole de La Rochelle sur un Short Sunderland. J’ai volé sur cet avion pendant la guerre.

Zinzin et Filou

– Ah oui ? C'est Léo qui l'a dessiné⁴.

– Tu ne dessines pas tout toi-même ?

– Léo est mon assistant. Tu sais que mon éditeur a ressorti tous les albums en couleur, réduits à soixante-deux pages au lieu de cent à cent trente. Colorier représente déjà un énorme travail. Il fallait aussi resserrer et réviser les histoires. Les rendre accessibles à un nombre beaucoup plus grand de lecteurs. Plusieurs personnes m'ont aidé. Léo est un maniaque des détails techniques, donc il dessine les avions, les automobiles, les bâtiments. Il a redessiné les costumes des gardes dans *Le Sceau du tsar*. Ils étaient habillés comme les gardes de Buckingham Palace. Il les a vêtus à la balkanique. Il va dessiner sa propre histoire dans le journal. Attends, il faut que tu le rencontres... Léo ?

Un grand barbu entre dans le bureau, une pipe au bec.

– Léopold Huysmans. Gustave Raisin... Hé, mais j'y pense, vous avez un point commun. Un jour, j'ai rencontré Gustave dans la rue avec un petit chien et j'ai réalisé un croquis qui m'a servi de point de départ pour Zinzin. Léo me sert de modèle pour le capitaine Defock !

– Ravi de te rencontrer, moussaillon !

– Enchanté, capitaine.

Le premier numéro du journal de Zinzin sort le 26 septembre 1946. Des commentaires acerbes accueillent le retour de Erdé : “Le dessinateur qui a fait la fortune d'un journal emboché... Cet incivique notoire... Il est affligeant que le fameux cabot, qui a fourré son nez dans les poubelles allemandes, puisse encore faire la joie des petits enfants de chez nous.” Le public hausse les épaules. Il veut Zinzin et Filou. Les quarante mille exemplaires sont épuisés en trois jours, de sorte que l'on tire les numéros suivants à cent mille.

La bande dessinée de Léo a pour héros deux Anglais nommés Jake et Alastair, ce qui me rappelle un certain détective de Scotland Yard. Erdé lui a montré mes vieux reportages.

La Belgique n'a pas changé. Un curé proteste contre la présence dans le journal du début de *Zadig*, illustré par Léo. Ce conte est inscrit à l'index, ainsi peut-être que toutes les œuvres de Voltaire. Les Éditions du Lombard interrompent sa publication et adressent de plates excuses au curé.

Ce même Léo me téléphone un soir de juin 1947.

– Gustave Raisin ? Ici Léopold Huysmans. Écoute, nous avons un ennui. Erdé a disparu.

⁴ L'Angleterre n'a pas jeté tous ses Short Sunderland à la poubelle à la fin de la guerre. Ils ont joué un rôle essentiel au moment du blocus de Berlin, en 1948 et 1949, car ils pouvaient transporter beaucoup de vivres et se poser sur la rivière Havel.

Zinzin et Filou

Zinzin chez les Incas est arrêté. Yvonne a pensé que tu saurais nous aider. Elle m'a envoyé chez un policier...

– Van der Broucke.

– Il m'a donné ton numéro. C'est la première fois que je téléphone à Londres. On entend assez bien.

– Ce n'est pas si loin.

– Tu habites à Londres depuis longtemps ?

– Six mois.

– J'espère y aller un jour.

– Tu décris la ville à la perfection dans tes histoires. Je suis sûr que tout le monde te prend pour un authentique Londonien. Tu veux que je vous aide à retrouver Erdé ?

– Nous savons où il est. Yvonne pense que tu arriverais à le convaincre de revenir à Bruxelles et de reprendre le travail.

– Il m'a semblé qu'il t'apprécie beaucoup. Il ne t'écouterait pas ?

– Nous nous sommes engueulés. Il voulait que je travaille pour lui à plein temps. Tu sais, mettre en couleur *Zinzin* et peaufiner les décors. C'est tout juste s'il me laissait la nuit pour dessiner Jake et Alastair.

– Où est-il ?

– Dans un monastère. Yvonne m'a parlé d'un abbé.

– Ah, l'abbé. J'ignorais qu'il était sorti de prison. Bien, je vais y aller.

Je revois l'abbé sans plaisir. À Londres, je n'examine pas les gens en me demandant de quel côté ils se sont rangés pendant la guerre. Son séjour derrière les barreaux a blanchi ses cheveux, creusé ses traits, tordu sa grande carcasse. Il ressemble à un croque-mitaine.

– Ce cher M. Raisin ! Si je m'attendais... Vous aviez disparu, me semble-t-il. Vous avez passé ces années dans quelque pays étranger ?

– En Angleterre. D'ailleurs j'habite à Londres. Je me suis marié.

– Félicitations.

– Avec Camille, la fille de Van der Broeke. C'est vous qui m'avez envoyé chez lui, avant mon départ pour Moscou. Je vous dois donc en partie mon bonheur.

– Je suis un grand marieur. J'ai poussé Erdé et Yvonne dans les bras l'un de l'autre, savez-vous. Ce pauvre Van der Broeke, ils ne l'ont pas encore libéré. Il ne va pas fort. Quand je, hmm, partageais son sort, j'essayais de lui remonter le moral. Son erreur, c'est qu'il refusait les consolations de la religion. Il me semble que j'ai rencontré sa fille. Une ou deux fois. Elle ne venait pas souvent le voir. Charmante, si je me souviens bien.

– Charmante, en effet.

Zinzin et Filou

– J'étais mieux loti que lui. Erdé et Yvonne me rendaient visite une fois par semaine. Au fait, je suppose que vous n'êtes pas venu ici pour mes beaux yeux. Je vais appeler Erdé.

Je sais que je ne vais pas revoir le joyeux rédacteur en chef du Journal de Zinzin, mais plutôt l'homme amer qui m'a reçu chez lui en septembre 1944. Il entre dans la salle de visite en traînant les pieds. Une lueur cruelle apparaît dans son regard quand il me voit.

– Tiens, ils ont envoyé le roquet pour me ramener à la niche.

– Le roquet est venu de Londres pour remettre Zinzin en selle.

– Qu'est-ce que tu fous à Londres ?

– J'exerce ma profession de journaliste. Je travaille pour le Sunday Times. J'écris des articles de tourisme. Je leur ai proposé une nouvelle idée pour les vacances d'été : marcher dans la montagne. Je voulais aller au Tibet, mais ils trouvent que c'est trop loin. Je pars donc effectuer un reportage en Suisse. Tu viens avec moi.

– C'est ça. Compte là-dessus.

– Déjà, je ne te ramène pas à la niche. Je t'emmène au ciel, Dédé. Quand tu marches là-haut, tu oublies les querelles ridicules qui agitent le bas monde. La nature s'en moque, de tout ça. Elle ne nous juge pas. Les fraises des bois se laissent cueillir sans te demander un certificat de civisme. L'air pur de la montagne va nettoyer la suie qui encrasse tes poumons et ton cerveau. Je te remets sur pied. Tu reviens comme neuf. Tu te souviens que nous nous sommes promenés en Autriche quand tu étais Renard Curieux ?

– Ce salaud de Léo m'a laissé tomber. J'ai travaillé douze heures par jour pendant des semaines. Je suis claqué. Comment saurais-je marcher dans la montagne ?

L'abbé soutient mon projet.

– Il me semble que votre fatigue est plus morale que physique, Erdé. Un médecin vous trouverait peut-être déprimé. Je crois que M. Raisin a raison. Notre mère nature va vous sortir de votre neurasthénie.

Erdé obéit toujours à l'abbé... Nous prenons le train. Nous mettons près de vingt-quatre heures pour arriver à Lausanne, en passant par Luxembourg, Metz, Strasbourg, Bâle. Je loue une automobile pour explorer les vallées alpines. Nous grimpons jusqu'aux glaciers du val de Bagnes et du val d'Anniviers en compagnie de guides qui me coûtent beaucoup plus cher que Rimpa. Nous réveillons des forêts endormies. Nous écoutons le concerto grosso des alpages : la susurrement des sauterelles, les sonnailles des cloches pendues au cou des vaches, le jappement des chiens. Nous grillons des saucisses de veau au bord d'un torrent qui danse le jitterbug.

– Je me suis promené au Tibet. C'est pareil, sauf que les montagnes sont plus hautes et qu'on boit du thé au beurre de yak. Je ne marchais pas avec un Belge bougon, mais avec une

Zinzin et Filou

tenancière de bordel russe. Je l'avais rencontrée à Moscou au cours de mon premier voyage, alors qu'elle était femme de chambre à l'hôtel Metropol.

– Tu espères me donner envie d'envoyer Zinzin au Tibet.

– Pas du tout. Qu'il finisse déjà sa ballade dans les Andes. Tu ferais mieux de te réconcilier avec Léo.

– Je ferais mieux de trouver quelqu'un d'autre. Si je lui laisse la bride sur le cou, Zinzin se met à ressembler à Jake et Oliver. Tu as remarqué comme il aime les coins sombres, les souterrains, les rencontres effrayantes. C'est lui qui a eu l'idée de l'entrée secrète du temple du soleil, cachée derrière la cascade, avec ces horribles momies.

– Dis donc, dans la grande salle du temple, tu as dessiné, ou Léo a dessiné, le bas relief du dieu Viracocha, qui se trouve sur la porte du soleil de Tiahuanaco, en Bolivie.

– Je lui ai donné ton reportage. Il a utilisé une photo que tu as rapportée, j'imagine.

– Une carte postale, je crois. Tout de même, ça n'a pas sa place dans un temple inca. La civilisation de Tiahuanaco précède les Incas de six ou sept siècles.

– Eh bien, tu n'avais qu'à aller chez les Incas et nous rapporter des cartes postales.

– Je voulais visiter Cuzco et le Machu Picchu, mais je souffrais du mal des montagnes. Au dernier moment, au lieu de prendre le train vers le nord, je suis parti vers le sud et je suis allé en Argentine.

– Je me souviens que tu m'as parlé de Buenos Aires. La seule ville d'Amérique du sud qui ressemble à une ville européenne, d'après toi.

– La seule, parmi celles que j'ai vues... Je ne connais pas Santiago du Chili.

– J'envisage de m'installer là-bas.

– Tu veux émigrer en Argentine ?

– À Bruxelles, tous mes amis sont en prison. C'est peut-être cela qui me déprime. Ah, elle est belle, leur "épuration"... J'ai aussi des amis à Buenos Aires. Eux, ils sont libres. Je me suis renseigné. Il y a des journaux pour les enfants, là-bas. Ou bien je dessinerai pour la publicité.

– Tu ne parles pas espagnol.

– J'apprendrai. Ce qui est épuisant, rue du Lombard, c'est que je dois paraître joyeux et plein d'allant pour mener toute cette bande de jeunes. Tu veux que je te dise ? Je me réfugie dans les cabinets pour pleurer. L'autre jour, tu m'as parlé de Renard Curieux. Je lui ressemble peut-être encore vaguement, mais j'ai l'impression d'être devenu une coquille vide.

Il a apporté un carnet et un stylographe. Même déprimé, il ne peut pas s'empêcher de couvrir le papier de croquis. Quand il voit comment la lumière s'amuse à lécher les cônes glacés des montagnes, il achète un grand cahier de papier à dessin et une boîte d'aquarelle. Il

Zinzin et Filou

s'assoit sur une pierre et peint. Pendant ce temps, je prends des notes pour mon reportage.

– C'est ennuyeux. Si ton article est réussi, les touristes anglais vont envahir ces vallées et elles perdront cette merveilleuse qualité de tranquillité qu'elles possèdent.

– Comment veux-tu faire autrement ? Envoyer les gens sur les plages du midi de la France, où ils vont déjà ? Un article sur la Côte d'Azur conseillera de visiter l'arrière-pays pour éviter les foules, donc la même objection s'appliquerait. Si tu veux, je parlerai seulement du val de Bagnes. Ainsi le val d'Anniviers restera aussi désert que le Sahara et tu sauras y soigner ta neurasthénie.

– À Bruxelles, je tenterai peut-être de peindre une toile d'après cette aquarelle.

– J'ai vu des toiles superbes au Nouveau Mexique. Une femme peintre que je ne connaissais pas, Georgia O'Keeffe.

– J'ai raté ma vie. Griffonner des petits dessins pour les gosses... J'aurais dû passer à autre chose depuis longtemps. J'ai gagné trop d'argent. Je suis devenu esclave du succès. Je ne suis pas assez exigeant avec moi-même. Si je m'étais consacré à la peinture... Je serais peut-être pauvre, mais je n'aurais pas honte. C'est trop tard, maintenant.

– Tu as créé un univers. Ce n'est pas donné à tout le monde. Tu te souviens, quand je te parlais de Don Quichotte. Tu as eu raison de changer de Sancho Pança, entre parenthèses. Le capitaine a plus de cordes à son arc que Filou... Eh bien, Cervantès a joué un rôle essentiel dans l'invention du roman. De même, Méliès, ou je ne sais qui, a pris une attraction de foire et en a fait ce qu'on appelle le septième art. Toi, tu as sorti la bande dessinée de l'obscurité de la même manière. Tu devrais être fier. Si tu as honte, c'est pour d'autres raisons.

– Tu sais pourquoi j'ai honte ?

– Oui monsieur. Ce n'est pas parce que tu as gagné beaucoup d'argent avec des petits dessins que tu as honte. C'est parce que tu t'es engagé dans le mauvais camp pour gagner beaucoup d'argent.

– Je n'étais pas engagé.

– Tu contribuais plus que d'autres au succès du *Soir Volé*. Ce torchon entretenait un mépris ou une haine des juifs qui facilitait le travail des Allemands. Pour le bon fonctionnement du mécanisme de la déportation, il fallait éviter les protestations et le désordre. Si la propagande arrivait à convaincre les gens de dire ou de penser : "bon débarras", le tour était joué.

– Si j'avais su comment les Allemands traitaient les juifs, je n'aurais pas fait certains dessins. J'étais naïf. Je ne savais pas. Ou peut-être que je préférais ne pas savoir. On me reproche un dessin paru dans *Le Soir*, mais je ne l'ai pas gardé dans l'album.

– Il en reste assez. L'antiquaire dans *L'Oreille cassée*. Blumenfeld qui complotait dans *L'Étoile mystérieuse*, même si tu le rebaptises Karbunkel.

Zinzin et Filou

– Écoute, Tatave, dans mes albums j’ai des méchants Anglais, un méchant sorcier africain, un méchant Japonais, de méchants gangsters américains, une cantatrice ridicule. Je ne critique pas pour autant en bloc les Anglais, les Africains, les Japonais, les Américains, les cantatrices. Je me moque d’un juif ici ou là, cela ne veut pas dire que je me moque de tous les juifs.

– Pour les Japonais et les cantatrices, ça se discute. Pour les juifs, comme par hasard tes juifs ressemblent toujours aux pires caricatures antisémites et nazies.

– Je croyais que tu m’emmenais en montagne pour me donner envie de retourner à Bruxelles. J’ai plutôt l’impression que tu veux m’accuser à la place de l’auditeur militaire. Je n’ai plus qu’à filer en Argentine.

– Comme ils ne t’ont pas envoyé en prison, tu refuses d’admettre que tu étais aussi coupable que les autres. Tant que tu ne regardes pas la réalité en face, tu ne sauras pas repartir. J’aime beaucoup Dickens, sais-tu.

– Je croyais que c’était Cervantès.

– J’aime Cervantès et Dickens. Eh bien, Dickens a reproduit les pires préjugés de son époque quand il a créé le personnage de Fagin dans *Oliver Twist*. C’est un juif aux doigts crochus, avide et démoniaque. Des gens qu’il respectait ont protesté. Il aurait pu se défendre comme toi : “Quand je me moque d’un bedeau, cela ne signifie pas que je me moque de tous les bedeaux...” Il a préféré présenter ses excuses aux juifs de son pays. Pour se racheter, il a dépeint dans un autre roman, *Notre Ami Commun*, un juif sans doigts crochus.

– Tu veux que Zinzin rencontre un bon juif ?

– Dickens a compris qu’une description de bon juif ne rachetait pas une caricature de mauvais juif. Son personnage, Riah, est un juif ordinaire, plutôt bon, que les gens sont tentés de considérer méchant parce qu’il est juif. Il parle de sa condition de juif : “Pour nous, les juifs, la vie n’est pas facile. Si un chrétien se conduit mal, cela ne rejaillit pas sur les autres chrétiens. Mais moi, je dois me tenir sur mes gardes. Si je commets une faute, on accusera tout mon peuple. On dira, voyez comme sont les juifs...”

– J’imagine mal ce genre de discours dans Zinzin.

– Tu n’es pas Dickens. Rien ne t’empêche, tout de même, de réfléchir à la manière dont tu décris les méchants, afin d’éviter les clichés et les préjugés.

– Les aventures de Zinzin, c’est du feuilleton populaire, un genre qui ne sait pas se passer de méchants.

– Cervantès et Dickens sont morts depuis longtemps. Il y a un écrivain vivant que j’adore, c’est Wodehouse.

– Connais pas.

– Tu ne saurais lire ses romans qu’en français, de toute façon, et ils perdent sans doute une

Zinzin et Filou

grande partie de leur saveur à la traduction. C'est l'écrivain le plus rigolo que je connaisse. Pendant la guerre, il était prisonnier en Allemagne. Le correspondant à Berlin du *New York Times* l'a retrouvé. Cela se passait avant l'entrée en guerre des États-Unis. Wodehouse a décrit la vie au camp de manière amusante dans les colonnes du principal quotidien américain. Son seul mode d'expression, c'est la plaisanterie. Les Allemands l'ont libéré. Ils lui ont proposé d'en dire un peu plus à la radio allemande, dans des émissions en anglais sur les ondes courtes. Wodehouse se réjouissait de donner de ses nouvelles à ses chers lecteurs américains. C'est quelqu'un qui voit toujours le bon côté des choses. À l'entendre, la guerre n'était pas si terrible qu'on le disait. Il avait retrouvé au camp l'ambiance du collège et avait écrit plusieurs romans. Les Allemands parlaient une langue barbare, mais à part cela c'étaient de braves gens... Goebbels et compagnie se frottaient les mains. Ils espéraient que les chroniques de Wodehouse renforceraient le courant isolationniste américain. Un petit conflit sans importance en Europe. La vie continuait comme avant. Les États-Unis n'avaient aucune raison d'intervenir. Les Anglais, malgré leur sens de l'humour, n'ont pas ri. Encore aujourd'hui, ils traitent Wodehouse de nazi, de pantin de Goebbels, de traître. Il habite à Paris. S'il rentre dans son pays, il va tout droit en prison.

– On ne sait pas comparer...

– Je ne compare rien ni personne. Wodehouse s'est mal conduit. Peut-être même que c'est un sale type, en vérité. Cela n'a aucune importance. Il a créé une œuvre immortelle. Toi aussi. Dans quelques siècles, personne ne se souviendra de vos écarts de conduite, mais les gens aimeront encore Zinzin et Jeeves (c'est un de ses personnages). Dans ton carnet, tu as dessiné la cathédrale de Strasbourg, si je me souviens bien. Il y avait peut-être des criminels parmi ses bâtisseurs. Quelle importance ? Ils l'ont peut-être bâtie pour expier leurs crimes. D'ailleurs on massacrait beaucoup de juifs en ce temps-là. Nous oublions les crimes, nous admirons le monument. Regarde, là-bas... Je ne sais jamais si ce sont des chamois ou des bouquetins.

– On voit ces bêtes-là au Tibet ?

– Il y a plus de monde qu'ici sur les chemins, donc cela éloigne les bêtes sauvages. J'ai croisé des caravanes de yaks. Je n'ai pas vu l'abominable homme des neiges.

– Je n'ai rencontré aucun Allemand. Je ne travaillais pas pour eux. Je dessinais pour les enfants belges.

– Certains journalistes écrivaient des textes de propagande, d'autres commentaient des courses de vélo, Zinzin cherchait son trésor, mais les enfants belges ont tout de même vu des dessins contestables dans *Zinzin et la météorite*. Tous les êtres humains sont à la fois bons et méchants. Croire que des gens ayant un gros nez appartiennent à une race différente, ignoble, qui complotent pour dominer le reste de l'humanité, c'est aberrant. Tu te souviens de la

Zinzin et Filou

cantatrice que j'ai rencontrée en Bulgarie, qui t'a servi de modèle pour la Rosa Milanesa ?

– Fouradova ?

– Muradova. Je l'ai revue à New York. Elle m'a dit que les opéras de Wagner allaient demeurer quelques années dans un placard.

– Il est trop passé à la radio allemande, comme Woodemouse ?

– On ne va pas le punir parce que les nazis l'aimaient. Elle m'a expliqué qu'il était très antisémite et a même écrit un des livres fondateurs de l'antisémitisme moderne. Surtout, il a réussi à introduire sa haine des juifs dans son œuvre. Dans *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le mauvais chanteur chevrote des mélismes ou je ne sais quoi comme les chantres dans les synagogues. Enfin, c'est ce qu'elle m'a dit. Même chose pour le vilain nain qui élève Siegfried. Wodehouse a mal agi, mais on n'en trouve aucune trace dans ses romans. Toi, tu laisses parfois tes préjugés montrer le bout de leur nez dans tes histoires, comme Wagner.

– Ça va, j'ai compris.

– Je le dis aussi pour Metekopoulos.

– Il n'est pas juif.

– Il est grec ?

– Je ne sais pas. Disons levantin.

– Son nom ressemble à "métèque". C'est un sale étranger. Tu écris du feuilleton populaire, mais je pense que tu n'as pas besoin de recourir à ces procédés grossiers pour définir tes personnages. La preuve, c'est que tu y es parvenu dans *L'ancêtre du capitaine* et *Le Trésor du pirate*.

– Je vais peindre cette prairie, avec le chemin et le petit canal d'irrigation. Comment s'appelait-elle ?

– Qui donc ?

– La peintresse en Amérique.

– Georgia O'Keeffe.

– Que faisais-tu au Nouveau-Mexique ?

– J'ai rendu visite à une jeune femme que j'avais connue quand je suis allé en Amérique il y a quinze ans. Son mari est physicien. Il m'a parlé d'un projet de fusée atomique qui saurait aller sur la lune. J'ai pensé que cela ferait un beau voyage pour Zinzin.

– Au Tibet ou dans la lune ? Faudrait se décider. Je vais peut-être d'abord achever le voyage au Pérou.

– La lune va les sauver, me semble-t-il.

– Ah, tu as deviné ?

– Il a lu dans le journal qu'une éclipse de soleil allait se produire, et il a choisi la date et

Zinzin et Filou

l'heure du supplice en conséquence. C'est une bonne idée, évidemment, même si les Incas...

– Oui, je sais, les Incas ne sont pas si bêtes. Je vais te dire... Il y a mon père et son jumeau, il y a Van der Broeke le collabo et Van der Broucke le résistant, il y a Dupont et Durand. Et puis il y a un autre duo infernal : Denis René l'homme rationnel, malgré ses préjugés, et Erdé le fantasque. Denis René a étudié les Incas. Ces gens n'avaient pas inventé la roue, mais ils connaissaient le ciel. Ils étaient sans doute capables de prévoir les éclipses aussi bien que nos savants, donc Zinzin ne saurait pas les tromper en recourant à cette ruse banale. D'un autre côté, Erdé est un sagouin qui se moque de la science ancienne des Incas. Il ne sait pas résister au plaisir de prévoir un beau coup de théâtre. Les aventures de Zinzin ont lieu dans un autre monde que le nôtre, qui possède ses propres lois. C'est ce que j'ai dit l'autre jour à ton abbé.

– Mon abbé ?

– Depardieu. Il a rendu visite à Waldstein. Il se souvient de toi. Il a lu *Zinzin et la météorite*. Il m'a dit que l'asphalte ne savait pas fondre. Un astéroïde ou une comète reflète la lumière du soleil et ne produit pas plus de chaleur que la lune. La physique ne saurait pas expliquer non plus la manière dont l'aérolithe surnage, puis coule dans la mer. Je lui ai donc parlé de cet autre monde, dans lequel Gulliver rencontre des gens minuscules et Alice un lapin qui se lamente parce qu'il est en retard. Comme il n'avait pas oublié d'apporter son cerveau, il a fait une remarque qui t'aurait plu. Dans cet autre monde, les juifs sont des banquiers avides. Dans notre monde, ils sont physiciens atomistes.

Erdé rentre à Bruxelles et dessine la scène de l'éclipse de *Zinzin chez les Incas*, une des plus réussies de toute son œuvre. Les lecteurs du Journal de Zinzin ne regrettent sans doute pas d'avoir dû attendre.

Ensuite, il commence la publication d'une nouvelle version en couleur de *Zinzin en Arabie*⁵. Dans l'histoire qu'il a interrompue à mi-course en 1939, Zinzin ne connaissait pas encore le capitaine. En 1948, ils sont devenus inséparables. Les jeunes lecteurs viennent de quitter Zinzin, le capitaine et le professeur Héliotrope au Pérou. Comment expliquer l'absence des compagnons de Zinzin dans sa nouvelle aventure ? Erdé insère une unique image du capitaine au début de l'histoire. Il téléphone à Zinzin qu'il est mobilisé, en raison des menaces de guerre, et doit s'embarquer vers une destination secrète. J'ignore si les jeunes lecteurs remarquent que Zinzin habite dans son ancien logement, rue du Groënland, et non à Roumoulin. Le capitaine revient, de manière inexplicable et inexpliquée, dans les dernières

⁵ Ce n'est pas la version en vente aujourd'hui, qui date de 1969. Les terroristes juifs de la Hagannah et les soldats anglais ont disparu, remplacés par des arabes.

Zinzin et Filou

pages. On ne voit pas le professeur Héliotrope, mais Zinzin reçoit une lettre de lui.

De nouveau, Erdé interrompt la publication de son récit pendant quatre mois en 1949. J'ai pris l'habitude de passer mes vacances en Suisse avec Camille et notre fille, Virginia (que tout le monde appelle Ginny). Il vient nous dire bonjour.

– Tu as choisi le Val de Bagnes, Tatave ? Je croyais que tu devais laisser le Val de Bagnes aux touristes et te réfugier dans le Val d'Anniviers.

– J'aime bien les touristes. Ils ne sont pas si nombreux que ça. Tu as une belle voiture.

– C'est une Lancia. Je gagne beaucoup d'argent.

L'éditeur vend plusieurs centaines de milliers d'albums de Zinzin par an. Erdé parle de sa voiture et de son argent avec une sorte de fureur froide. Avec la fin de la guerre, c'est tout son univers qui a disparu. Ses amis ont été fusillés, emprisonnés, exilés. L'abbé est mort. Selon Van der Broucke, que j'ai rencontré récemment à Bruxelles, Erdé aide des centaines d'anciens collaborateurs et SS belges dans le besoin. Il envoie des mandats en Espagne et dans d'autres pays. Il engage au *Journal de Zinzin*, pour des tâches administratives, des réprouvés inconnus, parfois même français, que ses amis repris de justice lui recommandent. Il cache leur passé aux trois petits gars de la direction.

Nous marchons sur le Sentier des Marmottes, donc nous voyons des marmottes. Erdé les dessine. Son humeur me paraît encore plus sombre qu'il y a deux ans. Je ne trouve pas le moyen de le dérider. La disparition de l'abbé l'a tourneboulé. Il m'avoue à demi-mot qu'il entretient une liaison avec une femme mariée dont il est tombé amoureux. Il commet donc le péché d'adultère. D'un côté, son éducation religieuse l'a rendu incroyant. De l'autre, elle lui colle à la peau. L'Église est sa mère. Il l'aime et la déteste plus que sa véritable mère, envers laquelle il a toujours manifesté la plus grande indifférence – et dont il ne m'a même pas annoncé la mort, qui s'est produite peu avant notre précédent voyage en Suisse. L'abbé était son père. Il le craignait et lui obéissait. Même si Yvonne ne ressemble pas à un joueur de rugby de deux mètres, elle a si bien modelé son propre caractère sur celui de son ancien patron que mon cher Dédé a en quelque sorte épousé un double de l'abbé Waldstein. Tant que l'abbé était vivant, Erdé admirait Yvonne et suivait ses instructions comme un bon petit soldat. Maintenant qu'elle tient son autorité d'un fantôme, il se sent libéré et folâtre sans plaisir.

Il est déboussolé. Il fréquente des gens qui réécrivent le passé. Tout en dessinant une marmotte dressée sur ses pattes de derrière, il marmonne des insanités.

– Les juifs étaient détenus dans des conditions brutales et mouraient de faim, je veux bien le croire, mais cette histoire de chambre à gaz... On n'a pas de preuve.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je les ai vues.

Zinzin et Filou

– Tu a vu quoi ?

– Les chambres à gaz et les fours crématoires. Je suis entré à Auschwitz avec les troupes soviétiques.

– Que faisais-tu donc avec les bolcheviques ?

– Mon travail de journaliste.

– Justement, ils ont découvert ce camp, donc ils ont pu l'arranger à leur manière pour le montrer aux journalistes comme toi. Staline a tué autant de monde que Hitler, si ce n'est plus. Et pour son coup d'essai dans le meurtre de masse, Truman a réussi un coup de maître à Hiroshima et à Nagasaki.

– Truman n'aurait tué personne si les Japonais n'avaient pas attaqué l'Amérique à Pearl Harbor. Il croyait bien faire. Il venait d'arriver au pouvoir. Ses chefs d'État-major lui ont dit qu'ils lanceraient la bombe atomique sur des cibles militaires et que cela sauverait des centaines de milliers de soldats américains. Des débats ont eu lieu parmi les savants, l'un d'eux me l'a dit, avant l'utilisation de la bombe. Les militaires se moquaient bien de l'avis des savants, mais au moins ils avaient le droit de parler, ce qui distingue l'Amérique de l'Allemagne et de l'Union Soviétique.

– Tu mets donc l'Allemagne et la Russie dans le même sac.

– Pas du tout. Les communistes veulent le bien de l'humanité, en principe, même s'il faut sacrifier des millions de personnes au passage. J'ai rencontré des communistes sincères, par exemple le pédagogue Makarenko. Il ignorait que Staline commettait des crimes abominables. Il appliquait la théorie communiste de son mieux pour éduquer des enfants abandonnés. Les nazis ne voulaient pas le bien de l'humanité, mais seulement de la prétendue race aryenne. Ils avaient compris de travers les mécanismes de la sélection naturelle et voulaient éliminer les "races inférieures". Les juifs pour commencer, ensuite les noirs, les jaunes et même les slaves. On ne savait pas être un "bon nazi" comme Makarenko était un bon communiste. Le programme criminel était inscrit en toutes lettres dans le livre de Hitler. Je te signale que si tu compares les dirigeants en comptant le nombre de gens qu'ils ont massacrés, notre bon roi Léopold II emporte largement le pompon. C'est peut-être même le plus grand criminel de tous les temps. On trouve des livres d'enquête à Londres sur la manière dont il avait réduit le Congo en esclavage quand ce pays était sa propriété personnelle. Ils évaluent le nombre de malheureux massacrés à dix millions. Les nègres devaient apporter dix kilos d'hévéa chaque jour. On pèse le panier. Les dix kilos n'y sont pas ? On abat le nègre aussitôt, afin que cela serve d'exemple aux autres. Les troupes ont brûlé des milliers de villages récalcitrants avec leurs habitants. Tu n'as qu'à lire *Heart of Darkness*, de Joseph Conrad, pour voir à quoi ressemblait le Congo du roi Léopold.

Zinzin et Filou

Dès que je mentionne Léopold II, Erdé devient tout rouge. Je le connais depuis longtemps, mais je découvre une chose bien étrange.

– Si Léopold II est le plus grand criminel de tous les temps, pourquoi voit-on ses statues partout à Bruxelles ?

– Parce que la Belgique a profité de ses crimes. Au moment où l'on commençait à fabriquer des pneus pour les automobiles et les bicyclettes, il avait le monopole du caoutchouc dans le monde. Il a bâti les grands palais et monuments de la ville en les payant de sa poche. Le Musée Royal de l'Armée, le Musée Royal d'Art et d'Histoire, le Parc du Cinquantenaire. La prospérité de la Belgique moderne s'est nourrie du sang des esclaves congolais.

– Tu sais que tu parles peut-être de mon grand-père ?

J'ouvre de grands yeux ronds. S'il plaisante, c'est un sacré pince-sans-rire.

– Ton grand-père était un esclave congolais ?

– Tu as très bien compris. Léopold.

– Tu te prends pour le petit-fils de Léopold II, maintenant. Tu vas encore plus mal que je ne le croyais.

– Mon père et son frère, tu sais, les jumeaux... Leur mère, c'est-à-dire ma grand-mère, était femme de chambre de la comtesse Errembault de Dadzele. Elle est tombée enceinte, alors sa patronne l'a mariée à Philippe René. Un brave type, ouvrier imprimeur, dont je porte le nom sans que son sang ne coule dans mes veines.

– Tu as d'ailleurs renoncé à ce nom dès que tu as pu.

– Tout le personnel se demandait si Monsieur le Comte avait engrossé la femme de chambre. Une rumeur discrète attribuait la paternité des jumeaux à un ami de la famille, qui venait souvent au château et avait une réputation de chaud lapin.

– Léopold II. Au fond, tu ressembles au capitaine Defock : un roturier qui se découvre un ancêtre noble. Tu te souviens que tu avais dessiné ma famille pour plaisanter, il y a au moins vingt ans ? Ma mère domestique, mon père majordome. Le roi Léopold III est donc ton cousin, ou disons que tu le supposes. En juin 1940, quand il t'a demandé de rentrer au pays, tu t'es empressé d'obéir.

– Il vit en Suisse. On dit qu'il va reprendre sa place sur le trône, après cinq ans d'exil.

Un référendum rappelle Léopold III en Belgique. Les Flamands l'accueillent avec enthousiasme. Les Wallons se fâchent : grève générale, émeutes, quatre morts. Léopold abdique en faveur de son fils Baudouin.

Des événements plus graves se produisent au même moment. Nigel me convoque pour

Zinzin et Filou

m'en parler.

– Vous avez vu que les Russes ont fait sauter leur première bombe atomique. Les Américains n'aiment pas ça.

– Ils se prennent pour les seuls maîtres à bord.

– Ils refusent de croire les communistes capables d'un tel exploit. Ils sont convaincus que des espions leur ont dérobé les secrets de la bombe, afin de les vendre ou de les donner aux Soviétiques. Vous connaissez quelqu'un à Los Alamos, si je me souviens bien.

– Vous voulez que je retrouve les espions ?

– Le principal espion vit en Angleterre. Klaus Fuchs. C'est un physicien né en Allemagne, qui appartenait à la délégation anglaise à Los Alamos. Il est revenu ici avec le reste de la délégation après la guerre. Les Américains nous ont demandé de l'arrêter. Nous attendons des chefs d'accusation précis avant d'intervenir. Pour l'instant, nous le surveillons.

– Vous contrôlez la situation. Je vais à Santa Fe quand même ?

– Ici, nous n'avons rien à reprocher à Klaus Fuchs. J'aimerais savoir ce que votre ami physicien dit de lui. Ils ont arrêté des gens là-bas. Du menu fretin, selon mes informateurs. Si vous pouviez fouiner un peu et tirer cette affaire au clair. Dites à votre patron au *Sunday Times* de vous envoyer à Santa Fe. Vous trouverez bien une idée de reportage.

– Vacances au Far West ?

Isabel a un garçonnet tout blond dont s'occupe une grosse nounou indienne.

– Quand il sera grand, je lui présenterai Ginny, ma fille.

– Il devra apprendre le français.

– Mais non. Nous habitons à Londres. Je travaille pour le *Sunday Times*. J'écris des articles de tourisme.

– Vous allez consacrer un article à notre belle région ?

– Je compte sur vous pour me présenter à vos amis artistes. J'ai pensé à quelque chose comme "Le nouveau paradis des peintres". Avant la guerre, ils s'agglutinaient sur la Riviera, en France. Maintenant, ils viennent ici.

Le professeur Wagenstein parle anglais bien comme il faut, même s'il a conservé son accent bulgare.

– La bombe russe leur a sauté au visage ! Ils sont aussi affolés que des lapins pris dans les phares d'une voiture. Pourtant, nous les avons avertis. "Offrez les bombes déjà prêtes à l'ONU", voilà ce que nous leur avons conseillé en 1945. "Offrez la recette au monde entier, afin que tous les pays décident ensemble de renoncer à cette nouvelle arme." Ils ont refusé. Ivres de puissance ! Ils croyaient la supériorité américaine assurée à tout jamais. À tout

Zinzin et Filou

jamais ? Je me souviens de ce que nous leur avons dit : “Il nous a fallu trois ans. Au pire, Les Russes mettront cinq ans.” Ils ont ricané : “Ces moujiks ? Pas avant un siècle !” En fin de compte, les savants soviétiques ont mis quatre ans.

– J’ai entendu des rumeurs. Les Américains soupçonneraient les Russes d’avoir utilisé des plans dérobés par des espions.

– Au lieu d’admettre qu’ils ont eu tort de ne pas renoncer à cette affreuse invention, ils ont décidé de trouver des boucs émissaires.

– Un de mes amis, en Angleterre, qui est bien informé, m’a dit qu’ils accusent, hmm, un certain Fuchs.

– Klaus Fuchs ? Ah, c’est extravagant... Mais possible ! Un garçon charmant, Klaus, très serviable. C’était le baby-sitter préféré des dames de Los Alamos. Quand nous avons besoin d’un coup de main pour un bricolage dans un laboratoire, nous savions que nous pouvions compter sur lui. Ainsi, il entrait dans tous les laboratoires. Il connaissait Los Alamos comme sa poche. Au moins, il n’est pas juif.

– Cela change quelque chose ?

– On découvre un espion ou un traître qui se trouve être juif. Ensuite, on se demande si je ne suis pas un peu traître ou espion, puisque je suis juif, moi aussi. Klaus est fils de pasteur. Les nazis l’ont chassé d’Allemagne parce qu’il était communiste. Il a pu livrer des secrets à ses anciens amis par idéalisme.

– Pour offrir la recette au monde entier.

– Si Klaus leur a fait gagner un an, c’est le bout du monde. Nous avons dit cinq ans, ils en ont mis quatre.

– Mon ami bien informé m’a dit que les Américains ont arrêté un certain Greenglass.

– J’en ai vaguement entendu parler, mais je ne le connaissais pas. C’était un technicien mobilisé dans l’armée, un soldat. Il y en avait des milliers à Los Alamos. Certains travaillaient dans les laboratoires et pouvaient observer un aspect particulier de l’opération. Regarder par le petit bout de la lorgnette, si vous voulez. Rien à voir avec Fuchs, qui était un physicien de haut niveau, élève de Max Born. Vous voulez écrire un article sur cette affaire d’espionnage ?

– Oh non... J’effectue un reportage sur les artistes du Nouveau Mexique, mais je suis curieux, comme tous les journalistes, donc cette histoire d’espions m’intrigue.

Arnold Wagenstein n’est pas si bête. Il devine que les artistes de Taos et de Santa Fe ne constituent pas les seuls objets de ma “curiosité de journaliste”. Il ne peut pourtant pas m’aider sans se mettre en danger lui-même. Il autorise Isabel à me présenter certaines de ses amies. Le FBI a interrogé leurs maris au sujet de Greenglass. Ainsi, je réussis à recueillir quelques renseignements.

Zinzin et Filou

Je m'arrête à New York sur le chemin du retour et je revois Blanka. Elle chante enfin Wagner au Met. Elle a trouvé son Siegfried, un ancien joueur de football américain, avocat et mélomane. Ils habitent une grande maison dans le New Jersey.

– Et alors, mon petit Gustave, on m'a dit que tu t'es marié, toi aussi.

– Qui vous l'a dit ?

– Qui me l'a dit ? Eh bien, mais je ne sais pas... Quelqu'un.

– Après vous avoir rencontré, j'ai décidé d'apprendre le piano pour pouvoir vous accompagner. En fin de compte, j'ai épousé la demoiselle qui me donnait des leçons de piano. Nous avons une petite fille, Ginny.

– Notre rencontre aura au moins servi à quelque chose.

– Vous savez bien que notre rencontre a changé ma vie, Blanka.

Je remets mon rapport à Nigel, comme au bon vieux temps.

– Faute de pouvoir harponner Fuchs, ils ont attrapé Greenglass. Il était communiste, lui aussi. Il a donné quelques miettes d'information au correspondant de Fuchs, un certain Gold. C'est Fuchs qui a remis à Gold le gros du gâteau, bien sûr. Fuchs savait beaucoup de choses. Il connaissait l'ensemble des laboratoires presque aussi bien que le patron, Oppenheimer.

– Un collègue du FBI m'a dit que Greenglass était passé aux aveux. Ils l'ont menacé de la peine de mort, qu'il ne risquait aucunement. Il n'avait pas trahi. Il avait informé nos alliés soviétiques, mais pas nos ennemis allemands et japonais. Le gouvernement américain avait besoin d'une bonne grosse affaire, pour faire oublier que les Russes venaient de rattraper leur retard. Greenglass a eu très peur. Il a pleurniché : "Je ne suis pas vraiment communiste. Moins que ma femme et que sa sœur Ethel... Le plus communiste de tous, c'est Rosenberg, le mari d'Ethel."

– Ils les ont arrêtés pendant que j'étais à New York.

– Rosenberg est un rouage, comme Gold. Sa femme n'est pas dans le coup. Il va payer pour Fuchs.

– J'ai pensé à ce que le professeur Wagenstein m'a dit : un juif, c'est un bouc émissaire idéal. Il est cosmopolite, donc porté à la trahison. Il y a un étrange climat de méfiance, là-bas. Ils voient des traîtres et des espions partout. Un sénateur démagogue, MacCarthy, a mis en branle une véritable chasse aux sorcières.

– Nous allons arrêter Fuchs, mais cela ne sauvera pas Rosenberg. Nous ne pouvons pas le livrer aux Américains, qui le puniraient avec une sévérité qu'il ne mérite pas.

Fuchs a été condamné à quatorze ans de prison. Au bout de neuf ans, les Anglais l'ont échangé contre un agent britannique détenu en Allemagne de l'Est.

21 En Norvège

Zinzin part sur la lune. Quand j'ai parlé à Erdé de la fusée atomique de Wagenstein, je ne l'ai pas dessinée. La fusée inventée par le professeur Héliotrope ne lui ressemble pas du tout. Le professeur reproduit un V2 allemand en plus grand, tout simplement. Il conserve même le damier qui permettait à une caméra ultrarapide de mesurer l'angle et la vitesse des prototypes de V2.

Dans cette première aventure conçue entièrement après la guerre, Erdé dévoile une vision des hommes plus mûre et plus subtile. Le principal méchant n'est pas quelque louche levantin, mais un brave ingénieur nommé Berg, assistant de Héliotrope. Un personnage ordinaire, humain et ambigu. Sa passion du jeu le conduit à la trahison de la même façon qu'une passion amoureuse peut conduire un mari à tromper sa femme. Il se sent coupable de devoir travailler pour une puissance étrangère. Il paraît aussi tourmenté qu'un dessinateur qui servirait la propagande allemande malgré lui. Il finit par se jeter dans l'espace. Craignant d'offenser sa mère l'Église, Erdé précise que Berg ne se suicide pas : il laisse une note dans laquelle il déclare espérer un miracle.

Zinzin met presque quatre ans pour aller sur la lune et en revenir. De nouveau, Erdé s'arrête pendant dix-huit mois. Il s'installe en Suisse. Il ne se promène plus en montagne avec moi, mais avec un lecteur fidèle des aventures de Zinzin : l'ancien roi, Léopold, qui est reparti en exil.

Je le revois, puisque je continue de passer mes vacances dans le val de Bagnes.

– As-tu dit à Léopold que tu le considérais comme ton cousin ?

– Je vais le lui dire. Cela le fera rire.

– À propos de roi... Zinzin retourne en Carpatie, le pays où il a retrouvé le sceptre du tsar. C'est la même Carpatie ?

– Bien sûr.

– Pourquoi ne prend-il pas le temps de dire un petit bonjour à son ami le roi Oskar VII ? Le roi n'assiste pas au lancement de la fusée, non plus.

– Je ne sais pas, moi. Les Botules ont fini par envahir le pays. Oskar s'est enfui.

– En Suisse ?

– Ou en France, comme le roi Zog d'Albanie.

– Si la Carpatie était occupée par un autre pays, elle ne construirait pas une fusée atomique.

– Au début, je pensais que Héliotrope aurait pu fabriquer sa fusée aux États-Unis. C'est le

Zinzin et Filou

seul pays assez puissant. Et puis j'ai pensé que dans cet autre monde où vit Zinzin, un petit pays des Balkans peut envoyer une fusée sur la lune.

Dans *L'Affaire Héliotrope*, le professeur invente une arme encore pire que la bombe atomique, mais renonce à la fabriquer. L'aventure se déroule en partie en Suisse, pays dont Erdé a fait sa seconde patrie. Ensuite, Zinzin et le capitaine découvrent Kobold, capitale de la Botulie. L'alphabet botule moderne diffère un peu du nôtre : l'accent circonflexe sur le o ressemble aux moustaches du dictateur Plaszyk, de même que les poignées de porte et les calandres des automobiles. Les Carpates ont perdu la supériorité morale qu'ils possédaient dans les albums précédents. Héliotrope est kidnappé d'abord par les Botules, puis par les Carpates, enfin de nouveau par les Botules.

Dixie m'a expliqué, il y a longtemps, que l'on ne renonce pas facilement à une arme horrible. Si Héliotrope sait la fabriquer, des dizaines ou des centaines de savants sont capables d'y arriver aussi. Soit on arrive à convaincre tout le monde d'y renoncer, soit on la fabrique comme tout le monde, de préférence avant les autres.

Metekopoulos le Levantin revient dans *Zinzin et les pèlerins de La Mecque*. Il contrôle une entreprise de grande envergure, puisqu'il possède, outre son yacht personnel, des avions, un cargo et même un sous-marin. Il vend des esclaves. Erdé a relu le récit de mon voyage en mer Rouge sur la goélette *Altair*. Henri de Monfreid m'avait parlé de villageois africains réduits en esclavage en Arabie. Les marchands d'esclaves étaient somalis et arabes. Pas besoin d'aller chercher des organisations criminelles internationales.

De manière plus réaliste, Metekopoulos vend aussi des avions de la seconde guerre mondiale. Il garde quelques DC3 pour la compagnie Arabair, qui lui appartient. Zinzin et le capitaine voyagent dans l'un d'eux. L'assistant de Erdé qui a dessiné l'intérieur de l'appareil connaît bien son affaire. L'Arabair n'ayant pas pris la peine de modifier l'aménagement militaire, une banquette court le long de la carlingue comme à l'époque où l'avion s'appelait Dakota et transportait des troupes ou des parachutistes. J'ai passé des centaines d'heures assis sur ce genre de banquette en compagnie de mes bons amis Bertie Wooster et Jeeves.

Les ventes annuelles des albums de Zinzin dépassent le million d'exemplaires. Erdé fonde un "Studio Erdé" et engage un tas d'assistants. Non seulement ils l'aident à dessiner et redessiner les albums, mais ils créent aussi des savonnettes, papiers peints, casquettes, portefeuilles, crayons, puzzles, chemises et pyjamas à l'effigie de Zinzin et Filou.

Je vais à Bruxelles avec Camille pour l'enterrement de Van der Broeke, mon beau-père.

Zinzin et Filou

Sorti de prison depuis une dizaine d'années, il gérait une boutique de fleuriste à Schepdaal. La mère de Camille est morte pendant la guerre.

Je rencontre Van der Brouck au cimetière.

– La dernière fois, M. Raisin, c'était en mai 40.

– Ce n'était pas le même cimetière. Pauvre Mme Merle. Vous m'avez envoyé en Angleterre, et j'y suis resté.

– J'ai des nouvelles de notre ami Erdé. Il est tombé amoureux d'une petite maquettiste du Journal de Zinzin, Arlette Neybergh. Je crois bien qu'il a atteint la cinquantaine. Deux fois plus âgé qu'elle. Vous savez ce que c'est : il lui donne des instructions, elle respecte son savoir-faire et admire son talent.

Je rends visite à Erdé et à Léo Huysmans au journal. Arlette est mince et paraît même fragile. Un grand sourire clair fend son visage à la moindre occasion. Elle ressemble à l'actrice Audrey Hepburn.

Erdé ne peut pourtant se résoudre à quitter Yvonne. Pour échapper à son emprise, il s'enfuit en Suisse une fois de plus. Pendant mes vacances d'été, je l'emmène jusqu'à une cabane (les Suisses utilisent ce mot pour désigner un refuge en montagne) située au bord d'un glacier. C'est une promenade longue et difficile. Au début, il rechigne. Il se dit épuisé par ses soucis. L'effort, l'air vif et le fromage de Bagnes lui remontent le moral.

– L'argent ne fait pas le bonheur, c'est entendu, mais j'espérais qu'avec tout ce que je gagne, je saurais acheter au moins un peu de bonheur. Tu parles ! Je souffre le martyr. Figure-toi qu'elle est tombée sous la coupe d'une sorte de sorcière, qui se prétend voyante et guérisseuse.

– Yvonne ?

– Elle espérait que cette femme me remettrait sur le droit chemin. Ça a bien failli marcher, sais-tu. La sorcière m'a dit des choses... Elle a des pouvoirs. Elle a réussi à me rendre le sommeil par des passes magnétiques ou je ne sais comment. Pendant des mois, j'ai été comme envoûté. Tu te souviens des savants dans *Zinzin et la momie disparue* ? Elle jouait peut-être avec une poupée qu'elle avait modelée à mon image. À la maison, j'ai Yvonne et la voyante, autant dire Méduse et Circé. Au bureau, je retrouve ma gentille Arlette, la simplicité même. Il me suffit de la voir pour échapper aux enchantements des deux folles et retrouver mes esprits.

– Tu as fini par t'évader, tout de même. Les montagnes font écran au pouvoir magnétique de l'envoûteuse !

– Quand je suis arrivé en Suisse, j'ai été tourmenté par des rêves étranges. C'est peut-être l'altitude qui me dérange le cerveau. Le monde avait perdu ses couleurs. Tout était blanc. Je voyais une tour de Babel blanche. Un squelette blanc me poursuivait alors que je montais en

Zinzin et Filou

courant le long de la rampe.

– C’était un rêve prémonitoire. Regarde, nous montons le long d’un glacier, poursuivis par le squelette invisible de notre culpabilité ! Moi, je n’ai jamais vu de squelette dans mes rêves. Je suis souvent enfermé dans un avion, un bateau ou même un ascenseur dont je n’arrive pas à sortir.

– Je suis allé voir un psychanalyste jungien que l’on m’avait recommandé, à Zurich. Il m’a dit que je devais “tuer en moi le démon de la pureté”. Tant que je n’ai pas vaincu cet affreux démon, je ne dois plus dessiner.

– Le démon de la pureté ? Il t’a expliqué comment le tuer ?

– En allant le consulter une fois par semaine pendant dix ans, je suppose.

– J’ai lu je ne sais où que le poète Rilke a rencontré le docteur Freud. Ils avaient une amie commune, Lou Andréas Salomé. Rilke a dit à Freud qu’il souffrait de crises d’angoisse atroces et qu’il envisageait d’entreprendre une psychanalyse. “Continuez de mettre votre angoisse dans vos poèmes et oubliez la psychanalyse” lui a conseillé Freud.

– Le monde s’efface sous mes yeux. Je dessine quoi ? Une page blanche ?

Il dessine un monde blanc, celui de *Zinzin au Népal*. Un de ses grands chefs d’œuvre. Sans le moindre méchant. Sans les Dupont/Durand, sans Héliotrope, sans Rosa Milanese. Une quête de la pureté, et d’ailleurs les lamas du Tibet baptisent Zinzin “Cœur pur”.

Je retrouve dans l’album certains des petits croquis qu’il a accumulés dans son carnet au cours de nos promenades en montagne.

Ayant terrassé les démons qui le tourmentaient, Erdé quitte Yvonne peu après la parution de *Zinzin au Népal*. Il attend tout de même encore quinze ans avant de divorcer et d’épouser Arlette.

Les Dupont/Durand, Héliotrope et le rossignol milanais reviennent dans l’histoire suivante, *Zinzin et l’émeraude volée*. Un nouveau – et ultime – chef d’œuvre. Erdé n’a pas réuni tout son monde, car c’est encore une aventure sans méchant. On imagine que Metekopoulos a changé de nom une fois de plus et se refait une santé.

Zinzin et le capitaine ont pris leur retraite. Ils n’ont plus envie de quitter leur château. C’est le monde qui vient chez eux. Il ne se passe pas grand-chose, sinon un enchaînement de fausses alertes et de fausses pistes. Une pie, visible dans la première image, vole l’émeraude de Rosa Milanese. Les Dupont/Durand soupçonnent tout le monde, et plus spécialement des gitans auxquels le capitaine a offert l’hospitalité dans le parc du château. L’un des gitans tient un peu le même rôle que le juif Riah dans *Our Mutual Friend*. Le récit ne le montre pas sous un jour plaisant, mais nous aide à comprendre sa méfiance et son amertume. Erdé a enfin

Zinzin et Filou

surmonté ses préjugés et atteint la sérénité, me semble-t-il. Il s'est libéré de l'influence de ses mauvais mentors : l'abbé, Yvonne, les catholiques réactionnaires de Saint-Boni.

Ensuite, il abandonne Zinzin à Roumoulin sans prévoir aucune occupation pour le malheureux garçon. Le capitaine a au moins son whisky, le professeur Héliotrope ses fleurs et ses inventions. Erdé se met à voyager avec Arlette. Elle est jeune, elle a envie de bouger et de s'amuser. Ils vont en Amérique, en Chine, au Japon.

Nous vendons la maison du père de Camille. Nous donnons quelques tableaux et objets sans valeur à une société charitable. Dans une armoire pleine de papiers, nous trouvons un dossier portant mon nom. Il contient une liasse de lettres, ou plutôt de copies au papier carbone, adressées à : "Mme Solveig Hansen, Bogstadveien 34, Christiania, Norvège." Les plus anciennes sont signées par une certaine mère Marguerite, de l'Institution Notre-dame du Sacré-Cœur à Marche-en-Famenne, puis par l'abbé Helsen, mon tuteur à Saint-Boniface. Elles décrivent ma croissance et vantent mes bons résultats scolaires. Van der Broeke a pris le relais. Il envoyait encore des lettres peu de temps avant sa mort. L'adresse a changé et la ville de Christiania s'appelle maintenant Oslo. Solveig Hansen est ma mère.

Je lui écris. Elle me répond. Je vais à Oslo avec Ginny en juillet 1960. Mme Hansen habite dans une grande maison de bois peinte en blanc. Nous parlons anglais. Je pensais l'appeler *Madam*. Dès que je la vois, je trouve tout naturel de dire *Mother*.

– *I am sorry...* J'ai oublié le français ! J'ai passé plusieurs années à Paris, pourtant. Euh... Votre père était français. Il faut que je vous raconte tout ça... Quelle jolie fille ! Quel est votre nom, ma chérie ?

– Ginny, *Grandma*.

– Vous parlez bien anglais, *Mother*.

– J'ai habité à New York pendant la guerre. Je luttais déjà contre les nazis, et d'abord contre les nazis norvégiens, depuis longtemps. Quand les Allemands ont envahi la Norvège, je me suis enfuie à skis.

– À skis ?

– J'étais jeune : j'avais seulement cinquante-cinq ans ! Votre vieille mère a déjà soixante-quinze ans, mon fils.

– Vous ne les paraissez pas du tout. Et je ne dis pas cela pour être poli.

– Voulez-vous un peu de thé ? J'ai préparé une tarte aux airelles. Je suis partie en décembre 1940. Je dormais dans des fermes. La frontière de la Suède n'est pas loin d'ici. Ensuite, j'ai traversé la Suède jusqu'à Stockholm. C'est une belle randonnée. Je vous la conseille.

Zinzin et Filou

– Je vais bientôt fêter mes cinquante ans. Encore cinq ans et j’aurai le bon âge. Cela représente combien de kilomètres ?

– Quatre cents environ.

– *Grandma*, vous connaissez la date de naissance de *Dad* ?

– Bien sûr. Le 29 septembre 1911.

– Ouh, je vais fêter mes cinquante ans plus tôt que prévu !

– Je pensais qu’ils vous baptiseraient Michel, car c’est le jour de la Saint-Michel. Le prénom Gustave existe aussi chez nous.

– D’après ce qu’on m’a dit, il y avait une bonne sœur qui distribuait les prénoms selon l’ordre alphabétique. Vous avez pris le bateau de Stockholm à New York ?

– Oh non : de Stockholm à Leningrad. Ensuite, le train jusqu’à Moscou. J’ai traversé toute la Russie en train.

– Le transsibérien !

– Le policier qui me donnait de vos nouvelles m’a écrit que vous avez effectué un reportage là-bas.

– Il m’a aidé à préparer mon voyage. Il connaissait des gens à Moscou. C’était un farouche anti-communiste. Il vous a dit que j’ai épousé sa fille, je suppose.

– C’était mon grand-père. Mais je ne l’ai jamais vu. Ni mon autre grand-mère. *Mum* était fâchée avec eux.

– À Vladivostock, j’ai pris un bateau qui allait à Yokohama. L’Allemagne et le Japon n’avaient pas encore attaqué l’Union Soviétique et les États-Unis, donc on pouvait encore voyager librement. J’ai trouvé un paquebot qui m’a emmenée à San Francisco.

– Je comprends de qui je tiens mon goût de l’aventure, *Mother*.

– Oh, ça ce n’est rien. La grande aventure, je l’ai vécue quand j’avais vingt ans. Ah, j’entends la bouilloire... Venez m’aider, ma chérie. Vous êtes anglaise. Vous savez préparer le thé, *of course*.

– Vous avez du thé de Ceylan ?

– Mais oui, *miss*.

Elle poursuit son récit en buvant le thé.

– Vous ignorez sans doute que mon père, Halfdan Hansen, était un professeur et compositeur de musique connu en Norvège, élève de Kjerulf et ami de Grieg. Il m’a nommée Solveig en l’honneur de la petite Solveig qui chante de jolies chansons dans *Peer Gynt*. Regardez mon grand Bösendorfer... Je joue un prélude et fugue de Bach chaque matin avant mon petit déjeuner, pour être de bonne humeur jusqu’au soir.

– Vous vous entendriez bien avec *Mum*. Elle est prof de piano. Elle prétend que Bach est

Zinzin et Filou

son meilleur ami.

– La fille du policier ? Il m’a juste écrit qu’elle avait épousé mon fils. Il ne m’a pas dit qu’elle enseignait le piano. Bach est aussi mon meilleur ami, certainement. Et vous, mon enfant, vous jouez du piano ?

– Un peu. Surtout du violon. Debbie, ma sœur, a commencé le violoncelle. Quand elle saura, nous jouerons des trios avec *Mum*.

– Quel âge a-t-elle ?

– Huit ans. Elle joue sur un petit violoncelle ridicule. Elle voulait venir, mais elle devait préparer un examen pour entrer dans une très bonne école où elle étudiera le grec et le latin et tout ça.

– J’espère que je la verrai une autre fois, ainsi que votre mère. J’ai joué beaucoup de musique quand j’étais enfant, moi aussi. Ensuite je suis partie à Paris pour étudier la composition à la Schola Cantorum, une école très réputée au début du siècle.

– Je connais cette école, *Mother* ! Elle se trouve dans un ancien couvent, rue Saint-Jacques. J’ai habité tout à côté, rue des Ursulines, en 1939.

– *Dad* a habité partout et connaît tout le monde.

– Cette école et son principal professeur, Vincent d’Indy, ont contribué à la redécouverte de la musique ancienne. Par exemple, la musique du Moyen-Âge. Cela me fascinait. Je voulais étudier la musique ancienne de la Norvège. Alors vous savez ce qui est arrivé ? Je suis tombée amoureuse de l’un des élèves, un jeune Français qui rêvait de composer un opéra dans le style de Wagner. Nous nous sommes mariés.

– C’est mon grand-père ? Vous avez sa photo ? Comment s’appelait-il ?

– Ne soyez pas impatiente, jeune fille. Je ne peux vous dire son nom. Vous comprendrez bientôt pourquoi. Mon mari ne gagnait pas d’argent, moi non plus. Nous habitions dans la maison de ses parents, près du parc Monceau. Son père avait étudié la chimie. Il fabriquait des crèmes nourrissantes pour la peau que l’on trouvait dans toutes les pharmacies de France et de Navarre. Les Parisiennes croyaient dur comme fer que ces crèmes retardaient l’apparition des rides.

– Vous utilisez ces crèmes, *Grandma* ?

– Bah... Ma recette pour éviter les rides, c’est de me laver au savon de Marseille, de frotter avec vigueur, et de me méfier du soleil. Peu à peu, j’ai découvert que mon mari ne deviendrait jamais un nouveau Wagner. C’était un homme médiocre et indolent. Il composait des mélodies insipides. Il vantait Wagner, mais il ne connaissait aucun autre compositeur. J’en suis même venue à penser qu’il ne comprenait rien à Wagner. Il cherchait l’inspiration sur les boulevards, dans les cafés et les salles de billard. Puisque vous connaissez Paris, Gustave,

Zinzin et Filou

vous savez que c'est le paradis des paresseux. Quand nous dînions en famille, il tenait des propos pédants sans cesser de manger et de boire. Toujours très satisfait de lui-même. Moi qui voulais apprendre le français, j'apprenais surtout des kyrielles de clichés. Son père parlait peu. Il prononçait une petite phrase ironique de temps en temps. C'était un homme timide, qui préférait la compagnie des cornues à celle des êtres humains. Ma belle-mère menait la maisonnée à la baguette. Il y avait deux femmes de chambre, une cuisinière, un chauffeur. Ce genre de luxe n'existait pas en Norvège. J'ai raconté toute cette histoire... J'ai écrit un roman... J'ai déformé et exagéré un peu les choses. Lisez-vous l'allemand, Gustave ?

– L'allemand et le russe.

– Il a été traduit en allemand. Je vous en donnerai un exemplaire. Disons, pour résumer, que mon beau-père... Il avait l'esprit très fin. Ce n'était pas un butor comme mon mari. Il était malheureux. Ma belle-mère le traitait comme un domestique de plus. Je me disais que l'âge n'avait aucune signification. Par hasard, il était né trente ans avant moi. Il m'a peut-être inspiré de la pitié plus qu'un amour véritable. En croyant réparer une erreur, on en commet une autre. Nous nous sommes enfuis en Italie.

– Vous parlez de mon père, si je comprends bien.

– Vous avez été conçu à Florence ou à Venise. Une idée plaisante, n'est-ce pas ? J'ai connu quelques semaines de bonheur. Quelques semaines. Il pleuvait. Il faisait plus froid qu'en Norvège, car les Italiens ne chauffent pas leurs maisons. Nous avons vite épuisé les sujets de conversation. Nous savions que notre escapade ne nous conduisait nulle part, même si nous évitions de parler de l'avenir. L'affection que j'éprouvais pour mon beau-père s'est muée peu à peu en indifférence, puis en mépris. À quoi bon confier mon destin à un homme plus âgé que mon père s'il était aussi craintif et indécis qu'un enfant ? Il est tombé malade. Les médecins italiens parlaient de bronchite, ou même de pneumonie. J'avais l'impression qu'il s'abandonnait à la maladie pour me punir. Dès qu'il s'est porté un peu mieux, nous sommes rentrés à Paris.

– J'ai hâte de lire votre roman, *Mother*.

– Vous verrez que mon mari, par lâcheté et pour obéir à sa mère, a accepté de me reprendre comme si rien ne s'était passé. Il me dégoûtait. Ils me dégoûtaient tous. Ils me donnaient la nausée. Je n'ai pas compris que j'étais enceinte. Quand mon ventre s'est arrondi, il était déjà trop tard pour avorter. Ma belle-mère a dit qu'elle connaissait un couvent, en Belgique. La ville portait un nom à dormir debout.

– Marche-en-Famenne.

– Peut-être. Oh, j'ai découvert là-bas une institution bien curieuse. Des jeunes filles de bonne famille y passaient cinq ou six mois. Quand elles arrivaient, leur ventre était à peine

Zinzin et Filou

bombé. Quand elles repartaient, il était tout plat. Personne ne devait savoir qu'elle avaient été enceintes. Je venais d'un pays protestant. Les nonnes me terrifiaient. Elles avaient établi un règlement sévère, semblable à celui d'un pensionnat de jeunes filles. Il était interdit de se promener en dehors de certaines heures, de manger entre les repas, de s'habiller de manière "indécente", de lire le soir, mais nous devions assister à la messe tous les jours. Pour nous aider à prendre conscience de la gravité de notre faute, elles nous traitaient de tous les noms. J'ai appris des mots nouveaux. Mes camarades les écrivaient en riant sur mon carnet : *marie-couche-toi-là, gourgandine, fille de joie, ribaude, catin, gigolette, morue, paillasse, poule, roulure*, et bien sûr *putain*.

– Vous n'avez pas complètement oublié le français, *Grandma*.

– Je n'oublierai jamais ces mots-là. Prenez encore une part de tarte, ma chérie. Vous êtes né le 29 septembre, Gustave. Vous étiez un beau bébé. Quand je vous ai vu, tout à l'heure... Je vous imaginai plus grand. Votre père n'était pas petit. Il me semble que je suis plus grande que vous.

– Je n'avais pas encore trois ans quand les Allemands ont occupé la Belgique, au début de la grande guerre. Les gens mangeaient des rutabagas et je ne sais quoi. Je suppose que cela ne dérangeait pas les bonnes sœurs d'avoir des orphelins sous-alimentés. Les enfants du péché.

– Ma belle-mère est venue me chercher le 5 octobre. La date reste gravée dans ma mémoire, puisque c'est le jour où j'ai dû vous laisser à ces horribles nonnes. Je crois que je n'ai jamais été aussi malheureuse. Je ne m'en suis jamais remise. À Paris, je pensais à vous tous les jours. Je n'arrêtais pas de pleurer. Au bout d'un an, j'ai décidé de rentrer en Norvège. Je suis allée à Marche-Machin. La mère supérieure m'a dit qu'elle vous avait confié à un orphelinat, que vous étiez pupille de l'ordre de la Visitation *or something*, et que je ne pouvais pas vous reprendre car toute trace de ma maternité avait été effacée. Elle m'a néanmoins promis de m'envoyer de vos nouvelles.

– J'ai retrouvé des doubles des lettres dans les papiers de mon beau-père.

– Mon mari, ou plutôt sa mère, a fait prononcer le divorce pour abandon du domicile conjugal. Ces gens-là ont oublié votre existence, Gustave, et j'ai oublié la leur. À Oslo, je continuais de penser à vous tous les jours et de pleurer. J'avais perdu l'appétit. Je maigrissais. Mes parents m'ont envoyée chez un médecin qui venait de s'établir dans notre quartier et dont on disait grand bien. Je lui ai demandé s'il me conseillait d'aller voir un psychiatre ou un psychanalyste. Il m'a dit que ces gens-là soignaient les symptômes dont on ignorait la cause. Moi, je connaissais la cause de ma douleur. Elle ne se cachait pas dans un passé lointain ou dans mon inconscient. Seul le temps pouvait atténuer ma peine. Il m'a encouragée à travailler, à étudier la musique ancienne norvégienne. C'était un brave homme. Je l'ai épousé.

Zinzin et Filou

– Vous habitez toute seule, *grandma* ?

– Il est mort il y a six ans. Il n'était pas aussi vieux que mon premier beau-père, mais tout de même plus âgé que moi. Notre fils est né en 1917, notre fille en 1924. Pour soigner ma douleur par le travail, j'ai étudié le Moyen-Âge et en même temps j'ai écrit le roman de mon mariage raté. Il est paru en 1919. Après la grande guerre, l'Europe a connu une véritable renaissance, propice aux idées nouvelles. Mon livre a pourtant provoqué une sorte de petit scandale. Une femme comme il faut ne devait pas dormir avec le père de son mari, et encore moins le raconter dans un livre ! Les journaux parlaient de moi. Mon éditeur était très content. Il voulait un autre livre. Je n'avais plus rien à dire sur moi-même, alors j'ai écrit des romans sur ce que je connaissais : la Norvège au Moyen-Âge. Ils se passent tous dans le même village, au XIIIème siècle.

– Vous en avez écrit combien, *grandma* ?

– Oh, je ne sais pas. Une vingtaine. Mon mari gagnait bien sa vie et moi aussi. Nous avons acheté cette grande maison. J'ai pu envoyer une pension en Belgique pour vous, Gustave. La mère supérieure m'a promis de vous inscrire dans un bon collège plutôt que dans une école pour les pauvres. J'ai reçu des lettres du collège, écrites par un abbé.

– L'abbé Helsen.

– Il me disait que vous étiez un garçon intelligent, qui se forgeait sa propre opinions sur les choses. Et aussi, un scout spécialement débrouillard. J'aurais bien aimé vous rencontrer, mais ils l'ont toujours refusé. Ensuite, quand vous êtes devenu journaliste, j'ai eu peur de vous embarrasser. Je lisais vos reportages dans *Le Nouveau Siècle*. Cela entretenait mon français. Votre manière de décrire et de raconter avait un côté bon enfant qui me plaisait beaucoup. Je ne peux pas en dire autant du reste de ce journal.

– Je ne partageais pas les opinions des autres rédacteurs. Ils ont presque tous séjourné en prison après la guerre.

– De même le policier qui avait succédé à l'abbé Helsen, si j'ai bien compris. Je n'ai plus reçu de lettres de lui pendant mon séjour à New York. Il m'avait tout de même écrit avant mon départ. Vous aviez disparu, mais il vous croyait à Londres. La première lettre que j'ai reçue à mon retour, dans laquelle il m'annonçait que vous veniez d'épouser sa fille et que vous écriviez des articles dans le *Sunday Times*, portait le cachet d'un établissement pénitentiaire. Un numéro de matricule figurait dans son adresse, donc j'ai pensé qu'il était détenu plutôt que gardien. Je me suis abonnée au *Sunday Times*, bien entendu.

– J'ai un demi oncle et une demi tante, *grandma* ?

– Hélas, mon enfant, c'est la deuxième grande douleur dans ma vie. Mon fils est mort au combat quand les Allemands ont envahi la Norvège. Il avait vingt-trois ans. Il jouait bien du

Zinzin et Filou

piano et composait des chansons sur des textes qu'il écrivait lui-même. Si je suis partie à skis un matin, c'est que sinon je serais devenue folle de chagrin. Mon mari accompagnait une unité combattante comme médecin. Les Allemands ont capturé toute l'unité. Mon mari a passé la guerre dans un camp de prisonniers près de Leipzig. Je l'ai revu après la guerre.

– Et votre fille ?

– La pauvre est, comment dit-on, *retarded*... Son cerveau ne fonctionne pas aussi bien que le vôtre. Elle prononce seulement quelques mots. Elle est très gentille et je l'adore, mais juste après la mort de mon fils je ne la supportais plus. Je l'ai placée dans un pensionnat spécial pour pouvoir partir en Amérique. Je vais la voir tous les lundis.

– Vous avez eu une vie difficile, Mother.

– N'est-ce pas le lot de tous les êtres humains ? Les paysans du Moyen-Âge qui peuplent mes livres souffraient encore plus que nous. Les drames que j'ai dû surmonter ont nourri mon inspiration. Et maintenant, j'éprouve l'immense joie de vous revoir enfin, mon fils. Quand je vous ai quitté, vous aviez six jours. Pourtant, j'ai l'impression de vous reconnaître !

Cinq ans après *L'émeraude volée*, un nouvel album paraît : *Zinzin et le secret du volcan*. Ginny est partie étudier la médecine à Cambridge. Deborrah a quinze ans.

– Tu diras à ton ami Erdé qu'il ferait mieux d'arrêter. Je n'ai pas ri une seule fois.

– Cela fait près de dix ans que je ne l'ai pas vu.

– Il a perdu la main. Regarde, Metekopoulos a changé de tête. Même Zinzin a des expressions bizarres.

– Son studio dessine à sa place, je crois.

– Son studio ne sait pas dessiner Filou.

– Erdé ne veut plus inventer des aventures pour Zinzin. Une fois, il m'a dit qu'il le détestait. Tu vois, ici, il a repris le gag du petit bout de sparadrap qui collait au doigt du capitaine dans *L'Affaire Héliotrope*. Eh bien, Zinzin lui colle au doigt de la même manière. Il n'arrive pas à s'en débarrasser. Au début, Zinzin voyageait à sa place. Maintenant, c'est lui qui voyage avec sa nouvelle femme. Zinzin est fatigué. Il n'a plus la force de se sortir tout seul de ses ennuis. Erdé est obligé d'introduire un *Deus ex machina*, comme dans les mauvaises pièces de théâtre, pour le tirer d'affaire.

– Les extra-terrestres ?

– Une échelle descend du ciel, et hop ! Il monte au paradis. Il est mort.

– Zinzin est mort ?

– Déjà dans *Zinzin à Moscou*, son train explosait. Erdé m'avait expliqué que le héros ne risquait pas de mourir. Il ressuscite toujours, comme Jésus. Maintenant, Erdé a pris goût aux

Zinzin et Filou

philosophies orientales, donc le retour de Zinzin ressemble plutôt à une réincarnation. Il ne se souvient de rien.

– Ce serait drôle si Jésus était amnésique quand il ressuscite. Où suis-je ? Qui suis-je ? Pourquoi ai-je les mains trouées ? Ce n'est pas très amusant, la réincarnation, si on ne se souvient pas de sa vie précédente. Très peu pour moi.

– Seul Filou sait ce qui s'est passé.

– Je n'aime pas ce Brelandas.

– Erdé ou celui qui a dessiné cette histoire s'est inspiré de Marcel Dassault, le constructeur d'avions. Tu te souviens de René Goscinny ?

– Tu as écrit un article sur lui l'année dernière. Il invente des histoires de Gaulois.

– Quand il faut aller voir un Français, le Sunday Times fait toujours appel à moi. Goscinny a travaillé dans un magazine qui appartient à Marcel Dassault, *Jours de France*. Il a aussi travaillé au Journal de Zinzin, donc il connaît Erdé. Il lui a peut-être raconté la même chose qu'à moi. Marcel Dassault se promène dans les couloirs de *Jours de France*. Quand il croise quelqu'un, il lui demande quel article il a écrit récemment. Il dit : "Ah, c'était très réussi. Continuez !" et il lui donne une liasse de billets de banque qu'il sort de sa poche.

– J'irai travailler là-bas quand je serai grande.

– Un milliardaire excentrique, mais sympathique. Tandis que l'excentricité de Brelandas consiste à tricher quand il joue à la bataille navale. Le grand ingénieur est en fait un voleur minable, qui se dispute avec Metekopoulos pour savoir qui est le plus ignoble des deux. Erdé ne crée plus de personnages sympathiques depuis longtemps. Le dernier, c'était le professeur Héliotrope, pendant la guerre. Ses ennuis, sa dépression, l'ont rendu stérile. Dommage.

– Héliotrope n'est plus sympathique. Sa surdité m'énerve. C'est devenu un procédé. Il n'a qu'à porter un appareil.

– Goscinny est en train d'éclipser Erdé. Chaque nouvel album d'Astérix dépasse le million d'exemplaires. Le magazine *Pilote*, qu'il dirige, paraît beaucoup plus moderne que le *Journal de Zinzin*. Lui, il éprouve une affection évidente pour ses méchants. Comme Dickens. Pense aux frères Dalton et à Iznogoud, le vizir qui veut devenir calife à la place du calife.

– Avec *Mum*, la conversation aboutit toujours à Bach. Avec toi, c'est toujours Dickens.

– Il est né à Paris, mais il a grandi en Argentine. Ensuite, il est parti à New York. Il a travaillé à *Mad Magazine*. L'humour juif new-yorkais l'a d'autant plus influencé qu'il est juif lui-même. Erdé a toujours cru à des fadaïses fascistes sur la finance juive, mais c'est la culture juive qui l'a vaincu. Goscinny est plus amusant que lui.

– *Le secret du volcan* m'a laissée de marbre, mais je me tords de rire en lisant Iznogoud et Lucky Luke.

Zinzin et Filou

– D’un autre côté, Debbie, tu ne saurais pas me raconter une scène particulière de Lucky Luke, Iznogoud ou Astérix. C’est superficiel, ça joue avec les mots, ça s’en va comme de la mousse de champagne. Il est vrai que Goscinny écrit des bandes dessinées comme Erdé. De même, Eugène Sue écrivait des feuilletons comme Balzac. Le monde de Zinzin est aussi solide que celui des grands chefs d’œuvre de la littérature. Tu te souviens de l’éclipse dans *Zinzin chez les Incas*. Le grand prêtre va enflammer le bûcher avec une grosse loupe. Héliotrope croit que l’on tourne un film. Une scène aussi forte, tu ne l’oublieras jamais.

– Il visite l’usine de saucisses à Chicago... Le tombeau du pharaon Khamion... Il inspecte les troupes japonaises, déguisé en général... Raul Empanada, tu m’as tué ! L’appareil photo à ressort qui envoie le sceptre de l’autre côté des douves... Le pauvre ivrogne dans *Zinzin au Maroc*... Libellulus, le prophète, qui annonce la fin du monde... Remarque, je le comparerais plutôt à Alexandre Dumas ou à Jules Verne qu’à Balzac.

– La meilleure preuve de son génie, c’est que son studio n’arrive pas à produire un album de Zinzin digne de ce nom.

Neuf ans après *Le secret du volcan*, Erdé veut montrer qu’il peut tomber encore plus bas. Dès la première page de *Zinzin et les Guérilleros*, on découvre les effets désastreux de la réincarnation. Le zombie de Zinzin ne porte plus de pantalons de golf ! Il tient dans ses bras le chat de Roumoulin, ennemi juré de Filou ! Quand le capitaine part à l’aventure, il refuse de l’accompagner. Il ne ressemble même plus à Zinzin : ses sourcils ont changé, on voit sa lèvre supérieure de trois-quarts dans une image.

À la fin de l’album, Erdé renvoie dos à dos les guérilleros et les militaires qu’ils combattent. Je me souviens qu’il mettait dans le même sac Hitler et Staline. C’est une façon de se justifier : “Vous ne savez pas me reprocher d’avoir admiré Hitler si vous ne reprochez pas de la même manière aux intellectuels de Saint-Germain des Prés d’avoir encensé Staline.”

Debbie est devenue photographe, puis réalisatrice de films pour la publicité. Elle espère réaliser un jour des longs métrages. Elle a photographié sa grand-mère, qui est venue nous voir plusieurs fois à Londres, avec beaucoup de tendresse. Nous avons accroché un grand portrait au mur de notre salon. Tous les visiteurs trouvent que je ressemble à ma mère de façon troublante. À la fin de sa vie, elle avait du mal à se déplacer, de sorte que nous allions la voir en Norvège. Elle est morte sans souffrir à l’âge de quatre-vingt onze ans.

Revenant de Paris où elle a tourné un film vantant un savon “plus riche que le plus cher des savons français”, Debbie m’offre un livre.

– Regarde, Dad, ça parle de ton double.

Zinzin et Filou

– *Psychanalyse de Zinzin ?* C'est rigolo, comme idée.

– Le livre n'est pas rigolo. Je l'ai survolé dans l'avion. Le psychanalyste qui l'a écrit a découvert je ne sais comment, ou imaginé, ou déduit d'une étude attentive des albums de Zinzin, que ton ami Erdé a subi une agression sexuelle quand il était petit. Un des bons pères, sans doute.

– Dans les romans policiers, on dit "cherchez la femme". Dans la psychanalyse, c'est "cherchez le père".

– Les pères du collègue saint machin-chose aimaient les petits garçons ?

– Certains d'entre eux avaient cette réputation. Au cours des années, nous avons tous eu à repousser des avances... Il suffisait de dire non, en vérité.

– Justement, Erdé n'a pas dit non. Enfin, c'est la thèse de ce psychanalyste. Il avait besoin d'affection. Ses parents étaient très froids, sa mère surtout. Pour obtenir l'affection qu'il recherchait, il aurait accepté que le bon père, euh... L'auteur ignore ce qu'il a accepté, mais c'était péché. Ensuite, forcément, il s'accusait. Au lieu de tenir le bon père pour responsable, il s'adressait des reproches. En plus, il avait peut-être éprouvé du plaisir. Sans parler du péché d'orgueil : "C'est moi que le père a choisi !" Il avait honte. Il a refoulé tous ces sentiments complexes et confus dans les tréfonds de son inconscient.

– Mais on peut les déceler entre les lignes de ses dessins.

– C'est ça. Zinzin lui-même est un personnage lisse et parfaitement vertueux. Toutes sortes d'horribles bonshommes tentent de lui faire du mal. L'arrivée du capitaine permet de mettre en scène l'ambiguïté et l'ambivalence. C'est un affreux bonhomme qui lui veut du bien. Il boit, il jure, il provoque des catastrophes, pourtant Zinzin lui pardonne toujours.

– Je parie que le psychanalyste envisage une relation homosexuelle entre Zinzin et le capitaine.

– Eh, bien sûr. Entre Dupont et Durand, aussi. Erdé aurait ainsi réalisé sur le papier ce qu'il n'osait pas faire dans la vie. L'auteur remarque que sa jeune femme ressemblait à un garçon.

– Bah, elle avait les cheveux courts et portait des pantalons, comme toi.

– En tout cas, les pages du Journal de Zinzin étaient pleines de messieurs très virils et de jeunes garçons très mignons, dessinés par des gens que Erdé avait engagés.

– Il engageait volontiers des anciens de Saint-Boniface. Tu peux accuser les bons pères, l'Église, voir de l'homosexualité refoulée partout. Ou considérer qu'ils dessinaient le monde de leur enfance, c'est-à-dire un monde sans femmes. Ils avaient tous conservé une sorte de mentalité infantile, c'est le privilège des artistes. Erdé a rencontré un psychanalyste en Suisse, à un moment. Il était très déprimé...

– Oui, l'auteur en parle. Un psychanalyste jungien, donc quelqu'un qui croit à l'inconscient

Zinzin et Filou

collectif. L'auteur reproche à Erdé d'aller chercher une culpabilité collective plutôt que de fouiller dans son propre inconscient.

– Je trouve que c'était plutôt bien vu, au contraire. Je ne l'ai jamais connu déprimé avant la guerre. Il était très heureux pendant la guerre, c'est justement ce qu'on lui a reproché. Les attaques brutales qu'il a subies après la guerre ont provoqué sa dépression. Pas la peine d'aller imaginer des péchés enfouis. Une partie de la Belgique a attaqué l'autre à la libération. La violence avec laquelle le pays s'est déchiré laisse deviner les noirceurs de l'inconscient collectif, me semble-t-il. D'un côté, vingt mille SS belges se battaient sur le front russe. De l'autre, en cherchant bien, on a réussi à compter huit mille Belges dans les rangs des alliés. Tu ne connais pas la Belgique, Debbie. L'Angleterre est une vieille dame qui a vécu ses déchirements il y a des siècles. Cette guerre des deux roses que Shakespeare a racontée. Ensuite, les Anglais ont décapité leur roi. Tu peux appeler cela le meurtre du père. En tout cas, ça soulage. Tandis que la Belgique... Un bébé mal foutu, né au forceps il y a seulement cent cinquante ans. Un roi tombé du ciel. Des curés et des bonnes sœurs dans tous les coins. Les prétendus Belges ne se comprennent même pas d'une région à l'autre. Dans l'armée, des officiers wallons parlaient français à des soldats flamands qui auraient pu aussi bien être sourds. Le pays s'est enrichi en pillant le Congo et en massacrant ses habitants. Ce crime colonial, voilà une chose bien refoulée. Personne ne le mentionne jamais. Ah, l'inconscient collectif de ma terre natale ne sent pas bon !

Ginnie se moque de nous quand nous utilisons les mots inconscient et refoulement. Au cours de ses études de médecine, elle s'est spécialisée en psychiatrie. Ensuite, elle est devenue psychanalyste.

– Vous parlez de ce que vous ne connaissez pas. Vous croyez que la psychanalyse peut vous aider à mieux lire les aventures de Zinzin. Achetez plutôt de bonnes lunettes ! La psychanalyse, c'est une technique que l'on emploie pour effectuer un travail sur soi-même. C'est très difficile. Un artisan spécialisé, le psychanalyste, doit vous guider. Vous prononcez des mots, vous élaborez un récit, qui constituent la matière première du travail. Erdé ne peut pas accomplir ce travail, puisqu'il est mort. Vous ne pouvez pas l'accomplir à sa place. Vous ne pouvez pas non plus psychanalyser Zinzin, ni Robinson Crusoe, ni Don Quichotte.

– C'est drôle, que tu penses à Don Quichotte. Moi, je disais toujours à Erdé que Zinzin ressemblait à Don Quichotte. Son Sancho Pança, c'était d'abord Filou, ensuite le capitaine. Il a mis des années à lire lui-même *Don Quichotte*.

– Et encore, Don Quichotte est un personnage qui vit dans l'imagination du lecteur. Le roman propose une sorte de portrait schématique, que chacun complète à sa manière en lisant. Un personnage de bande dessinée comme Zinzin fonctionne autrement. Il possède seulement

Zinzin et Filou

deux dimensions. Tout est montré sur la page. Le lecteur n'a pas besoin de faire travailler son imagination. C'est pour cela que les enfants préfèrent les bandes dessinées aux livres. On se trouve dans un univers qui a ses propres lois. La psychanalyse n'a rien à y faire. Quand Erdé a consulté ce disciple de Jung en Suisse, il n'a pas modifié sa manière de dessiner. *Zinzin au Népal* et *L'émeraude volée* ne diffèrent pas des albums précédents. Ensuite, j'ignore ce qui s'est passé. Il a peut-être lu des mauvais livres de psychologie, ou bien ses voyages lui ont tourné la tête. Il a voulu donner une troisième dimension à ses personnages. Dans *Le secret du volcan*, voilà que Metekopoulos nous parle de sa famille – de ses trois frères, de ses deux sœurs, de ses parents. Il pleure, il croit qu'on le persécute. Dans les *Guérilleros*, c'est le général qui acquiert une dimension psychologique. Il est amoureux, mais il a peur de sa terrible femme. Il pleurniche comme Metekopoulos. Rosa Milanese pleure de joie en revoyant le capitaine. Les personnages étaient des caricatures, certains même des archétypes. En voulant les humaniser, il les détruit. Je vous ai dit que Linus lit Zinzin ?

– À cinq ans ?

– Il regarde les images, je lui lis les dialogues. Ce n'est pas Zinzin, d'ailleurs, mais Dzeendzeen.

– Il n'apprend pas le français ?

– Jeremy ne parle pas français. Linus apprendra à l'école. Je lui ai expliqué que tu avais servi de modèle pour Zinzin, *Dad*. Il ne veut pas me croire. Il me demande où est ta mère.

